LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 28, Mars 2008, 3e ANNEE
PRIX 500 TOMANS

L'or noir iranien entre enjeux globaux et nationaux



www.larevuedeteheran.com



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Amélie Neuve-Eglise
Esfandiar Esfandi
Arefeh Hedjazi
Farzâneh Pourmazâheri
Afsâneh Pourmazâheri

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Elodie Bernard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mortéza Johari

Correction française
Béatrice Tréhard

Correction persane
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549953111
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@larevuedeteheran.com

Recto de la couverture:
La raffinerie de Fârâbi, port Imâm Khomeini

Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N°28 - Esfand 1386 / Mars 2008
Troisième année
Prix 500 Tomans

Sommaire

Les Iraniens utilisaient le pétrole bien avant 1908

Djamileh ZIA

La tribu des Seyed Ghiri

L'histoire de la découverte du pétrole en Iran au début du 20e siècle est très connue. Rappelons que William Knox D'Arcy, un riche Anglais, obtint une concession de la part du roi de l'Iran -Mozaffar-e-Din Chah[1]- lui donnant l'autorisation de prospecter sur tout le territoire de l'Iran (sauf les cinq provinces du Nord) pour y trouver et extraire du pétrole. Après sept ans de tentatives infructueuses, l'équipe qu'il envoya en Iran découvrit du pétrole à Masjed-Soleymân le 26 mai 1908. Le "puits de pétrole numéro1" de Masdjed-Soleyman, celui que les Anglais ont foré, est situé dans une vallée appelée "Vallée des ours". Ce puits est à très peu de distance d'une source de pétrole qu'une tribu locale, celle des Seyed Ghiri[2], avait découverte bien avant.

La revue "Naft-e-Pars"[3] a interviewé, il y a quelques mois, un homme de 81 ans, qui s'appelle "Abdol-Hosseyn Motahar". Cet homme est né à Chouchtar et a vécu pendant son enfance à Masjed-Soleymân. Il est l'un des membres de la tribu des Seyed Ghiri, qui vit dans les environs de la ville de Chouchtar. Monsieur Motahar raconte que quelques membres de sa famille étaient, du temps de la dynastie des Qâdjârs[4], des commerçants qui allaient de la province du Khouzestan jusqu'à la province d'Ispahân pour y échanger des produits qu'ils ramenaient et vendaient dans le Khouzestan.

L'une des endroits de repos de la caravane était proche de la Vallée des ours. Monsieur Motahar raconte que ses ancêtres y découvrirent un jour, par hasard, une source; le liquide qui s'en échappait était un mélange d'eau et d'une matière noire et malodorante, qui restait à la surface de l'eau. C'est ainsi que cette famille se spécialisa dans la fabrication du bitume, au point d'avoir une renommée dans ce domaine, si bien qu'au moment du choix d'un nom de famille imposé par l'état civil sous le règne de "Réza Chah"[5], la tribu choisit ce nom de "Seyed Ghiri"(les Maîtres du bitume).

Les ancêtres de Monsieur Motahar avaient construit une marmite cylindrique de 4 mètres de haut et d'un rayon de 2 mètres, avec un trou dans sa partie inférieure qu'ils fermaient avec des pierres et de la ferraille avant de la remplir de pétrole. Ils allumaient ensuite un feu ardent sous la marmite, qui restait allumé pendant une semaine. L'eau et le pétrole brut s'évaporaient et se décomposaient ainsi progressivement, jusqu'à l'obtention d'un bitume liquide. Ils ouvraient ensuite le trou situé en bas de la marmite, et versaient le bitume dans l'eau d'une flaque située à même la vallée, pour qu'il se refroidisse et prenne la forme d'une pâte. Ce bitume durci était transporté jusqu'à Chouchtar pour y être vendu. On utilisait à l'époque le bitume pour isoler les murs des bâtiments contre l'humidité, chauffer les fours destinés à faire fondre les métaux, séparer le riz non décortiqué, et fabriquer des nattes de jonc.

Et Monsieur Motahar ajoute que sa famille détient, encore à l'heure actuelle, un document historique: un contrat de location des terrains de la vallée, signé en 1907 entre le représentant de William Knox D'Arcy et deux représentants de la tribu des Seyed Ghiri! Monsieur Motahar raconte que Reynolds, le responsable des forages de la compagnie de D'Arcy, avait su d'une manière ou d'une autre que la population locale de Masjed-Soleymân fabriquait du bitume à partir d'une source située dans une vallée; il était

venu dans la région; mais les Seyed Ghiri avaient protesté quand Reynolds avait commencé à étudier le terrain pour y effectuer des forages. Reynolds avait argué qu'il avait une autorisation de la part du gouvernement central, mais les Seyed Ghiri lui avaient rappelé que cette terre leur appartenait depuis des générations. L'affaire fut portée auprès du consul d'Angleterre à Ahvâz, puis auprès du gouvernement de l'Iran, qui proposa à la compagnie de D'Arcy de louer aux Seyed Ghiri les terrains de la vallée, pour que la population locale ne s'estime pas lésée. Ce contrat de location était renouvelable tous les 3 ans. Il était stipulé dans ce contrat que si le forage effectué par la compagnie de D'Arcy donnait des résultats, cette compagnie devait donner à la tribu des Seyed Ghiri 10 500 kilos de pétrole et 10 500 kilos de bitume chaque année au mois d'octobre. La compagnie de D'Arcy devait également s'abstenir de vendre elle-même du pétrole et du bitume dans la ville de Chouchtar. Ce contrat, signé un an avant la découverte du pétrole par la compagnie de D'Arcy, est actuellement gardé dans un coffre d'une banque en Iran.

Mais l'utilisation du pétrole en Iran est bien antérieure à la fabrication du bitume par les Seyed Ghiri:

Dans deux autres articles de ces mêmes numéros de la revue Naft-e-Pârs, on nous rappelle qu'il existe des indices nous montrant que les Iraniens connaissaient et utilisaient le pétrole depuis des siècles, et même des millénaires.

En effet, dans l'Encyclopédie Dehkhodâ[6], nous lisons à la rubrique "naft" ("naft" signifie "pétrole" en persan) que ce mot existe sous la forme de "npt" dans des textes écrits par Mâni[7] en langue pahlavi[8], et sous la forme de "napta" dans les textes de l'Avestâ[9]. Le mot "naft" est d'origine akkadienne; il est tiré d'un verbe

On utilisait à l'époque le bitume pour isoler les murs des bâtiments contre l'humidité, chauffer les fours destinés à faire fondre les métaux, séparer le riz non décortiqué, et fabriquer des nattes de jonc.



Carte de l'Iran, province du Khouzestan



Le Temple du feu de Sarmasdjed, ville de Masdjed-Soleiman, province du Khouzestan

-le verbe "nabato"- qui signifiait dans cette langue "éclairer", "avoir une lumière éclatante", "scintiller". La langue akkadienne était une langue sémitique ancienne, utilisée en Mésopotamie à partir du 3e millénaire avant J.C. L'akkadien fut supplanté par l'araméen à la fin du 6e siècle avant J.C. On pense que le choix d'un mot tiré de ce verbe pour désigner le pétrole était dû au fait qu'il existait des endroits, en Mésopotamie et en Elam, où le pétrole avait jailli spontanément à la surface de la terre, et les gens voyaient que ce liquide scintillait, en particulier la nuit.

Le mot "naft" (''pétrole'' en persan) est d'origine akkadienne; il est tiré d'un verbe -le verbe "nabato"- qui signifiait dans cette langue "éclairer", "avoir une lumière éclatante", "scintiller".

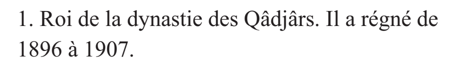
Dans le dictionnaire Dehkhodâ, sont également cités des vers du *Chahnâmeh* (le "Livre des Rois"), poème épique de Ferdowsi, datant du 10e siècle, où il est fait allusion de l'utilisation du pétrole dans les guerres. Le mot "naft" est utilisé tel quel dans ces vers. Le "Chah Nâmeh" est le récit des rois de l'Iran, depuis la fondation de ce pays jusqu'à la conquête de l'Iran par les Arabes. Ferdowsi a utilisé des documents écrits en langue pahlavi, datant donc d'avant la conquête des Arabes, pour son livre. Les récits du *Chahnâmeh* donnent un aperçu fidèle de l'Histoire de l'Iran antique.

Les auteurs de ces articles mentionnent des textes écrits par des historiens (en particulier Procope[10] dans son "Livre des Guerres") qui décrivent comment les soldats perses lançaient vers l'ennemi des récipients enflammés dont le contenu était un mélange de souffre, de bitume, et de pétrole. Il existait dans les armées de la Perse une unité de soldats spécialisés dans le lancement de ces récipients; ces soldats portaient des vêtements spéciaux destinés à les protéger du feu.

Saadi, poète du 13e siècle après J.C, utilise le terme "naft-andâzi", qui signifie en persan "lancer du pétrole"; ce terme désignait le "feu d'artifice" il y a quelques siècles.

Les auteurs de ces articles rappellent également qu'il existait dans la Perse Antique quelques temples zoroastriens que l'on appelait "temples éternels" car un feu y était perpétuellement allumé, sans que l'on utilise à cette fin un combustible "visible" tel que le bois. Ces temples avaient une grande importance

pour les Iraniens. On pense actuellement que ces temples zoroastriens avaient été construits délibérément à proximité d'une source de pétrole ou de gaz naturel, de manière à acheminer ces combustibles jusque dans l'enceinte du temple pour garder allumé le feu sacré. L'un de ces temples était celui de la ville de "Parsoumâch", première ville fondée par les Perses[11] quand ils sont arrivés au Sud-ouest des monts du Zagros; ville qui a changé de nom à plusieurs reprises et que l'on connaît de nos jours sous le nom de "Masjed-Soleymân". ■



1. Roi de la dynastie des Qâdjârs. Il a régné de 1896 à 1907.
2. Le nom de cette tribu, "Ghiri", est tiré du mot "ghir" qui signifie "bitume" en persan.
3. Revue Naft-e-Pârs, numéros 45 et 46, Farvardin et Ordibéhechte 1386 (avril et mai 2007). Cette revue est publiée par la compagnie pétrolière iranienne Naft-e-Pârs.
4. La dynastie des Qâdjârs a régné en Iran de 1796 à 1925.
5. Réza Chah fut le fondateur de la dynastie des Pahlavi. Il régna en Iran de 1925 à 1941. L'état civil fut institué en Iran au début des années 1930.
6. L'Encyclopédie Dehkhodâ, du nom du lexicographe qui le commença, est le dictionnaire de référence de la langue persane.
7. Fondateur du manichéisme (216-274 après J.C)
8. Langue également appelée "moyen perse", qui fut l'organe principal de la civilisation sassanide et de la littérature mazdéenne.
9. L'Avestâ est le livre sacré des zoroastriens. La plus grande partie des textes de l'Avestâ date de l'époque sassanide (226-651 après J.C); mais une partie des textes de l'Avestâ date de l'époque achéménide (550-331 avant J.C).
10. Historien byzantin (fin du 5e siècle-vers 562 après J.C).
11. Au 2e millénaire avant J.C, les Aryens, peuple indo-européen, s'installèrent sur le plateau iranien. Au 9e siècle avant J.C, leurs descendants, les Mèdes et les Perses, atteignirent la chaîne du Zagros, en trois régions de l'ouest de l'Iran. Ils y fondèrent les villes de Parsoua au sud-ouest du lac Oroumieh, et Parsouma (ou Parsoumâch) au nord de l'Elam.

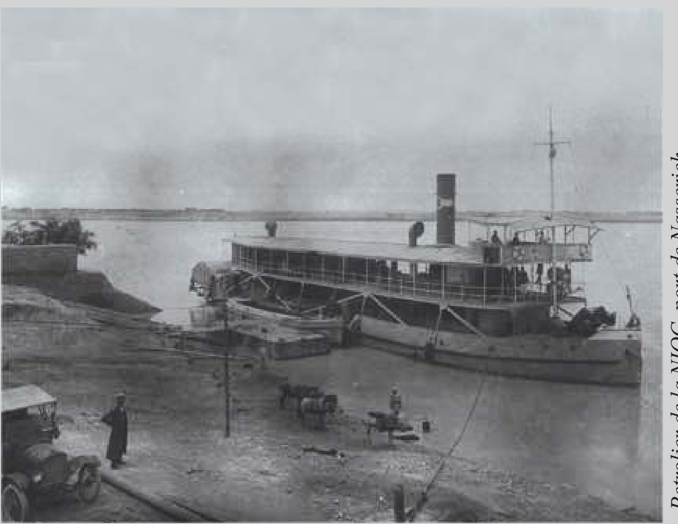


Transport du pétrole à dos de mulets, 1910-1920





Transport des pipelines, 1910-1920



Petrolier de la NIOC, port de Nasserieh

Le pétrole en Iran:
du contrat de concession de Darcy à l'accord Gass-Golshayan

Babak ERSHADI



William Knox D'Arcy

Le premier contrat de concession pour l'exploitation du pétrole en Iran a été accordé en 1901 (1280 du calendrier iranien) à un homme d'affaire britannique, William Knox D'Arcy (1849-1917). Ce contrat de concession devint alors célèbre sous le nom d' "accord de D'Arcy". Au départ, ni l'homme d'affaires britannique, ni l'Etat iranien ne prirent le contrat au sérieux. D'Arcy avait même envisagé la résiliation du contrat, après plusieurs années d'exploration inutiles qui n'avaient pas abouti à la découverte de réserves de pétrole importantes en Iran.

Mais en 1908 (1287), les ingénieurs de D'Arcy découvrirent une réserve de pétrole importante à Masjed-Soleyman. Cette découverte constitua le point de départ d'une immense évolution politique et économique en Iran ainsi que dans le monde. Après cette première réussite, les concessionnaires redoublèrent leurs efforts d'exploration afin de découvrir de nouvelles réserves dans le pays, mais D'Arcy et ses collaborateurs avaient besoin d'investir davantage pour développer leurs activités.

Le pétrole iranien acquit une importance toute particulière lorsque les conseillers politiques et économiques du gouvernement britannique proposèrent à Londres de participer directement aux projets d'exploration et d'exploitation du pétrole en Iran, en achetant la concession de William D'Arcy. Au seuil de la Première Guerre mondiale, le gouvernement britannique avait acheté la concession de D'Arcy et était devenu le maître incontesté des immenses réserves pétrolières de l'Iran, dans les

régions du sud et du sud-ouest du pays.

Le pétrole iranien a joué un rôle déterminant pour fournir l'énergie et le combustible dont la marine britannique avait besoin pendant la Grande Guerre. Après la guerre, la Grande Bretagne décida de développer son influence en Iran dans le but de renforcer sa mainmise exclusive sur la manne pétrolière du pays, tout en empêchant les compagnies pétrolières des pays tiers de participer aux projets d'exploitation pétrolière iraniens. A cette époque là, des voix s'élevèrent dans les milieux politiques iraniens pour exiger une révision du contrat de concession de D'Arcy, étant donné que la partie iranienne ne recevaient qu'une portion congrue des immenses revenus issus de l'exportation du pétrole par la Grande-Bretagne.

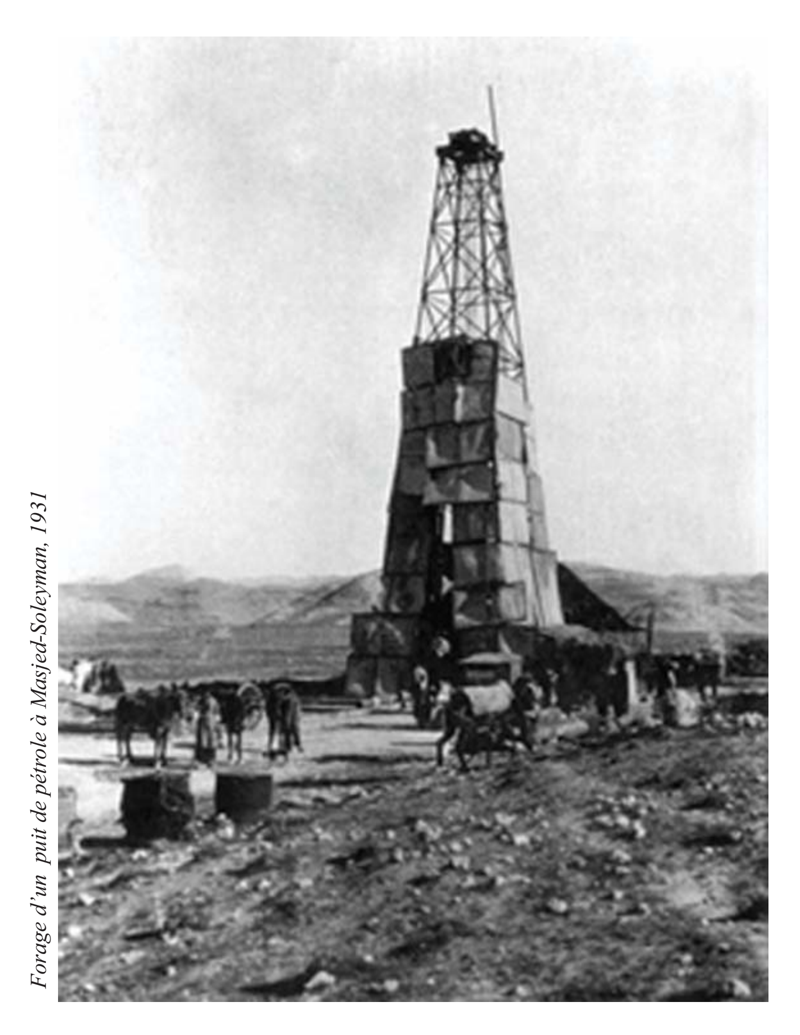


Ouvriers iraniens en train de mettre en place un tuyau de pipeline, permettant le trasfert du pétrole à Abâdan

Par ailleurs, les activités de l'Anglo-Persian Oil Company (APOC) en Iran et la découverte de nouveaux gisements de pétrole avaient attiré l'attention des autres pays et de leurs compagnies pétrolières qui souhaitaient avoir une part du butin découvert par les Britanniques. Depuis la fin de la dynastie qâdjâre, les compagnies pétrolières américaines avaient déjà commencé à développer des activités en Iran. A la même époque, l'Union soviétique qui partageait de longues frontières avec l'Iran, convoitait à son tour les réserves pétrolières du pays et était entrée dans une guerre d'influence, afin d'obtenir une concession d'exploration et d'exploitation du pétrole dans les régions du nord iranien. En parallèle, les Soviétiques cherchaient également à réduire la domination de leurs adversaires britanniques au sud du pays. Outre ce jeu d'influences croisées, pendant les dix premières années du règne de Reza Chah, qui avait fondé la dynastie Pahlavi en 1925, l'opinion publique iranienne était pour la diminution de la mainmise de la Grande-Bretagne sur les gisements de pétrole. En réponse à ces revendications internes, Reza Chah décida de résilier unilatéralement le contrat de concession de D'Arcy, et entra en négociation avec les responsables de l'APOC afin d'obtenir une part plus importante des revenus pétroliers. En 1933 (1312), Téhéran et Londres prorogèrent le contrat de concession de D'Arcy, après y avoir introduit quelques petites modifications qui étaient loin de répondre aux exigences des opposants à la domination britannique sur le secteur pétrolier, pour qui ce nouveau contrat n'était qu'une manœuvre politique et économique destinée à duper l'opinion publique.

Malgré l'opposition à la prorogation du contrat de concession de D'Arcy en 1933 tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, la répression des opposants sous le règne de Reza Chah empêcha les opposants d'agir efficacement contre les termes de ce contrat; d'autant plus que le gouvernement britannique se servait de ses relais d'influence politique à l'intérieur de l'Iran pour affaiblir la position des

Au seuil de la Première Guerre mondiale, le gouvernement britannique avait acheté la concession de D'Arcy et était devenu le maître incontesté des immenses réserves pétrolières de l'Iran, dans les régions du sud et du sud-ouest du pays.



Forage d'un puit de pétrole à Masjed-Soleyman, 1931

Le début du règne du jeune Mohammad Reza Pahlavi fut marqué par une certaine ouverture politique et sociale due à la levée du système de répression établi par Reza Chah.

opposants à la prorogation du contrat de l'APOC. En 1941, Reza Chah fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils aîné Mohammad-Reza. Le début du règne du jeune Mohammad Reza Pahlavi fut marqué par une certaine ouverture politique et sociale due à la levée du système de répression établi par Reza Chah. L'opposition longtemps réprimée par ce dernier eu dès lors le moyen de s'exprimer pour condamner le pillage des richesses naturelles du pays par le gouvernement britannique. Cependant, tandis que les forces alliées avaient occupé le territoire iranien, l'opposition intérieure demeurait trop faible pour remettre en cause ou même affaiblir la domination de l'APOC sur le secteur pétrolier, notamment dans les régions du sud de l'Iran.

A la même époque, les autres grandes puissances, notamment l'Union soviétique et les Etats-Unis, essayèrent de s'attribuer une part de la manne pétrolière iranienne. Prétextant le contrôle du pétrole du sud iranien par la Grande-Bretagne, ils s'arrogèrent le droit de s'emparer de certains gisements de pétrole situés dans les autres régions iraniennes. Mais l'influence politique et économique de la Grande-Bretagne constituait toujours un obstacle majeur à leur infiltration en Iran. Pour réaliser cet objectif, les Etats-Unis et l'Union soviétique avaient deux options. En premier lieu, ils pouvaient essayer d'obtenir la concession de l'exploration et de l'exploitation du pétrole en dehors des zones déjà dominées par la Grande-Bretagne. Cependant, il était très difficile de réaliser cet objectif en raison d'immense influence politique et économique de Londres et de l'APOC. C'est pourquoi, les grandes puissances optèrent pour le soutien aux forces de l'opposition iranienne, notamment au sein du parlement.

L'ouverture politique et sociale en Iran après le départ de Reza Chah avait permis au parlement de jouir de davantage d'opportunités d'action, d'autant plus que les puissances étrangères encourageaient une action politique renforcée à l'intérieur du pays contre la domination britannique. Le jeune Mohammad-Reza était à l'époque considéré par le parlement comme un jeune roi qui devait se contenter de son statut de roi, sans avoir l'ambition de gouverner le pays à l'instar de son père. Or, la Grande-Bretagne qui avait pris l'habitude, depuis le règne de Reza Chah, de se servir du pouvoir du

monarque pour assurer ses intérêts en Iran, préférait renforcer la position du Chah face au Conseil des ministres et au parlement. En tout état de cause, le parlement était le foyer principal des prises de décisions politiques, notamment en ce qui concernait le pétrole. Mais les députés du parlement ne constituaient pas un ensemble homogène: certaines factions étaient formées de forces nationalistes et indépendantistes, tandis que la faction du Parti Toudeh (gauche) soutenait les politiques de l'Union soviétique. La troisième faction parlementaire était formée des partis et groupes politiques qui défendaient les intérêts de la Grande Bretagne, étant donnée l'influence politique et économique de Londres en Iran. Cependant, aucune de ces trois factions principales n'était majoritaire, et une alliance tactique entre deux factions aurait été susceptible de bouleverser l'équilibre des forces politiques et sociales du pays. En outre, au sein des partis nationalistes, certains souhaitaient l'entrée sur scène des Etats-Unis pour jouer le rôle d'un contrepoids face à l'influence de la Grande-Bretagne et de l'Union soviétique. Sous la pression des faits, une sorte d'alliance entre la faction nationaliste et la faction de gauche fut progressivement constituée au sein du parlement iranien pour faire front à la domination britannique. Dans ce contexte, une coalition - quoique incohérente et mal structurée - émergea peu à peu sur la scène politique et sociale pour lutter contre l'influence de la Grande- Bretagne.

De 1945 à 1948, le parlement iranien approuva de nombreuses lois visant à interdire l'octroi de concessions pétrolières aux pays étrangers. Londres réagit violemment contre les mouvements qui avaient mis en péril ses intérêts dans l'exploitation des réserves pétrolières du sud et du sud-ouest de l'Iran. Dans ce cadre, la Grande Bretagne envisagea d'ajouter une annexe au contrat de l'APOC qui est par la suite devenue célèbre sous le nom de “Accord Gass-Golshayan”. ■

L'ouverture politique et sociale en Iran après le départ de Reza Chah avait permis au parlement de jouir de davantage d'opportunités d'action, d'autant plus que les puissances étrangères encourageaient une action politique renforcée à l'intérieur du pays contre la domination britannique.



Les ouvriers en train de creuser un puit de pétrole

Le pétrole et la Révolution islamique

Hoda SADOUGH

Le pétrole et ses dimensions politico-économiques

Depuis la découverte du pétrole en 1901 en Iran, l'or noir constitue la source énergétique principale et le carburant essentiel de l'économie des pays de l'Asie du Sud-ouest.

En très peu d'années, avec le forage des premiers puits, l'économie traditionnellement basée sur l'élevage et l'agriculture se tourna vers une nouvelle ère dont le pétrole fut le levier. Entre 1950 et 1960, l'Iran, cinquième pays du monde en termes de réserves de pétrole, commençait à peine à franchir les premiers échelons de l'industrialisation, lorsque la forte augmentation du prix du pétrole brut eut des répercussions remarquables sur son économie. Les revenus liés au pétrole, qui ne constituaient que 13,66% du PNB atteignirent le seuil de 47% en 1963 et la rente pétrolière, constituant de 46 à 50% du budget de l'Etat entre 1955 et 1960, atteignit 85,5% en l'espace de quelques années. Négligeant ses bases économiques originelles, l'Etat devint de plus en plus dépendant de la rente pétrolière. Bientôt, le pays se trouva dans une situation d'impasse économique et le gouvernement projeta alors un plan de réformes agraires qui ne permirent pas d'atteindre les objectifs souhaités.

Cet échec était en réalité lié à la combinaison de plusieurs facteurs. D'une part, l'inflation du secteur agricole entraîna des dommages irréparables, suivis par l'inévitable flux d'immigration massive des villageois vers les grandes villes. D'autre part, la baisse des recettes pétrolières à partir de 1965 et les projets vaniteux et irréalisables de développement, notamment du secteur militaire, provoquèrent l'augmentation en flèche du chômage, une crise immobilière, ainsi qu'une explosion de la dette extérieure.

Cet état de choses provoqua un fort mécontentement au sein des masses populaires et contribua à préparer progressivement la voie de la Révolution islamique de 1979.

La crise pétrolière de 1973

Le 6 octobre 1973, l'Egypte et la Syrie déclenchèrent une attaque surprise et combinée contre Israël. Après deux jours de défense passive, Israël mobilisa ses réservistes et réussit, grâce à l'aide massive des pays occidentaux, à résister, faisant reculer la bataille à l'intérieur de la Syrie et de l'Egypte. Enfin, le 22 octobre, le Conseil de Sécurité intervint en adoptant la Résolution 238 qui appelait toutes les parties belligérantes à un cessez-le-feu immédiat, mettant ainsi fin au conflit. Malgré le succès final des militaires israéliens, la guerre fut considérée comme un échec diplomatique et militaire pour Israël. En ce temps là, les pays arabes producteurs de pétrole, mécontents

de la dévaluation de la devise américaine et du soutien américain que reçut Israël, décrétèrent un embargo pétrolier. Le 16 octobre l'OPAEP (Organisation des Pays Arabes Exportateurs de Pétrole) majora unilatéralement les prix affichés du pétrole brut de 70 %, réduisit sa production de 5% et décréta ainsi un embargo sur les exportations de brut à destination des Etats-Unis. D'autre part, le 23 décembre, à Téhéran, l'OPEP décida une nouvelle hausse de prix de 13%. En conséquence, le prix du baril de pétrole brut passa dans ce laps de temps très court d'environ 2$ à 10$ le baril. Ce premier choc pétrolier contribua à ébranler l'économie des pays industriels, qui importaient de grosses quantités de pétrole à des prix très bas.

La crise pétrolière de 1979

Le deuxième choc pétrolier datant de 1979 se produisit sous les effets conjugués de la Révolution islamique et de l'attaque irakienne de Saddam Hussein contre l'Iran. En effet, le personnel iranien de l'industrie pétrolière déclencha une grève au milieu de l'été 1978 pour soutenir la Révolution islamique. La grève du 1er octobre des ouvriers et techniciens de la première raffinerie du monde, celle d'Abadan, traitant 600 000 barils par jour, provoqua dans le Golfe Persique un bel embouteillage de pétroliers qui attendaient de pouvoir remplir leurs cuves. Organisée par des comités de grève active, elle paralysa en 33 jours l'économie des grands pays industriels.

Face à cette situation, le chef de la compagnie nationale du pétrole iranien rencontra le comité de grève et confirma qu'il n'allait prendre en compte que les revendications financières et non pas politiques. Cette rencontre eut pour conséquence le déclenchement d'une grève générale, qui stoppa entièrement la production. Il faut toutefois noter que, même si ces luttes n'étaient pas le résultat d'une direction consciente d'organisation révolutionnaire, elles n'étaient pas non plus uniquement spontanées. L'Iran, qui

La grève du 1er octobre des ouvriers et techniciens de la première raffinerie du monde, celle d'Abadan, traitant 600 000 barils par jour, provoqua dans le Golfe Persique un bel embouteillage de pétroliers qui attendaient de pouvoir remplir leurs cuves. Organisée par des comités de grève active, elle paralysa en 33 jours l'économie des grands pays industriels.



La raffinerie d'Abâdan

fournissait avant cette grève environ 10% de la production mondiale, c'est-à-dire 5 millions de barils par jour, limita alors sa production aux besoins intérieurs du pays, ne produisant plus que 700 000 barils par jour. L'impact fut si violent que le ministre américain de l'énergie annonça que son pays serait contraint d'appliquer des mesures de rationnement si l'Iran ne reprenait pas à nouveau ses exportations.

Le brusque fléchissement des exportations pétrolières iraniennes eut de sévères impacts sur le marché pétrolier mondial. Cette crise fut également accentuée par la forte augmentation de la demande de brut des pays industrialisés et les fluctuations du marché ordinaire, incapables de répondre à la demande croissante de pétrole. La pénurie pétrolière poussa finalement les pays les plus puissants à s'approvisionner au marché noir ou auprès des marchés officieux et parallèles. Alors qu'en temps normal, ce marché ne concernait que 5% de l'ensemble des transactions, en 1979, il concentrait plus de 30% des transactions internationales du pétrole.

Le brusque fléchissement des exportations pétrolières iraniennes eut de sévères impacts sur le marché pétrolier mondial. Cette crise fut également accentuée par la forte augmentation de la demande de brut des pays industrialisés et les fluctuations du marché ordinaire, incapables de répondre à la demande croissante de pétrole.

D'autre part, en raison de l'intérêt des pays-membres de l'OPEP pour ce marché noir qui constituait désormais le critérium des prix, l'OPEP perdait tout contrôle.

Ainsi, en juin 1979, la décision prise lors de la 54ème session du sommet de l'OPEP qui laissait une grande marge de manœuvre aux pays membres à condition que leurs prix ne dépassent pas 23,5 $ le baril, fut un échec complet.

Cette crise poussa donc les pays consommateurs, en accord avec les producteurs, à favoriser la consolidation d'un marché pétrolier mondial où ce produit serait échangé comme n'importe quelle autre marchandise. Dans le cadre de cet accord, l'administration Reagan créa une réserve stratégique de pétrole aux Etats-Unis tout en travaillant à renforcer la sécurité de l'offre sur le marché international, notamment par la consolidation de la présence militaire américaine dans le Golfe Persique.

A cela s'ajoutèrent le conflit entre les deux Yémen en mars 1979 et l'invasion soviétique en Afghanistan, au mois de décembre de la même année, qui poussèrent l'administration Carter à envisager, dès la fin de 1979, la mise en place de la Rapid Deployment Joint Task Force (RDJTF), basée en Floride et disposant de points d'appuis dans le Golfe Persique.

Cette politique fut marquée par un durcissement quand un an plus tard, les Américains déclarèrent le Golfe Persique zone d'intérêt vital pour les Etats-Unis.

En septembre 1980, équipé des plus dangereuses armes chimiques par les pays occidentaux, Saddam Hussein déclenche la guerre contre l'Iran. Il souhaitait, en collaboration avec l'Occident, tirer parti des difficultés de la toute jeune République islamique pour neutraliser l'accord d'Alger, concernant certains contentieux frontaliers entre les deux pays, signé entre lui-même et le Chah le 6 mars 1975.

En matière pétrolière, cette guerre se traduisit par une réduction drastique de la production dans ces deux pays qui fut cependant compensée par l'accroissement de la production dans des zones géographique hors OPEP. Cette évolution entraîna une réduction substantielle des parts de marché des producteurs de l'Asie du Sud-ouest qui ne fournissaient plus en 1985 que 17% de la production mondiale, contre 33% en 1979.

Pour tenter de récupérer des parts de marché, l'Arabie Saoudite déclencha alors une guerre de prix qui aboutit à un contre-choc pétrolier.

En 1986, les prix du brut s'effondrèrent, passant de 25 dollars à 7 dollars en juillet. Les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite allèrent alors discrètement collaborer en vue d'un redressement des cours de brut à un niveau acceptable entre 15 et 20 dollars le baril.

Tandis qu'après les chocs pétroliers de 1973-1979, le développement de la production pétrolière hors OPEP avait suscité une diversification de l'offre et restreint la part des pays du Golfe Persique dans la production pétrolière mondiale, cette tendance s'inversa à la fin des années 90. On assiste depuis cette date à un phénomène de reconcentration progressive de la production pétrolière mondiale au profit de la région de l'Asie du Sud-ouest.

La localisation autour du Golfe Persique des plus importantes réserves pétrolières du monde, associée à la concentration croissante de la production pétrolière dans cette zone fait donc plus que jamais de celle-ci le coeur pétrolier de la planète, situation qui amplifiera à l'avenir la dépendance des grands consommateurs européens et asiatiques aux pays du Moyen Orient. Le projet d'installation tout récent d'une base militaire navale française à côté des marines américains déjà installés dans cette zone souligne clairement l'importance stratégique et géoéconomique du Golfe Persique et en particulier du détroit d'Hormuz. ■

Tandis qu'après les chocs pétroliers de 1973-1979, le développement de la production pétrolière hors OPEP avait suscité une diversification de l'offre et restreint la part des pays du Golfe Persique dans la production pétrolière mondiale, cette tendance s'inversa à la fin des années 90. On assiste depuis cette date à un phénomène de reconcentration progressive de la production pétrolière mondiale au profit de la région de l'Asie du Sud-ouest.



Plate-forme pétrolière de Behrgânsar, la plus ancienne installation pétrolière offshore de l'Iran, Golfe persique


Jaillissement de pétrole, Masjed Soleyman

L'Iran et le jeu géopolitique pétrolier du XXIe siècle

Arefeh HEDJAZI

L'OPEP a récemment annoncé qu'il n'avait pas l'intention d'augmenter la production de pétrole. Ainsi, le dernier espoir de voir le prix du baril redescendre à un taux plus "raisonnable" pour les pays consommateurs, - au détriment des pays producteurs puisque selon les experts, aujourd'hui le baril aurait dû valoir 120 dollars-, s'est envolé. Les raisons de cette situation, peut être pas si imprévisible qu'on le conçoit, sont innombrables. On peut citer entre autres les récentes guerres hégémoniques américaines dans la plus riche région pétrolifère du monde, les ouragans des golfes maritimes des gisements offshore, paradoxalement provoqués par la pollution énergétique de la planète, les guerres et les tensions en Afrique, probablement fomentées par les grandes compagnies pétrolières, soutenues par les Etats respectifs, etc.

Pourtant, ce n'est pas la première fois qu'un choc brutal fait augmenter rapidement - ce qui ne signifie pas pour autant de manière inattendue - le prix du pétrole, principale source énergétique, puisque 60% de l'énergie mondiale est régie par l'or noir. Cette hausse a pour conséquence l'augmentation du prix du carburant, et par conséquent une hausse des prix dans tous les secteurs économiques des pays consommateurs, avec finalement une baisse de la croissance économique, d'abord de ces pays, ensuite de toute l'économie mondiale. L'importance de l'or noir est tel que la fixation du prix du baril a jusqu'à aujourd'hui été l'enjeu militaire, politique et stratégique de toutes les puissances, puisque le pétrole est finalement le sang de l'industrie.

Durant près d'un siècle, la production pétrolière a été concentrée entre les mains de quelques sociétés productrices géantes, qui contrôlaient à tout prix tout ce qui avait un rapport avec la découverte, la production et la vente du pétrole, avec suffisamment de puissance pour contrôler également les pays où se trouvaient les gisements, au travers de leurs dirigeants.

Les premiers puits de pétrole furent découverts en Amérique et exploités selon les règles du capitalisme. Puis le pétrole fut découvert en d'autres endroits. Finalement, c'est peu d'années après le début du XX[e] siècle que les Européens découvrirent les immenses ressources de l'Orient musulman. Jusqu'à cette époque, l'Orient n'était considéré que dans un but de domination géostratégique pure de luttes entre puissances rivales et de contrepoids au vaste empire ottoman. En 1908, le premier puits de pétrole - le premier pour les prospecteurs occidentaux - est foré en Iran, à Masjed Soleyman, résultat de huit années de sondage de la société d'Arcy qui avait obtenu une concession en 1901. La lutte pour la domination de la région prit ainsi une ampleur nouvelle. D'autres gisements furent découverts dans les territoires de l'ex-empire ottoman, et devenus protectorats de l'Angleterre ou de la France, en particulier en Irak et en Arabie saoudite. Très vite, les Américains s'intéressèrent également à ces gisements et entrèrent avec tout leur potentiel dans ce jeu stratégique. Non seulement ces pays et leurs sociétés pétrolières respectives devaient lutter entre elles pour le contrôle de ces régions, mais peu à peu il devint évident qu'il fallait également maîtriser des consciences nationales, dans les pays producteurs, qui commençaient à faire entendre qu'elles avaient compris quel marché de dupes avaient passé leurs dirigeants, souvent de grands dictateurs. Les mouvements nationalistes poussèrent les pays de la région vers une prise de conscience de l'exploitation dont ils

Les premiers puits de pétrole furent découverts en Amérique et exploités selon les règles du capitalisme. Puis le pétrole fut découvert en d'autres endroits. Finalement, c'est peu d'années après le début du XXe siècle que les Européens découvrirent les immenses ressources de l'Orient musulman.



Fin d'une journée de travail des ouvriers de la raffinerie d'Abadan, 1911



Une des plates-formes pétrolières iraniennes dans le Golfe persique

étaient l'objet, mais la rente pétrolière - sans commune mesure avec ce que les compagnies obtenaient grâce au pétrole - souvent concentrée entre les mains d'une minorité de privilégiés au pouvoir, a tôt fait de faire taire ces voix rebelles, si nécessaire grâce à la force des armes occidentales. Pourtant, ces voix se font finalement entendre par le mouvement nationaliste arabe qui prépare la voie du premier choc pétrolier en 1973, alors qu'au début des années cinquante, l'Iran avait nationalisé son pétrole sous l'impulsion du clergé et des nationalistes iraniens conduits par Mossadegh, alors Premier ministre. Cette nationalisation terminée par un coup d'Etat américain (Opération Ajax) avait de nouveau permis au Shah, vendu aux intérêts occidentaux, de regagner son trône dangereusement menacé.

Suite à cet incident, l'Organisation des pays exportateurs de pétrole fut fondée en 1960, sur la proposition du roi de l'Iran, par l'Iran, l'Irak, l'Arabie saoudite, le Koweït et le Venezuela. Cet organisme intergouvernemental avait pour but, du moins officiellement, de permettre une meilleure maîtrise des pays producteurs sur leur pétrole et de briser le monopole des sociétés pétrolières, dont les plus grandes, célèbres sous le nom des "Seven Sisters", détenaient jusqu'à la fin des années cinquante à soixante-dix un monopole total sur ce marché. Et effectivement, l'OPEP parut jouer un rôle important, notamment dans la Crise pétrolière de 1973. Cette année-là, une guerre eut lieu entre Israël et les pays arabes, et l'OPEP décida de baisser la production, ce qui provoqua une multiplication du prix du pétrole par quatre. Ce fut le premier choc pétrolier qu'aidèrent à maîtriser l'Iran et le Venezuela. Après cette guerre, l'OPEP décida d'augmenter le prix du pétrole de 10%. C'est ainsi que le pouvoir de l'OPEP parut devenir effectif et que cet organisme montra le champ de manœuvres dont il disposait. Jusqu'à cette crise, le prix du pétrole était régulé par les sociétés productrices qui détenaient le monopole du marché pétrolier. Mais l'OPEP ne

Cet organisme intergouvernemental avait pour but, du moins officiellement, de permettre une meilleure maîtrise des pays producteurs sur leur pétrole et de briser le monopole des sociétés pétrolières, dont les plus grandes, célèbres sous le nom des "Seven Sisters", détenaient jusqu'à la fin des années cinquante à soixante-dix un monopole total sur ce marché.

parvient pas à contrôler les prix, du fait des marchés à terme des grandes capitales, de la récession économique mondiale et éventuellement des conflits pour la gestion de l'or noir que provoquerait une augmentation massive des prix. De plus, de nouveaux pays producteurs de pétrole n'étant pas membres de l'OPEP émergent et s'efforcent de créer des marchés parallèles. D'autre part, l'Iran tente depuis quelques mois de créer des marchés et une bourse du pétrole indépendante. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, l'OPEP a une dizaine de membres et est considéré comme un organisme important dans la fixation des prix.

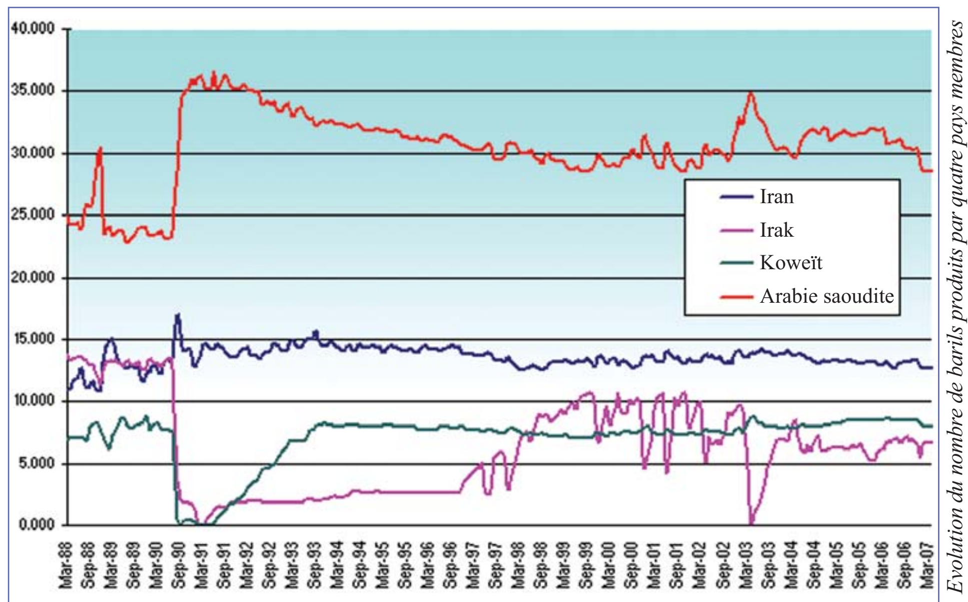
Le deuxième choc pétrolier eut lieu en 1979. Il fut le résultat de la baisse de production de l'Iran, du fait des événements liés à la Révolution islamique. L'Iran ayant été un des piliers de l'OPEP et le second producteur mondial après l'Arabie saoudite, cette baisse de production drastique fut un désastre pour l'économie mondiale et le prix du baril monta en flèche. Cette fois, ce furent les pays arabes de l'OPEP qui enrayèrent la croissance des prix. Ce n'était pas facile, d'autant plus que l'Irak, autre grand producteur, attaqua l'Iran sous l'instigation des grandes puissances, entre autres pour ses champs pétroliers.

Chacune de ces deux crises, en particulier celle de 1979-1980, joua un rôle fondamental dans le réajustement des économies, des plans géopolitiques et des prévisions fiscales mondiales et obligea les économistes à redessiner les plans selon des données assez inattendues et craintes. Avec l'augmentation du prix du pétrole, le monde vécut une récession économique qui poussa de nombreux pays à élaborer des plans visant à diminuer la dépendance énergétique vis-à-vis du pétrole et à trouver des sources d'énergie alternatives.

Puis, le prix du précieux hydrocarbure noir connut une évolution en dents de scie, au gré des fluctuations économiques et des conflits militaires.

Mais depuis le début du XXIe siècle, les choses tendent à changer. Le prix du brut, qui plafonnait à 10 $ en 1999, connut

L'OPEP ne parvient pas à contrôler les prix, du fait des marchés à terme des grandes capitales, de la récession économique mondiale et éventuellement des conflits pour la gestion de l'or noir que provoquerait une augmentation massive des prix. De plus, de nouveaux pays producteurs de pétrole n'étant pas membres de l'OPEP émergent et s'efforcent de créer des marchés parallèles.



Evolution du nombre de barils produits par quatre pays membres de l'OPEP



Exportation de pétrole brut, quais de l'île de Khârk

une hausse rapide dès 2000. Les attaques américaines contre l'Irak puis l'Afghanistan, sur la base de faux rapports, furent, entre autres, le résultat de la volonté d'une domination politique et militaire dans cette région stratégiquement incontournable, de façon à maîtriser les "turbulents" pays détenteurs de gisements et à offrir de nouveaux champs d'investissements aux grands lobbys pétroliers américains. Mais quoiqu'il en soit, ces attaques entraînèrent une hausse des prix, hausse au premier abord voulue, mais qui échappa finalement à tout contrôle car d'autres facteurs qui auraient dû être pris en compte ne l'ont pas été.

En réalité, la hausse du prix du précieux or noir n'est pas un vrai choc, les économistes avaient prédit cette hausse depuis que les pics pétroliers avaient été atteints. Mais la crise économique survenue suite aux deux précédents chocs pétroliers avaient eu pour résultat de lourds investissements dans le domaine de la prospection et de l'exploitation de gisements qui avaient jusqu'alors été dédaignés parce que peu rentables, ce qui avait permis de revoir les réserves mondiales à la hausse. De plus, les banques et les gouvernements avaient changé de tactique et adopté une neutralité prudente qui permettait aux prix de s'aligner doucement sur la hausse des cours boursiers.

Alors que les deux chocs précédents étaient dus à la baisse soudaine de l'offre, aujourd'hui, la hausse du prix du baril est le résultat d'une augmentation substantielle de la demande, en particulier de la part des puissances émergentes telles que la Chine et l'Inde, dont la consommation d'hydrocarbures est en croissance constante.

Mais cela ne suffit plus. Alors que les deux chocs précédents étaient dus à la baisse soudaine de l'offre, aujourd'hui, la hausse du prix du baril est le résultat d'une augmentation substantielle de la demande, en particulier de la part des puissances émergentes telles que la Chine et l'Inde, dont la consommation d'hydrocarbures est en croissance constante. Mais comme les pics pétroliers les plus tardifs, c'est-à-dire ceux de la région du l'Asie du Sud-Ouest vont également, selon les prévisions les plus pessimistes, être atteints d'ici une dizaine d'années, les pays producteurs seront, à moins de très lourds investissements, incapables d'augmenter leur production au même rythme que l'augmentation de

la demande. Le nombre des puits qui s'épuisent et le taux de déplétion est plus élevé que celui des nouveaux gisements. A court terme, il est évident que la mise en œuvre de politiques visant à la réduction de la dépendance à l'énergie fossile, de la part des consommateurs, l'apparition éventuelle de nouveaux producteurs sur le marché et l'augmentation de la production pourraient retarder la fin de l'ère du pétrole mais cette fin est inévitable. Quoiqu'il en soit, l'indifférence des puissances politiques à ces prévisions a provoqué en partie la récession économique aux Etats-Unis qui vit allègrement à crédit. Il devient donc de plus en plus urgent de trouver des sources d'énergies alternatives, ce qui serait sans doute une très bonne idée pour l'avenir écologique de la planète, à condition de bien choisir des énergies recyclables et renouvelables.

L'Iran et le pétrole

Dans ce scénario communément prévu par la grande majorité des spécialistes, quel peut être le rôle d'un pays comme l'Iran, détenteur de vastes réserves d'hydrocarbures? Pour l'économie iranienne, qui est, malgré les avancées et les efforts sincères, encore vitalement dépendante de sa rente pétrolière, la définition de nouvelles politiques devient d'autant plus urgente qu'en raison de problèmes qui ralentissent les progrès du domaine pétrolier, la hausse actuelle du prix du brut est loin d'apporter à l'Iran des bénéfices comparables à ceux des autres pays producteurs. La raison en est simple. L'Iran est un pays qui résiste à l'hégémonie des grandes puissances mondiales grâce à des modèles sociaux et des idéaux qui lui sont propres et qui ne correspondent pas aux volontés de ces dernières. C'est ici qu'il faut donc chercher l'ostracisme violent de la part de ces puissances qui tentent d'étouffer l'Iran depuis la Révolution islamique.

En 1979, la production pétrolière iranienne chuta en raison des grèves des opposants au régime du Shah et passa de près de 6 millions de barils par jour à

Pour l'économie iranienne, qui est, malgré les avancées et les efforts sincères, encore vitalement dépendante de sa rente pétrolière, la définition de nouvelles politiques devient d'autant plus urgente qu'en raison de problèmes qui ralentissent les progrès du domaine pétrolier, la hausse actuelle du prix du brut est loin d'apporter à l'Iran des bénéfices comparables à ceux des autres pays producteurs.



La raffinerie de Pars-e djonoubi à l'aube

presque rien. Quelques mois plus tard, l'attaque irakienne paralysa une nouvelle fois l'industrie pétrolière qui se remettait en marche. Les plates-formes et les puits furent endommagés et la production continua au ralenti pendant toute la durée de la guerre où une politique de crise fut appliquée. Après la guerre, l'effort de reconstruction se tourna en partie vers l'industrie pétrolière, nationalisée depuis trois décennies, mais la faible valeur du baril ne suffisait pas à la rénovation des sites.

Cette situation s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. La production de pétrole de l'Iran pour l'année 2006-2007 était de 3,7 millions de barils par jour. Pourquoi ce chiffre n'est-il pas plus élevé? Pour plusieurs raisons. Premièrement, beaucoup de ces puits ont déjà atteint leurs pics de production, il y a donc de graves déplétions, à tel point que le pays produit à peine autant que son quota à l'OPEP l'exige. D'autre part, le matériel est vétuste. L'Iran est un pays très dépendant du pétrole, c'est pourquoi des décisions essentielles ont déjà été prises. Il s'agit en particulier d'attirer les investissements dans ce secteur vital, non seulement pour le pays, mais également pour l'économie mondiale. Mais des problèmes demeurent en la matière, en particulier en ce qui concerne les lois sur l'investissement. Les contrats *buy back* ne satisfont plus aujourd'hui les investisseurs, qui perdent de l'argent avec l'envolée des cours. Pourtant, ces déficiences ne peuvent masquer le potentiel immense du secteur des hydrocarbures en Iran. Les sociétés pétrolières le savent et de nombreux contrats ont été signés entre l'Iran et ces sociétés pour le développement de ce secteur en Iran. Ironiquement, la loi américaine d'Amato, qui interdit aux compagnies étasuniennes tout échange commercial avec l'Iran, en écartant ces sociétés des marchés iraniens, a permis à leurs concurrents européens et surtout asiatiques et indiens, de se développer et de monopoliser ce marché. Ces investissements et la décision iranienne de vendre le pétrole en euros ou en d'autres monnaies, par exemple le yen pour le Japon, qui est l'un des grands acheteurs du pétrole iranien et est très satisfait de cette politique qui renforce sa devise, a aujourd'hui favorisé l'affaiblissement du dollar et de lourdes pertes de profits par les grandes multinationales au profit de sociétés plus dynamiques. L'intérêt des investissements en Iran ne réside pas uniquement dans les réserves dont il dispose mais également dans la diversité de ces réserves: l'Iran est l'un des rares pays à disposer de l'accès à deux mers, le Golfe Persique et la Mer Caspienne, contenant toutes deux des gisements importants.

La décision iranienne de vendre le pétrole en euros ou en d'autres monnaies, par exemple le yen pour le Japon, qui est l'un des grands acheteurs du pétrole iranien et est très satisfait de cette politique qui renforce sa devise, a aujourd'hui favorisé l'affaiblissement du dollar et de lourdes pertes de profits par les grandes multinationales au profit de sociétés plus dynamiques.

De plus, l'Iran est également le détenteur des secondes réserves mondiales de gaz naturel, considéré comme un des importants substituts énergétiques permettant de pallier le manque de pétrole. Ce secteur gazier est, malgré de lourds investissements, un secteur encore très peu développé, à tel point que le pays produit juste assez de gaz pour subvenir aux besoins internes et en exporter une petite partie vers la Turquie, ceci alors qu'il doit importer lui-même du gaz depuis le Turkménistan. Ainsi, la balance des exportations gazières est encore négative. Ce secteur est également particulièrement intéressant pour les investisseurs éventuels, pour preuve l'immense champ South Pars, qui a fait l'objet d'investissements de grandes sociétés dont certaines ont ignorées les menaces des sanctions américaines.



Siège de l'OPEP à Vienne

L'Union Européenne, qui se destine à être l'un des bons clients de l'Iran et prendre plus d'indépendance vis-à-vis de la Russie, connaît en la matière de profondes divergences avec la politique étasunienne.

Toutes ces indications tendent à montrer que l'Iran dispose d'un potentiel absolument non-négligeable et que dans le grand jeu géopolitique des hydrocarbures, les tentatives américaines pour encercler ou court-circuiter l'Iran, en favorisant notamment des absurdes projets d'oléoducs longs de plusieurs milliers d'inutiles kilomètres à travers des territoires peu sûrs, ne sont pas réellement couronnées de succès et causent énormément de dommages à l'économie mondiale.

Cela dit, il ne faut pas non plus négliger les problèmes internes de l'Iran en matière énergétique. L'Iran est le pays où l'essence est le moins cher (0/08 €). Cette situation est très grave dans la mesure où la République islamique importe son carburant. Cette politique de subventions causait jusqu'à l'année dernière des problèmes dans la mesure où la croissance de la consommation de carburant était de 10 à 11% par an, qu'un trafic extrêmement lucratif d'essence bon marché iranien dans les pays voisins avait et a cours, (qui) représentant un préjudice annuel de 900 millions d'euros pour l'Etat iranien, et que 10% du budget annuel était commis à l'importation du carburant et aux subventions étatiques. Mais finalement, depuis près d'un an, l'essence est rationnée et le gouvernement espère ramener les 10% de 2007 à 1% en 2009, ce qui représentera une importante économie.

D'autres démarches sont également à être mises en œuvre dans le secteur du pétrole, que ce soit pour permettre à l'économie nationale d'atteindre à une plus grande indépendance vis-à-vis de la rente pétrolière ou pour permettre à l'Iran de mieux exploiter ses avantages stratégiques pour se défendre contre les agressions de tous genres, et promouvoir ses idéaux de façon optimale. ■

Il s'agit en particulier d'attirer les investissements dans ce secteur vital, non seulement pour le pays, mais également pour l'économie mondiale. Mais des problèmes demeurent en la matière, en particulier en ce qui concerne les lois sur l'investissement.

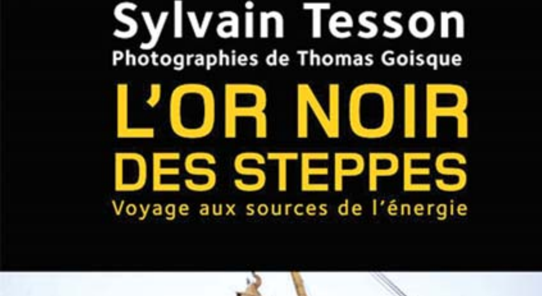
Regard de géopoétique sur l'or noir

L'Or noir des steppes, Sylvain Tesson

Périple de l'Aral à la Méditerranée, par la Caspienne et le Caucase

Elodie BERNARD

C'est en écoutant une radio nationale cracher des informations dans une station-service de la banlieue parisienne que l'écrivain français Sylvain Tesson a eu l'idée du livre intitulé *L'Or Noir des Steppes*. Il était question, sur les ondes, de crise énergétique, montée du prix du baril, et réchauffement climatique. Dans la vie de tous les jours en France, on aborde la thématique du pétrole essentiellement sous l'angle économique et géopolitique, "les pipelines, axes de tensions entre les nations"; et très généralement, on est assis sur une chaise ministérielle. Mais d'autres personnes y réfléchissent assises sur un baril de brut à l'autre bout du monde. C'est cette deuxième solution pour le moins originale qui aura été privilégiée par Sylvain Tesson: l'écrivain tissera, sur le parcours d'une goutte égarée de pétrole, son voyage et son livre.





Ce livre, *L'Or noir des Steppes*, est l'occasion de découvrir l'art d'une poétique qui recèle les clés pour comprendre la richesse de la géographie que traversent de vulgaires tubes. Une manière de regarder d'un peu plus près "ce sang du monde" sous l'œil bienveillant d'un poète vagabond.

Voyage aux sources de l'énergie

"*D'où venait [le pétrole] et qui l'extrayait? Qui l'avait acheminé jusqu'à la pompe rouge et or de cette station d'autoroute? De quels tréfonds anticlinaux avait-il jailli, et quels paysages avait-il traversés? Quels hommes avaient présidé à son forage, à son raffinage? A qui appartenait-il, et qui s'enrichissait des 23 euros dont je m'acquittais avec ma carte bleue?*" C'est pour répondre à ces questions que l'écrivain s'est lancé sur les pipelines de l'Aral à la Caspienne. Atteindre l'Azerbaïdjan à bord d'un ferry, trottiner de Bakou aux plaines anatoliennes: "*abattre le même trajet que celui d'une larme d'or*

noir de la haute Asie convoyée à travers steppes et monts pour que le monde poursuive sa marche folle". Il s'agit de faire, à pied et en solitaire, la jonction entre les régions productives de pétrole d'Asie centrale à la région consommatrice de pétrole qu'est l'Europe.

Sous les pas de l'écrivain résonnent des routes millénaires

Drôle de motifs, à première vue, pour inciter le voyage que l'origine géographique du pétrole consommé à Paris. Et pourtant, rien d'idyllique à contempler le cheminement de ces pipelines. Simples gros tubes striant des reliefs variés ou vecteurs des perpétuels trajets des hommes au travers du temps, l'espace dans lequel évoluent les pipelines n'est pas sans bagage historique. Sur ces mêmes sentiers, sur ces mêmes monts sur lesquels s'acheminent les pipelines, sont passés nomades turco-mongols, ethnies turciques, peuples caucasiens, kurdes, russes. Les postes de sécurité remplacent désormais les ensablés caravansérails de Boukhara, les oubliés avant-postes de Kalmoukie. Marches de l'Empire russe, itinéraire d'Ibn Battuta, cheminements de la Bactriane: tous ont emprunté ces mêmes chemins taillés dans la géographie perpétuelle. La géopoétique est ainsi faite pour retranscrire le passage d'êtres humains, en caravane ou en solitaire, dans un éternel paysage, au grès des âges.

SYLVAIN TESSON:
est écrivain-voyageur, de formation géographe, parcourant le monde depuis son plus âge. Né en 1972, il fut l'un des précurseurs de cette nouvelle vogue que connaît la France aujourd'hui sur les récits de voyage et d'aventure. Tour du monde en vélo, l'Himalaya à pied d'est en ouest, les steppes d'Asie centrale à cheval, la jonction en solitaire du cercle polaire russe à l'Inde de Calcutta : de ces voyages jaillissent des romans - plus d'une quinzaine à son actif - qui recèlent la magie des lieux traversés, une ironie déroutante et une manière de vivre remplie d'humilité et d'humanité.


Sylvain TESSON

Quelques uns de ses livres :
L'Or noir des Steppes. Voyage aux sources de l'énergie, éditions Arthaud, 2007, 192 pages.
Eloge de l'énergie vagabonde, éditions des équateurs, 2006, 230 pages.
L'Axe du Loup, éditions Robert Laffont, 2004, 216 pages.
La marche dans le ciel : 5000 km à pied à travers l'Himalaya, éditions Robert Laffont, 1998.

L'écrivain lui aussi marche. Inlassablement, il marche. Aucun kilomètre sur terre ne se fait en véhicule motorisé, pour Sylvain Tesson. Tout se rythme à l'allure du pas de l'homme. Une allure qui lui permet de s'interroger sur cette effroyable course à l'énergie ou fuite en avant que se livrent certains pays à l'échelle du globe. Kalmoukie, Vladivostok, lac Baïkal, les monts Kun-Lun, Karakalpakistan: autant de noms géographiques qui font l'effet de psalmodies rythmant le pas du promeneur solitaire. ■

'Ali Gholi Bayâni, témoin de son temps

Mireille FERREIRA

Monsieur 'Ali Gholi Bayâni, ingénieur, haut responsable administratif et technique, philosophe, homme de conviction fut, à tous ces titres, acteur et témoin de l'histoire de l'Iran du XXe siècle. Sa longue vie - il est aujourd'hui âgé de 95 ans - et ses activités multiples, lui ont permis de traverser ce siècle en vivant de près les événements historiques de son époque.
Proche du Premier ministre Mohammad Mossadegh, il a participé à la mise en place de sa politique sociale. Il y a quelques années, les autorités iraniennes l'ont honoré en publiant sa biographie, reconnaissant ainsi sa grande valeur intellectuelle. Il y a près de cinquante ans, le Général de Gaulle, Président de la République française, l'avait décoré de la Légion d'Honneur, pour le récompenser de ses grandes qualités techniques et humaines.

Une carrière d'ingénieur

'Ali Gholi Bayâni est né à Téhéran en février 1913. Son grand-père maternel, 'Ali Gholi E'temâd-o Saltâni, était un des fils de Fath 'Ali Shâh et fut le tout premier Ministre de l'Instruction en Iran.

'Ali Gholi Bayâni fait ses études primaires et secondaires en Iran, en partie à Mashad et à Kerman. Le concours général passé en 1933 lui permet d'obtenir une bourse d'état pour partir étudier en Europe.

Il passe une année à Besançon puis cinq années à Grenoble où il suit des études d'ingénieur hydraulicien. Parallèlement, il obtient des certificats d'études de mathématiques générales et de mécanique rationnelle, délivrés par la faculté des sciences de Grenoble. Il effectue quelques séjours en Suisse. En 1935, il est invité comme *post graduate research worker* (chercheur titulaire d'un titre universitaire) à l'Imperial College de Londres, attaché aux laboratoires de cette université.

Après ses études, il rentre en Iran en 1938 où il est d'abord engagé comme ingénieur par le gouvernement, dans une des sections de l'administration générale de l'agriculture. Il travaille pour la municipalité de Téhéran, souhaitant rester près de sa mère dont il est l'enfant unique.

Après deux années de service militaire, il est nommé professeur à l'école polytechnique de Téhéran. Quatre ans plus tard, il part à Londres avec un contrat d'ingénieur, représentant le gouvernement iranien auprès d'une compagnie d'ingénieurs anglais *Sir Alexander & Partners*.

De retour en Iran, il traitera pendant huit ans les problèmes techniques posés dans le traitement des eaux de consommation de Téhéran. A l'époque, la ville de Téhéran était alimentée en eau par des qanâts. Il y avait à l'époque 25 qanâts à entretenir, en outre, on dérivait l'eau de la rivière de Karaj à Bilaghan, à environ 40 km à l'Ouest de Téhéran. La population buvait cette eau très polluée, qui n'était pas traitée. La première tâche confiée à 'Ali Gholi Bayâni fut d'analyser cette eau. Il fut ensuite chargé de la coordination entre les ingénieurs-conseils et l'Etat quand des travaux de filtration, d'adduction et de distribution d'eau furent engagés.

Une querelle l'opposant à l'un de ses supérieurs, il donna sa démission, qui fut suivie de quelques mois de chômage.

Les années Mossadegh

A cette époque, une grave crise du logement sévissait en Iran et le Premier ministre Mossadegh, dont il était partisan, le nomma Directeur général de la Banque de construction qu'il venait de créer.

Cette banque fonctionnait selon le principe suivant: contre une remise de fonds, les souscripteurs recevaient un terrain, attribué par tirage au sort, sur lequel ils pouvaient construire leur habitation. 4000 familles ont pu ainsi recevoir un terrain et la plupart y ont construit leur maison. Les fonds collectés par la banque devaient permettre la création de trois cités-jardins, prévues sur la périphérie de Téhéran, l'une à l'Est, une seconde au Nord-Ouest et une troisième au Sud-Ouest. 'Ali Gholi Bayâni représentait l'Etat auprès des ingénieurs

Après deux années de service militaire, il est nommé professeur à l'école polytechnique de Téhéran. Quatre ans plus tard, il part à Londres avec un contrat d'ingénieur, représentant le gouvernement iranien auprès d'une compagnie d'ingénieurs anglais Sir Alexander & Partners.



Monsieur 'Ali Gholi Bayâni à son bureau. Derrière lui, sur le mur, on peut voir sa Légion d'Honneur, les portraits de Mossadegh et de ses proches (son grand-père maternel avec 5 autres personnages, sa mère, ses filles), lui-même jeune en militaire, un barrage...

dont il était chargé de valider les plans.

Le 19 août 1953, Mossadegh fut arrêté et condamné à trois ans d'isolement. Il ne prendra plus jamais part à la vie publique de son pays. Ses projets d'urbanisme furent abandonnés et la banque créée changea de destination. 'Ali Gholi Bayâni avait occupé ce poste pendant sept mois.

Ses contacts étroits avec Mossadegh - 'Ali Gholi Bayâni était un des quarante fondateurs du Parti Iran[1]- et sa nomination à la Banque de construction lui valurent de connaître la prison. Il en sortit heureusement au bout de quelques jours, grâce à l'intervention d'un parent, Ministre de l'Intérieur. Il resta alors quelques mois sans travail.

'Ali Gholi Bayâni garde de Mossadegh le souvenir d'un grand homme d'Etat. Selon lui, la chance que représentait Mossadegh pour l'indépendance de l'Iran par rapport aux puissances occidentales avait été gâchée. Si elle avait été comprise du Shâh Mohammad Reza Pahlavi, sa nationalisation du pétrole aurait pu faire de l'Iran, dès cette époque, une formidable puissance économique. Mais cette ambition se heurta aux intérêts des anglo-américains.

Selon lui, la chance que représentait Mossadegh pour l'indépendance de l'Iran par rapport aux puissances occidentales avait été gâchée. Si elle avait été comprise du Shâh Mohammad Reza Pahlavi, sa nationalisation du pétrole aurait pu faire de l'Iran, dès cette époque, une formidable puissance économique. Mais cette ambition se heurta aux intérêts des anglo-américains.

Mossadegh était en contact permanent avec ses amis du Parti Iran. Il puisait dans ce vivier pour nommer ministres ou responsables de l'administration. Ce qui ne l'empêcha pas de s'opposer à eux au moment de dissoudre le Parlement, qu'il décida contre leur avis.

La Compagnie de pétrole anglo-iranienne rapportait, à cette époque, 17 millions de livres sterling à l'Iran. La nationalisation ayant privé le pays de cette manne, il fallait combler le déficit. Dans ce but, Mossadegh prit l'initiative, contraire à la loi, d'émettre du papier monnaie sans autorisation du Parlement. La seule issue possible était la dissolution.

Parmi ses partisans, le Docteur Karim Sanjâbi, ministre de l'Education Nationale et membre du Parti Iran, pensait que la minorité du Parlement qui lui était favorable le protègerait et qu'il n'était pas utile de dissoudre l'Assemblée. Il fit une démarche auprès de Mossadegh dans ce sens, mais celui-ci ne fut pas convaincu par ses arguments.

Pour 'Ali Gholi Bayâni, Mossadegh était bien malgré tout un démocrate. Mais le contexte politique particulier de l'époque, qui maintenait le pays pratiquement en état de guerre, l'avait obligé à prendre des mesures rigoureuses. La fermeture de certains journaux et la dissolution du Parlement furent les conséquences de cette situation.

Les grands barrages hydrauliques

Après cette période agitée, 'Ali Gholi Bayâni entama une nouvelle carrière dans la construction de barrages hydrauliques. Il fut nommé Directeur technique pour la construction des premiers barrages-réservoirs d'Iran. Sa première mission fut de terminer la construction d'un barrage en terre situé au Sud-ouest de Téhéran, à Akhtekhân, au-delà des montagnes.

Il resta deux ans et demi dans cette zone, infestée à cette époque de loups et de serpents. La nuit, les ouvriers originaires des villages environnants rentraient chez eux. Seuls, 'Ali Gholi Bayâni, un autre ingénieur et deux cuisiniers logeaient sur place. La nuit tombée, il n'osait plus sortir, de peur des loups. Une nuit, ils lui dévorèrent son vieux chien de garde puis, quelques nuits plus tard, le jeune chien qui avait remplacé le précédent. Il vit un jour un chat mettre en fuite un serpent qui s'était introduit chez lui, en lui assénant un violent coup de griffe qui lui saigna instantanément la tête.

Un gendarme représentant le gouvernement habitait près de là. Pour ne pas être seul au petit matin et profiter de la protection de son fusil, 'Ali Gholi Bayâni l'invitait à partager son petit-déjeuner. Il garde un souvenir ému de cet homme que l'on surnommait *gendarme premier* car il n'avait qu'un ruban à son revers de manche, indiquant qu'il n'était même pas sous-officier.

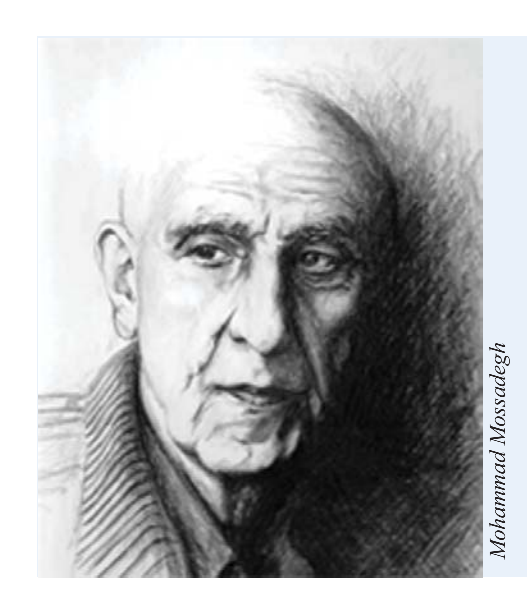
Les paysans qui avaient été expropriés par l'Etat pour la construction du barrage venaient régulièrement se plaindre auprès d' 'Ali Gholi Bayâni, chargé de transmettre leurs plaintes aux autorités. Leurs réclamations portaient en général sur des broutilles, quelques poutres ou quelques portes non indemnisées. 'Ali Gholi Bayâni devait alors établir un rapport en recueillant des témoignages de l'existence desdites poutres, portes ou fenêtres puis, au bout d'un mois, les autorités envoyaient quelques tomans à titre d'indemnisation.

Un jour où les paysans venaient se plaindre d'être affamés et misérables et revendiquaient de nouvelles indemnités, le gendarme, témoin de la scène, ajusta son fusil sur sa bedaine, ferma un oeil et leur dit: "Tant pis pour vous". Les paysans prirent peur et s'enfuirent.

Tel était le cadre de cette partie reculée d'Iran à cette époque.

Un jour, le chef de l'organisation du plan septennal vint visiter le barrage. Quand 'Ali Gholi Bayâni travaillait au programme d'adduction d'eau de la ville de Téhéran, cet homme était directeur de la Banque nationale d'Iran, la banque Melli, en charge du budget de ces projets. Il le connaissait donc depuis plusieurs années et proposa à 'Ali Gholi Bayâni de travailler avec lui.

A cette époque, l'Iran fut divisé en régions. Au sein de chacune d'elles, un programme de barrages et de distribution d'eau fût mis en place. 'Ali Gholi Bayâni fut invité à travailler à l'organisation du Plan et, après plusieurs années, à s'occuper des problèmes économiques et administratifs de construction de barrages et adduction d'eau. Il fut nommé directeur général de l'organisation de Sefid Rud.



Mohammad Mossadegh

Le barrage de Sefid Rud, l'un des plus importants barrages hydrauliques d'Iran, est situé au Nord-ouest entre Qazvin et Rasht. Son bassin de retenue a une capacité de 1,8 milliards de mètres cubes d'eau. L'eau de ce barrage sert à l'adduction de Fuman, l'un des plus longs tunnels du monde (17 km).

Le projet de Sefid Rud comprenait aussi la construction des deux barrages de dérivation de Sangarsavar et Târik. Le barrage de dérivation de Târik était destiné à alimenter le tunnel de Fuman, celui de Sangarsavar à alimenter une grande surface du réseau de distribution de la province du Guilân.

'Ali Gholi Bayâni travailla trois ans sur le Sefid Rud. Le constructeur et les ingénieurs-conseils étaient français. Satisfaits de son travail, ils proposèrent au Général de Gaulle de lui décerner la Légion d'Honneur lors de sa visite à Téhéran en 1962. 'Ali Gholi Bayâni, ex-

'Ali Gholi Bayâni travailla trois ans sur le Sefid Rud. Le constructeur et les ingénieurs-conseils étaient français. Satisfaits de son travail, ils proposèrent au Général de Gaulle de lui décerner la Légion d'Honneur lors de sa visite à Téhéran en 1962.

collaborateur de Mossadegh, donc en délicatesse avec le gouvernement de Téhéran, n'osa pas attendre la venue du Général de Gaulle, craignant qu'on ne dissuade ce dernier de lui donner sa récompense. Les représentants de l'ambassade de France vinrent en personne dans son bureau pour lui remettre sa décoration et le *fermân* signé par l'illustre Général.

Après la construction du barrage de Sefid Rud, 'Ali Gholi Bayâni assura pendant trois ans les fonctions de Vice-ministre de l'Intérieur pour les affaires des municipalités d'Iran, puis il revint à l'organisation de programmes en tant que conseiller.

En juin 1968, il fut invité à participer à une conférence aux USA sur le thème *Water for peace (L'eau pour la paix)*. Il devait présider la délégation iranienne et avait préparé un texte mais, à la veille du voyage, il fut décidé que son Ministre mènerait lui-même la délégation et qu' 'Ali Gholi Bayâni l'accompagnerait comme simple membre de cette mission. A l'issue de la cérémonie d'inauguration présidée par le Président Lindon Johnson, le ministre iranien prononça un discours en anglais dans lequel il évoqua la nationalisation de l'eau en Iran. Ce sujet, déjà bien connu des participants, ne présentait aucun intérêt.

En revanche, le texte qu' 'Ali Gholi avait préparé, ainsi que les conclusions de deux recherches qu'il avait effectuées, furent traduits en anglais à son insu et envoyés à *The Ralph M. Parson C°*, importante compagnie hydraulique américaine. Quelques jours après la conférence, il reçut une lettre du président de cette compagnie le félicitant pour ses recherches, que le Directeur technique avait qualifiées d'excellentes. Cet hommage inattendu le remplit encore aujourd'hui d'une grande fierté.

Le 1er Azar 1352 (1er décembre 1973), 'Ali Gholi Bayâni prend sa retraite. Cinq ans plus tard, la révolution islamique éclate. Avec l'aide d'un juge, il réussit à obtenir le retour de ses traitements et la pension qu'il n'avait pas pu toucher durant les premiers mois de la Révolution.

L'œuvre philosophique

En dehors de sa profession, au cours de laquelle il écrivit de nombreux ouvrages techniques[2], il se consacra à sa passion, la philosophie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dans cette discipline[3] et traduisit en Persan *Physics and Philosophy* de Sir James Jeans. Il obtint à ce titre le premier prix royal de traduction.

Il traduisit également des extraits d'un ouvrage de Bertrand Russell, philosophe et logicien britannique, dans lesquels sont évoqués les problèmes sociaux des démocraties occidentales. De Bergson, il traduisit *Essai sur les données immédiates de la conscience, L'évolution créatrice et Matière et mémoire*.

Pour cet intellectuel, retraite et grand âge ne signifient pas inactivité. Non seulement continue-t-il à s'intéresser à la recherche et aux traductions d'œuvres philosophiques, mais il se préoccupe également toujours des problèmes techniques liés à l'eau. A l'âge déjà honorable de 81 ans, ayant eu connaissance d'un problème dans une galerie d'eau, il fit une proposition au ministère, qui la refusa. Il convint que sa solution n'était pas bonne et que, non seulement elle ne résolvait pas le problème, mais en créait d'autres. Dans sa communication au ministère, il reconnut son erreur avec humour en demandant qu'elle fut mise sur le compte... de sa jeunesse. ■

1. Les membres du Parti Iran, plus quelques personnalités d'autres partis, formèrent par la suite le Front National.
2. - Articles parus dans la revue technique San'at publiée par le Foyer des ingénieurs iraniens:
- "Connaissance de la supériorité des projets d'adduction"
- "Distribution des crédits pour les projets d'adduction d'eau souterraine et en surface"
- "Politique d'utilisation des ressources hydrauliques d'Iran"
3. Auteur des écrits philosophiques suivants:
- *Connaissance et Idéal*
- *Logique de l'amour mystique*
- *Logique de la prière*
- *Prison de la pensée, propos intérieurs de Bahmanyâr* (=conversations avec soi-même), *étudiant d'Avicenne* (Ibn Sinna)
- En tant que porte-parole pour les croyances politiques et philosophiques du Parti Iran, il rédigea également de nombreux articles sur ces sujets, à l'époque de sa création.

La ville de Rey et la Tour du Silence

Tour du Silence en hauteur

La nécropole zoroastrienne repose toujours calmement sur la pente de la montagne

Farzâneh POURMAZAHERI
Afsâneh POURMAZAHERI

La mort, est-elle jamais vaincue? On dit qu'il n'y a aucun remède. Son avènement tantôt brusque, tantôt lent nous a toujours étonné et attristé à la fois. Elle ajoute d'un moment à l'autre un nouveau personnage à la scène de l'Histoire; comme nos ancêtres et nous. Oui, un jour nous ne serons que des ancêtres, de la postérité. Cette dernière se rappellera-t-elle de nous ? Peut-être oui. De toute façon notre passé n'est pas tombé dans l'oubli et la raison en est importante ; les grandes dynasties ne disparaissent pas dans le temps. Leur trace reste non seulement dans notre culture et notre civilisation, mais aussi nous semble-t-elle plus présente dans les cimetières, remplis soit de soupirs, sinon de silence. D'un cimetière une fois laissé à l'abandon ne s'entend à présent que le chant du silence. Il ne s'agit en fait que de la tour du silence, autrement dit du cimetière zoroastrien.

C'est vrai qu'au sein de la ville de Rey, la mère des villes du monde, furent enterrés les squelettes des zoroastriens, après avoir été séparés de leur chair. En effet pour les zoroastriens les quatre éléments de

Aujourd'hui, le temps nous a éloignés de ces rites zoroastriens et du culte d'Ahourâmazdâ. Pourtant sur le pied des montagnes de la ville de Rey, les structures cylindriques et sans toit sont toujours debout, où la ville même, avec tous ses habitants disparaît derrière le rideau invisible du silence.

la nature, le vent, l'eau, la terre et le feu, sont des éléments sacrés et les zoroastriens n'enterraient pas à l'époque les morts dans la terre. De même, était-il illicite de mettre le cadavre dans l'eau ou bien de le brûler dans le feu parce que selon le livre sacré " Vandidâd ", le cadavre salit la nature une fois exposé aux quatre éléments. De ce fait ils mettaient le corps dans une tour du silence en hauteur pour que les animaux charognards comme le chien ou le vautour en mangent la chair. Puis ils plaçaient les os dans une tombe construite de pierre ou de boue et qui s'appelle "Ostodân", ou dans la langue pehlevi "Astodân". La première partie du mot signifie l'os, tandis que la deuxième (dan) est un suffixe signifiant le lieu. Dans le sixième chapitre de Vandidâd, il est écrit :

- ô, Créateur du monde charnel, Toi qui es sacré, laisse-moi savoir où faut-il emporter le cadavre du mort et où faut-il le mettre ?

Ahourâmazdâ répondit :

- Il vous faut le mettre en lieu haut au possible. Tout le monde sait que des chiens charognards et des oiseaux nécrophages errent tout le temps dans les hauteurs.

- ô, Créateur du monde corporel, Toi qui es sacré, laisse-moi savoir où faut-il emmener les os du cadavre et où faut-il les garder?

Ahourâmazdâ répondit :

- Pour préserver les os, il vous faut faire des récipients spéciaux. Ceux-ci ne doivent pas être à la portée d'un chien, d'un renard et d'un loup, non plus exposés à la pluie[1].

Aujourd'hui, le temps nous a éloignés de ces rites zoroastriens et du culte d'Ahourâmazdâ. Pourtant sur le pied des montagnes de la ville de Rey, les structures cylindriques et sans toit sont toujours debout, où la ville même, avec tous ses habitants disparaît derrière le rideau invisible du silence.

La Tour du silence de Rey est située



Tour du silence


Tour du Silence aux pieds de la montagne

au sud de la pente nord de la montagne de Rey, celle qui voisine le mont de Bibi Chahrbânou. Selon le Dr. Hossein Karimân qui a consacré dix sept ans de sa vie à la recherche historique et archéologique sur la ville de Rey, cette tour date de l'époque sassanide. Peut être même est-elle plus ancienne. Elle se situe à 35/36/15.5 de latitude et à 51/28/38,9 de longitude, à une hauteur de 1233 mètres de la surface de la mer. Elle est construite de pierre et de mortier de chaux et avoisine la septième unité de l'usine de ciment de Téhéran. N'est-elle pas étrange et mystérieuse pour ceux que la curiosité attire près d'elle? A vrai dire, plus on s'approche de cette résidence de la mort, plus on se tait. On dirait que toute parole se brise et que la voix humaine donne sa place au souffle du vent. La Tour du silence tourne le dos à tous ceux qui bougent dehors, à tous ceux qui émettent la chaleur de la vie. Elle se courbe délicatement vers son intérieur embrassant la froideur des os détachés de chair depuis longtemps. Les deux entrées dans les côtés de sud et de l'ouest ont subi des destructions considérables. Le diamètre de la construction mesure environ 20 mètres et la hauteur des murs est de 6 mètres.

Est-elle comparable aux cimetières actuels ? Nous sommes aujourd'hui plus proches de nos défunts, car nos cimetières sont près de nos habitations. Nous allons visiter nos disparus, couchés dans leur petite chambre au seuil de laquelle est gravé le nom de chacun, avec la date de sa naissance et celle de son décès. Nous enterrons le corps d'un décédé dans sa totalité, vêtu de son linceul blanc ou d'un chic costume. Certes, aujourd'hui, nous n'avons pas la même attitude ni le même point de vue concernant l'existence, la vie, la mort et même les rites établis par nos ancêtres. Mais ce qui est toujours, c'est que la mort, elle, est inévitable. ■

A suivre…

Plus on s'approche de cette résidence de la mort, plus on se tait. On dirait que toute parole se brise et que la voix humaine donne sa place au souffle du vent. La Tour du silence tourne le dos à tous ceux qui bougent dehors, à tous ceux qui émettent la chaleur de la vie.

1. "Quelques monuments du Rey antique", Dr. Hossein Karimân, p135.

A l'occasion du vingt-neuvième anniversaire de la Révolution islamique

Le 29 juillet 1980, Eric Rouleau, diplomate français et journaliste prestigieux au journal *Le Monde*, dresse un portrait du Chah et retrace, un an après, les événements marquants de la Révolution de 1979.

Extraits du journal *Le Monde*
du 29 juillet 1980

"Un seul regard de mon père suffisait pour que je rentre sous la terre", écrivait Mohamad Reza dans ses mémoires. Des photos jaunies des années 30 montrent un garçon malingre aux yeux tristes, les épaules rentrées, face à un homme de près de deux mètres, massif, la moustache agressive et le regard foudroyant.

Reza Chah et son fils, Mohamad Reza

Reza Chah était en effet une force de la nature. L'ancien ânier, miséreux et illettré, devenu officier d'une brigade de Cosaques avant de s'emparer à la tête de ses troupes, du pouvoir des Qadjars, avait su fonder, à la force du poing, une nouvelle dynastie, la sienne, celle des Pahlavi. Pour forger le nouvel Iran, il n'hésitait pas à faire tomber les nombreuses têtes; coléreux et brutal, il alla jusqu'à défenestrer un ministre qui tentait de se justifier. Malgré sa tendresse sous-jacente, il terrifiait littéralement le jeune Mohammad.

Reza Chah voulait façonner un fils à son image: "fort" et "viril". Il lui fit mener une vie spartiate. En dépit d'une santé fragile, Mohamad Reza reçut une formation militaire -il est colonel dans l'armée impériale à l'âge de douze ans - et pratiqua tous les sports violents, sauf le ski, jugé trop périlleux par son père. Celui-ci, dont la vie sentimentale est tumultueuse, interdit encore à l'adolescent de dépenser son énergie de cette façon. Sous la férule de ce père despotique et auprès d'une soeur jumelle à la personnalité envahissante - dont il évitera toujours de parler - ainsi que d'une mère autoritaire et dévote, Mohamed Reza se réfugia dans le mysticisme, trait essentiel de son caractère, qui compensera son manque

de confiance en lui. Trois "apparitions" dans son enfance, deux attentats auxquels il échappe miraculeusement lui font croire qu'il est investi d'une mission divine. Dieu, qui est son "seul ami", l'aurait rendu à l'en croire invulnérable. Cette conviction contribue à le rendre impitoyable à l'égard de ses adversaires, à affermir sa patience quand, dans les premières années de son règne, il essuie ce qu'il ressent comme étant de nouvelles humiliations. En 1941, à son père en exil se substituent de nouveaux tuteurs, les puissances alliées, en guerre contre l'Axe, qui lui dictent sa conduite. Les forces d'occupation, britanniques et soviétiques, occupent l'Iran, dont le gouvernement n'est central que de nom. Kurdes et Azerbaïdjanais instaurent leurs propres républiques autonomes; les politiciens nationalistes, les bazaris, plutôt républicains, méprisent ou ignorent le souverain; les mollahs, qui ont des compte à régler avec son père, le détestent; le parti communiste prépare au grand jour la relève d'un roi qui a toutes les apparences d'une potiche. Sa fuite, en août 1953, sous la pression populaire, tout autant que son retour à Téhéran trois jours plus tard, grâce à un coup d'Etat organisé et financé par la CIA, ne contribuent pas à affermir son assurance. Mais l'épisode Mossadegh marque pour lui un tournant psychologique capital. Mohamed Reza a désormais les mains libres pour se venger de toutes les avanies du passé. Son père est mort. L'Angleterre et les Etats-Unis, qui lui sont reconnaissants d'avoir sauvé le pétrole occidental de la subversion, le courtisent et l'incitent à étouffer toute contestation. La phase sanglante de son règne s'ouvre par l'exécution de centaines d'officiers, pour la plupart communistes. Il fait quadriller la population par plusieurs dizaines de milliers d'agents secret de la SAVAK, qu'il investit du pouvoir discrétionnaire d'enlever, d'incarcérer, de torturer, de mutiler, d'assassiner les opposants. En un quart de siècle, quelque cinq cent mille personnes on séjourné dans les geôles du Chah, plusieurs dizaines de milliers ont été tuées par balles lors de la dispersion de manifestations par les forces de l'ordre. Mohamed Reza a été, à cet égard du moins, plus fort et viril que son père. Il a manifesté aussi davantage d'habileté politique, de ruse et de démagogie. Les propos qu'il nous tint, en juillet 1959, et qui annonçaient la politique qu'il allait appliquer à partir de 1961, étaient conçus pour convaincre l'observateur le plus sceptique. Avec une fougue qui avait toutes les apparences de la sincérité, il fustigeait les leaders religieux et les



Le peuple descelle la statue du Chah, 1979

En 1941, à son père en exil se substituent de nouveaux tuteurs, les puissances alliées, en guerre contre l'Axe, qui lui dictent sa conduite. Les forces d'occupation, britanniques et soviétiques, occupent l'Iran, dont le gouvernement n'est central que de nom.



Luttes populaires contre le régime du Chah, 7 Bahman 1357 (1979)

disqualifiait (réaction noire soutenant les féodaux), parlait comme un authentique socialiste de la "réforme agraire", de l'"association des ouvriers à la propriété de l'entreprise", de la "libération de la femme".

Les Etats-Unis - grâce, en particulier, au président Nixon et à Henry Kissinger - lui avaient ouvert les portes de leurs arsenaux, où, depuis mai 1972, il pouvait acheter de l'armement de son choix en quantité illimité, privilège sans précédent dans les annales américaines, selon une commission d'enquête sénatoriale.

Il baptisa ses réformes commanditées par les Américains la "révolution blanche". Il réussit même, on ne sait trop comment, à faire confier à sa soeur, la princesse Achraf, la présidence de la commission des droits de l'homme des Nations Unies. Tout lui souriait alors. Une bonne partie de la presse occidentale, surtout outre Atlantique, l'adulait dans des termes qui frisaient le lyrisme. L'Union Soviétique le recevait avec des égards particuliers. Les Etats-Unis - grâce, en particulier, au président Nixon et à Henry Kissinger - lui avaient ouvert les portes de leurs arsenaux, où, depuis mai 1972, il pouvait acheter de l'armement de son choix en quantité illimité, privilège sans précédent dans les annales américaines, selon une commission d'enquête sénatoriale. Grands industriels, banquiers, brasseurs d'affaires venus du monde entier, se bousculaient à Téhéran pour recueillir les miettes de la manne pétrolière, qui décupla entre 1970 et 1974. La fortune s'ajoutant au pouvoir absolu accentuait au fil des années les tendances à la mégalomanie que signalait le rapport de la CIA. Le souverain proclama, contre tout logique, que l'Iran deviendrait avant 1980 la "cinquième puissance militaire du monde", promit à son peuple la "grande civilisation" tout en dénigrant la décadence de l'Occident. Il se comparait volontiers à Darius, à Cyrus le Grand, au général de Gaulle. Le *chahinchah* (roi des rois) n'entendait pas sonner l'heure des échéances. 1979: la mévente du pétrole, les difficultés de trésorerie, déclenchèrent le mécanisme de la récession sans pour autant freiner une inflation galopante. Le petit peuple, les classes moyennes, dont le niveau de vie est en baisse, supportent de moins en moins un régime oppressif qui engendre la misère.

L'*aryamehr* (lumière des aryens) ne

voit pas non plus se dessiner les lézardes sur la façade en trompe-l'oeil de son empire, ni la révolution qui pointe à l'horizon.

Aperçu de la révolution islamique d'Iran à travers le journal Le Monde *à l'époque du mouvement révolutionnaire:*

Téhéran. Jeudi 1er février.

8h30. L'avion de l'imam Khomeiny se pose sur un aérodrome désert. Des véhicules ont pris position. L'ayatollah Taleghani, chef religieux de Téhéran, monte à bord et redescend avec l'Imam. Ils gagnent le salon d'honneur plein à craquer où ils sont accueillis par une immense et interminable ovation. L'imam remercie toutes les classes de la nation, des déshérités, les bazaris, les universitaires, les ouvriers et les paysans qui ont fait preuve d'un extraordinaire courage dans la lutte.

Puis de cette voie nasillarde et monocorde que l'on reconnaît entre toutes depuis que des millions de cassettes l'on diffusée clandestinement dans le pays, il rappelle son programme: "Nous avons renversé le chah mais ce n'est qu'une première étape... Nous avons encore un long chemin devant nous... Les Pahlavi ont tout détruit... Nous sommes devant une page blanche. Nous voulons établir un autre gouvernement avec un autre contenu et d'autres formes. Je demande à tout le peuple musulman de conserver son unité... C'est là le secret de notre succès."

Commence alors la première des douze folles journées qui verront la chute de la monarchie vielle de deux mille cinq cents ans, l'effondrement de la cinquième armée du monde et l'échec cinglant de l'Amérique qui, depuis 1951, a fait de l'Iran le gendarme du golfe. De l'aéroport au centre de la capitale et, de là, à Behechte Zahra (30 kilomètres), rebaptisé Cimetière des martyres, c'est la marée humaine. Trois? quatre? cinq millions? Tout le monde veut venir voir l'imam, le saluer, le remercier. Les quarante mille membres du service d'ordre islamique, souvent débordés, ont du mal à faire régner le calme.

Puis de cette voie nasillarde et monocorde que l'on reconnaît entre toutes depuis que des millions de cassettes l'on diffusée clandestinement dans le pays, il rappelle son programme: "Nous avons renversé le chah mais ce n'est qu'une première étape... Nous avons encore un long chemin devant nous... Les Pahlavi ont tout détruit... Nous sommes devant une page blanche.



Retour de l'imam Khomeini, 12 Bahman 1357 (1979)



Discours historique de l'imam Khomeini à Behesht-e-Zahra, 1979

L'un des proches de l'imam, l'ayatollah Rafsandjani lit alors le décret nommant Mehdi Bazargan chef d'un gouvernement provisoire. Mince, sec, chauve, visage buriné et sévère, barbiche blanche, cet ingénieur formé en France est un musulman moderniste. Le choix de ce réformiste est alors le meilleur possible puisqu'il représente plus au moins les différents courants politico-religieux enracinés dans le peuple à l'époque.

Lundi 5 février. Dans la salle de cinéma de l'école Alavi, près du Majlis, a eu lieu la cérémonie de passation de pouvoir ou nomination du premier ministre provisoire de la révolution islamique. "Or, dit-il, par ses manifestations et le nombre de ses martyrs, le peuple m'a donné le pouvoir et je vais agir au nom du peuple pour former un gouvernement islamique."

L'un des proches de l'imam, l'ayatollah Rafsandjani lit alors le décret nommant Mehdi Bazargan chef d'un gouvernement provisoire. Mince, sec, chauve, visage buriné et sévère, barbiche blanche, cet ingénieur formé en France est un musulman moderniste. Le choix de ce réformiste est alors le meilleur possible puisqu'il représente plus au moins les différents courants politico-religieux enracinés dans le peuple à l'époque, aussi bien que ce choix était un apaisement pour les américains et occidentaux, très sensible sur la venue de l'imam Khomeiny au pouvoir dans ce pays stratégique de la région. En revanche, ce choix inquiète les radicaux, les Moudjahedin-e Khalq et les Fedayin-e Khalq (marxistes-léninistes).

Jeudi 8 février. A l'appel de l'imam, le peuple descend une nouvelle fois dans la rue au cri de "*Marg bar Bakhtiar!*" (A mort Bakhtiar!) Depuis le vendredi noir (8 septembre 1978) où l'armée a tiré sur la foule et le dimanche rouge (5 novembre) qui ouvre le cycle des émeutes à Téhéran, ce sera la dernière des gigantesques processions qui ont été, chacune dans son style, un jalon décisif dans la révolte d'un peuple aux mains nues.

L'insurrection:

A Tassoua, la veille du grand deuil chiite de l'Achoura commémorant le martyre de l'imam Hussein, le 10 décembre, ce fut le cortège de la protestation autorisé in extremis par le Chah, à condition que son nom ne soit pas conspué. Le 11 décembre, ce fut le cortège du défi. La foule, qui avait sagement défilé la veille pendant huit heure jusqu'à l'arc de triomphe de

Chahyad (à treize kilomètres du centre), était encore plus nombreuse et, frondeuse cette fois, avait scandé "*Marg bar Chah!*"

Arbaiine, (quarante jours après l'Achoura), à la mi-janvier, après le départ du Chah, ce fut le cortège de la première victoire et, pour le retour de l'imam Khomeiny, le cortège du lyrisme. Ce jeudi, c'est le cortège de la révolution: les slogans sont plus durs, plus politiques, et des manifestants en plus grand nombre, portent le linceul ou un ruban blanc autour de la tête pour signifier qu'ils sont prêts à mourir en martyrs. Le climat est insurrectionnel.

Samedi 10 février. La veille, à 22h30, les djavidan (immortels) de la garde impériale donnent, sans le savoir, le signal du soulèvement. Ils descendent dans sept camions de la caserne de Saltanabad pour corriger les homafars (techniciens de l'armée de l'air) coupables de regarder à la télévision le film sur le retour de Khomeiny. La fusillade, intense, se poursuit jusqu'à l'aube. Des homafars sans armes bravent les fusils-mitrailleurs qui les déciment et parviennent en criant "Allah Akbar!" jusqu'aux djavidan, qu'ils étranglent de leurs mains. Une clameur envahit la ville: les habitants du quartier ne cessent de psalmodier "Allah Akbar" alors que la fusillade reprend.

Soudain des messagers surgissent en criant: "C'est le massacre! L'armée tire!" La foule se répand dans la rue. Les militants aguerris des mouvements de guérilla seront le fer de lance de l'insurrection. Celle-ci prend de court Khomeiny, qui avait interdit le recours aux armes, l'heure de djihad (guerre sainte) n'ayant pas encore sonné. Les autres occupent les points stratégiques. La capitale se hérisse de barricades. La radio annonce la proclamation de la loi martiale et du couvre-feu à 16h30. La radio pirate des religieux s'empresse de dénoncer ces mesures illégales et illégitimes.

16h30. Le soleil brille. La ville en fièvre défie le couvre-feu. Comme obéissant à un mot d'ordre, rues, places et avenues se couvrent de brasiers: les pneus qui brûlent en dégageant une fumée dense et noire - à la fois écran protecteur et signe de ralliement - font leur apparition. Pas un quartier n'échappe à l'émeute. Dans la nuit, des commissariats de police sont attaqués et tombent aux mains des révolutionnaires.

Dimanche 11. Vers 5 heures, quelque 50 000 personnes cernent la manufacture d'armes, près de la place Jaleh où se produisit le massacre du vendredi noir. Les assiégés savent que, même s'ils tirent, ils n'empêcheront pas la foule de donner l'assaut et de les massacrer à leur tour. Ils parlementent et cèdent en échange de la vie sauve. Les militants des mouvements de guérilla emportent alors les armes pour les mettre à l'abri, mais en utilisant quelques-unes pour attaquer d'autres cibles. Des messagers à motocyclette font la liaison et lancent des mots d'ordre qu'on se passe de bouche à oreille.

Casernes, bâtiments administratifs, palais impériaux, tombent les uns après les autres.

Les comités révolutionnaires s'installent dans différents arrondissements de Téhéran et à travers le pays pour établir l'ordre et les tribunaux islamiques commencent à juger les grands comandants militaires, les personnalités du régime impérial et en particulier les dirigeants de la SAVAK. ■

Comme obéissant à un mot d'ordre, rues, places et avenues se couvrent de brasiers: les pneus qui brûlent en dégageant une fumée dense et noire - à la fois écran protecteur et signe de ralliement - font leur apparition. Pas un quartier n'échappe à l'émeute. Dans la nuit, des commissariats de police sont attaqués et tombent aux mains des révolutionnaires.

Les Sept Dormants d'Ephèse et les "Ahl al-Kahf "

Amélie NEUVE-EGLISE

Les Sept Dormants d'Ephèse de la tradition chrétienne ou les *Ahl al-Kahf* (ou *Ashâb al-Kahf*; signifiant les "Gens de la caverne") de l'islam sont les protagonistes d'une même histoire - à quelques détails près - évoquant le périple de jeunes hommes contraints de se réfugier dans une caverne afin de fuir des persécutions religieuses et qui, après avoir sombré dans un profond sommeil, ne se réveillèrent que plusieurs centaines d'années après. Ils sont considérés comme des saints dans les deux religions et ont fait l'objet de cultes variés. La multiplication des sanctuaires leur étant dédiés en Orient et en Occident, des premiers siècles de l'ère chrétienne au XVIIIe siècle, souligne l'importance d'une tradition quelque peu oubliée en Occident mais qui est néanmoins demeurée très présente dans la conscience religieuse de nombreux pays musulmans jusqu'à nos jours. En outre, la "redécouverte" de certains lieux de culte tels que la chapelle des Sept-Saints située dans les Côtes d'Armor a fourni le prétexte à l'organisation de nouvelles rencontres islamo-chrétiennes autour d'éléments communs à ces deux religions.

Les "Sept Dormants d'Ephèse" selon la tradition chrétienne

Les premières traces de l'histoire des Sept Dormants ont été retrouvées dans des manuscrits syriaques anciens datant du Ve et VIe siècles, ainsi que dans un récit de l'homme d'Etat et historien byzantin du Xe siècle Syméon Métaphraste. En Occident, les éléments majeurs de cette histoire figurent dans les écrits de Grégoire de Tours[1] (VIe siècle), Paul Diacre, moine bénédictin d'origine lombarde du VIIIe siècle, ainsi que dans la célèbre *Légende dorée* de Jacques de Voragine relatant le martyr de nombreux saints et saintes chrétiens à l'époque romaine.

L'histoire se déroule à l'époque des persécutions contre les chrétiens lancées par l'empereur romain Dèce, au milieu du IIIe siècle. Refusant d'abjurer leur foi, sept jeunes hommes chrétiens ayant de hautes charges dans l'empire cèdent l'ensemble de leurs biens aux pauvres et partent se réfugier dans une grotte située sur le mont Célion.[2] Ils tombent alors dans un profond sommeil durant lequel les soldats de l'empereur découvrent leur lieu de refuge et décident de les y emmurer vivants. Peu après, un chrétien vint graver à l'extérieur l'histoire et le nom des sept martyrs. Ils ne se réveillent que plusieurs centaines d'années plus tard[3], durant le règne de Théodose Ier (379-395)[4], lorsque le propriétaire des terres descelle

l'entrée de la grotte dans le but de la transformer en abri pour le bétail et y découvre les sept dormants.[5] Ces derniers ont conservé l'éclat de leur jeunesse et imaginent n'avoir dormi qu'une nuit. L'un deux retourne à Ephèse pour y chercher de la nourriture et découvre avec stupeur la présence d'églises resplendissantes, ainsi que les visages étonnés des commerçants lorsqu'il leur présente ses pièces de monnaie à l'effigie de Dèce. Alerté par la nouvelle, l'évêque accompagné de l'empereur et de l'impératrice se rendent à la caverne pour constater le miracle. Après avoir raconté leur histoire à l'évêque, ils se rendorment aussitôt au sein de la caverne où ils sont inhumés. Selon d'autres versions, ils parcoururent ensuite de nombreuses contrées pour répandre le miracle de la résurrection de la chair - qui était nié par certains hérétiques de l'époque -, avant de revenir à la grotte et de se replonger dans un sommeil éternel. Une église fut par la suite édifiée au dessus de la caverne, et leur culte se répandit dans l'ensemble du Moyen Orient durant les siècles suivants.



Ahl al-Kahf, miniature turque du XVIe siècle

Les Sept Dormants ont été présentés par la tradition chrétienne comme les "Sept Saints dormants Maximien, Malchus, Marcien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin" et parfois comme des frères issus d'une noble famille. Ils furent l'objet de dévotions diverses à partir du VIe siècle. Le recours à la protection des Sept Dormants était également une pratique courante au Moyen Age en Europe, et fut reprise par le protestantisme des origines. Elle attira aussi l'attention de certains grands auteurs romantiques, et est notamment évoquée dans un poème de Goethe. Enfin, les Sept Dormants ont figuré sur différents calendriers dont celui des Grecs, des Latins, des Russes ou encore des Abyssins. Ils étaient auparavant commémorés le 27 juillet dans l'Eglise latine, et sont désormais célébrés, selon le calendrier byzantin, le 4 août (jour supposé de leur emmurement) et le 22 octobre (jour de leur réveil).

Dans leur refus inconditionnel d'abjurer leur foi, les Sept Dormants figurent aux côtés des nombreux martyrs chrétiens des premiers siècles ayant défendu leur foi au prix de leur vie. Cependant, le fait qu'ils furent également les témoins de leur propre "résurrection" a contribué à conférer une portée extraordinaire à leur histoire. Ils figurent ainsi au plus haut rang des témoins de l'amour éternel divin, pour s'être abandonnés à Dieu et avoir été l'objet de sa miséricorde.

Les Sept Dormants furent l'objet de dévotions diverses à partir du VIe siècle. Le recours à leur protection était également une pratique courante au Moyen Age en Europe, et fut reprise par le protestantisme des origines.

Les "Gens de la Caverne" dans l'islam

Il existe un récit similaire dans la sourate XVIII du Coran intitulée *Al-Kahf* (La Caverne)[6], qui évoque l'histoire des "Gens de la Caverne" également surnommés les "Gens de la Tablette" (*Ashâb al-Raqîm*). Cette sourate aurait été révélée au Prophète Mohammad à la suite du défi lancé par les Juifs de Médine de leur raconter cette histoire qui n'était, selon les sources historiques, pas connue par les Arabes de l'époque. Après avoir entendu la sourate, les Juifs confirmèrent que l'histoire correspondait avec celle qui leur avait été rapportée.

Au-delà de leur religion "extérieure", les jeunes gens évoqués dans la sourate incarnent ici l'archétype du croyant parfait, ayant une confiance absolue en Dieu en toutes circonstances.

Les éléments majeurs de l'histoire telle qu'elle figure dans le Coran correspondent avec la version qui fut diffusée dans le monde chrétien. Cependant, un verset évoque que le nombre des dormants est connu seulement de Dieu et de "quelques personnes". Le nombre de sept n'est donc ici pas évoqué ni confirmé. En outre, il est plusieurs fois fait mention d'un chien ayant accompagné les sept jeunes gens. Ce dernier, qui fut par la suite baptisé "Qitmir" par la tradition, est considéré comme l'un des quatre animaux à avoir eu une place au paradis. Enfin, le Coran évoque avec précision que les jeunes gens seraient restés endormis près de 309 ans lunaires correspondant à 300 années solaires.[7] La sourate suggère également le caractère extraordinaire et la dimension profondément spirituelle et métaphysique du "signe" (*ayat*) que constitue leur expérience.

Dans la mystique musulmane, l'histoire des "Gens de la Caverne" revêt une portée symbolique particulièrement riche: ils représentent ainsi l'éternelle jeunesse de l'amour divin, ainsi que la fidélité de l'amant envers l'Aimé au-delà de toute temporalité.

En islam, les "Gens de la Caverne" incarnent les croyants opprimés par une force politique les empêchant de vivre librement leur foi, décidant alors de s'exiler volontairement et de s'en remettre à Dieu.[8] Leur loyauté inébranlable aurait incité le Créateur à les sauver, soulignant la nécessité de se confier à Dieu même dans les cas les plus désespérés. Au-delà de leur religion "extérieure", les jeunes gens évoqués dans la sourate incarnent ici l'archétype du croyant parfait, ayant une confiance absolue en Dieu en toutes circonstances.[9] Dans la mystique musulmane, l'histoire des "Gens de la Caverne" revêt une portée symbolique particulièrement riche: ils représentent ainsi l'éternelle jeunesse de l'amour divin, ainsi que la fidélité de l'amant envers l'Aimé au-delà de toute temporalité. La caverne évoque également le motif de l'exil, et la nécessité de quitter le monde terrestre afin de "mourir à soi-même" pour accomplir ensuite une renaissance spirituelle. Elle symbolise aussi l'amour et la miséricorde éternels, gardant vivante toute personne se réfugiant en eux.[10] Enfin, le sommeil, qui implique l'"endormissement" des cinq sens extérieurs noyant traditionnellement la conscience dans le flot des préoccupations du monde matériel, est l'état par excellence permettant aux "sens intérieurs" et spirituels de chaque être de se réveiller et de manifester à la conscience profonde de l'homme certaines vérités spirituelles qu'il ne saurait percevoir à l'état éveillé.

Le signification de certains éléments n'en demeure pas moins obscure, notamment le sens de l'expression "Gens de la Tablette" (*Ahl al-Raqîm*) désignant les dormants, l'importance accordée à leur chien, ou encore la raison du mystère entourant leur nombre seul connu de Dieu et de quelques élus - qui, dans la tradition mystique, seraient de hauts théosophes et mystiques ayant su dépasser l'aspect extérieur (*zâhir*) de la religion pour accéder à son sens vrai et profond (*bâtin*).[11] Les grands commentateurs du Coran tels que Tabarî, Ibn Kathîr ou encore Fakr al-Dîn Râzî se sont penchés sur la question, sans réussir pour autant

à fournir de réponse définitive et étayée.

Au confluent de deux traditions

L'histoire des Sept Dormants a souvent été associée à la découverte d'anciennes catacombes chrétiennes qui sont momentanément devenues des lieux de pèlerinage.[12] Cependant, ce qui semble avoir été leur lieu de refuge réel ainsi que l'église que l'on y avait édifiée furent découverts à la fin des années 1920 sur le mont Pion, près du site d'Ephèse et de la ville de Selçuk. Les travaux d'excavation permirent également la découverte de plusieurs centaines d'anciennes tombes datant des Ve et VIe siècles, sur lesquelles figuraient de nombreuses inscriptions et prières dédiées au Sept Dormants où il apparaît que durant des siècles, de nombreux croyants ont souhaité être enterrés à leurs côtés afin d'être près d'eux lors de la Résurrection des morts. Selon la tradition chrétienne, ce lieu abriterait également la tombe ou des reliques de Sainte Marie Madeleine. Le mont Pion est ainsi devenu un lieu de pèlerinage pour chrétiens et musulmans, où ces derniers viennent aussi se recueillir au sein de la Maison de Marie, que nous aborderons dans un prochain article.

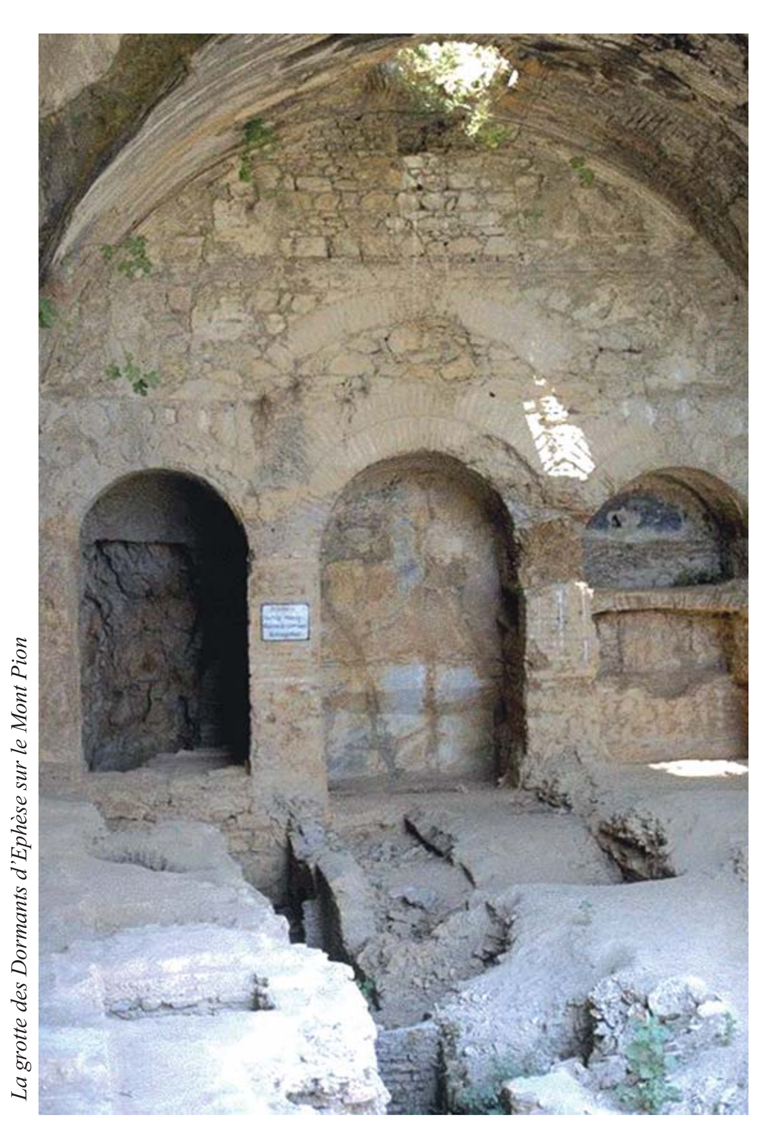


Les Sept Dormants d'Ephèse, icône russe du XVe siècle

Le pardon des Sept Saints, lieu de pèlerinage islamo-chrétien

Le culte des Sept Dormants fut également répandu en Bretagne et plus particulièrement dans la région des Côtes d'Armor, par des moines et missionnaires grecs qui auraient parcouru l'Orient par la route de l'étain. Ayant un jour accosté en baie de Lannion, ils transformèrent le village de Stivel et son dolmen en un centre de christianisation et en lieu de culte des Sept Dormants martyrs. On construisit par la suite une chapelle leur étant dédiée au VIe siècle.[13] Selon l'orientaliste Louis Massignon, "*cette appropriation d'un dolmen au culte chrétien doit remonter au début même de l'évangélisation, où les missionnaires, je pense, avaient admis qu'on continuât à vénérer ce dolmen, tombe de chefs païens bons et justes, précurseurs de la vérité chrétienne, en le dédiant à ces Sept Dormants d'Ephèse qui avaient précisément "parfait" leur foi chrétienne, en "mûrissant", emmurés dans leur tombe, leur résurrection*".[14] Ce culte demeura très vivant au cours des siècles suivants, et grâce à l'attention que Louis Massignon porta à ce lieu après avoir été frappé, au cours de la cérémonie à laquelle il assista lui-même en 1953, par la ressemblance des paroles d'un ancien chant breton (*gwerz*) relatant l'histoire des Sept Dormants avec les versets de la

Le culte des Sept Dormants fut également répandu en Bretagne et plus particulièrement dans la région des Côtes d'Armor, par des moines et missionnaires grecs qui auraient parcouru l'Orient par la route de l'étain.



La grotte des Dormants d'Ephèse sur le Mont Pion

Ce qui semble avoir été leur lieu de refuge réel ainsi que l'église que l'on y avait édifiée furent découverts à la fin des années 1920 sur le mont Pion, près du site d'Ephèse et de la ville de Selçuk.

sourate de la Caverne, il devint le lieu d'un pèlerinage communs aux musulmans et aux chrétiens.[15] Un an après et depuis lors, le "pardon des Sept Saints" est l'occasion d'une rencontre interreligieuse annuelle à Vieux Marché[16], durant laquelle après une messe célébrée à la chapelle, une cérémonie musulmane durant laquelle est psalmodiée la sourate 18 du Coran est organisée à la fontaine des Sept Saints. L'ensemble est ponctué par colloque rassemblant les représentants des trois religions monothéistes ainsi que des agnostiques, dans un esprit de dialogue et d'ouverture à l'autre.

On retrouve les traces d'un récit similaire à celui des Sept Dormants dans les traditions juive, indienne, germanique, chinoise, arabe… ainsi que dans la plupart des mythologies. Des sanctuaires leur étant dédiés ont également été érigés du Yémen à la Turquie, de la Syrie à la Scandinavie, et même jusqu'en Chine[17]. Certains sont progressivement tombés dans l'oubli, alors que d'autres reçoivent encore la visite de pèlerins. Au Yémen, la tradition des "Gens de la Caverne" et leur invocation pour résoudre divers problèmes est particulièrement vivante. En Turquie, leur présence demeure très forte: leurs sept noms sont notamment récités par les enfants avant qu'ils ne s'endorment. Ils protégeraient également les hommes des morsures de chien. Leurs noms étaient également peints en lettres dorées sur les bateaux de la marine de guerre turque, leur invocation étant censée protéger des tempêtes en mer.[18]

Loin d'être une vieille légende tombée dans l'oubli, l'histoire des Sept Dormants d'Ephèse constitue une invitation universelle, comme l'atteste sa présence dans de nombreuses cultures et traditions spirituelles, à rejoindre ces jeunes croyants dans leur sommeil profond par rapport à ce monde pour s'ouvrir aux "sens intérieurs" et à la dimension spirituelle de l'homme. Ces "Dormants" constituent dans tous les cas un point de rencontre unique entre christianisme oriental, tradition celtique, catholicisme et islam que Salah Stétié a décrit comme de "*très jeunes gens têtus guidés par l'étoile christique d'Orient, ensuite puissants dormeurs métaphysiques et, aussi bien, gens de la grotte coranique qui n'habitèrent l'envers nocturne du monde que pour mieux habiter, le jour venu, l'éternel pays de l'air*".[19] ■

1. Notamment dans *De gloria martyryum*, ouvrage consacré aux miracles de saints chrétiens. Grégoire de Tours y évoque également l'origine syriaque de l'histoire des Sept Dormants. La version rapportée par Grégoire de Tours proviendrait d'un sermon réalisé par Jacques de Sarug, évêque de Syrie au VIe siècle, qui fut par la suite traduite du syriaque au latin.
2. Cette histoire comporte de nombreuses versions différentes. Selon l'une d'entre elles l'empereur les aurait lui-même dépossédé de leurs charges et de leurs biens. Selon d'autres, ils étaient également accompagnés de leur chien lorsqu'ils se réfugièrent sur le mont Célion.
3. Selon les versions, ils auraient dormi 96 ans, 200 ans, ou encore 377 ans.
4. Selon d'autres versions, ils ne se réveillèrent que durant le règne de Théodose II, en 408 ou 447.
5. Sur ce point, les versions diffèrent également: selon certaines, l'entrée aurait été descellée par des maçons qui avaient besoin de pierres.
6. Des versets 9-26.
7. "*Or, ils demeurèrent dans leur caverne trois cents ans et en ajoutèrent neuf (années)*", Coran, 18:25.
8. "*Quand les jeunes gens se furent réfugiés dans la caverne, ils dirent: "O notre Seigneur, donne-nous de Ta part une miséricorde; et assure nous la droiture dans tout ce qui nous concerne". Alors Nous avons assourdi leurs oreilles, dans la caverne pendant de nombreuses années*", Coran, 18:11-12.
9. "*Ce sont des jeunes gens qui croyaient en leur Seigneur; et Nous leur avons accordé les plus grands moyens de se diriger (dans la bonne voie). Nous avons fortifié leurs cœurs lorsqu'ils s'étaient levés pour dire: "Notre Seigneur est le Seigneur des cieux et de la terre: jamais nous n'invoquerons de divinité en dehors de Lui, sans quoi, nous transgresserions dans nos paroles*", Coran, 18:14-15.
10. En arabe, la miséricorde, "*rahmat*", a la même racine de "*rahim*", signifiant l'utérus. La caverne a donc parfois été associée à un ventre maternel ayant permis l'accomplissement de la résurrection et la "nouvelle naissance" des Dormants.
11. "*On dira bientôt: "Ils étaient trois, leur chien quatrième." Et on dira, tirant sur l'invisible: "Cinq, leur chien sixième." Et on dira: "Sept, leur chien huitième." - Dis: "Mon Seigneur sait mieux leur nombre. Il n'en est que peu qui le savent*", Coran, 18:22.
12. Durant les premières croisades, des os retrouvés dans des catacombes chrétiennes près d'Ephèse et supposés être les reliques des Sept Dormants ont été transportés dans la ville de Marseille et exposés dans l'Eglise de la Sainte Victoire.
13. Cette chapelle fut baptisée "la chapelle des Sept-Saints"
14. Louis Massignon, "La crypte-dolmen des VII Saints Dormants d'Ephèse au Stiffel", Extrait des *Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, St Brieuc, 1958.
15. En découvrant le lieu, Louis Massignon avait formulé le commentaire suivant: "*Retenons de cela ce qui parle à l'imagination: une caverne, surplombée d'un perron (grosse pierre); jumelée à une source où l'eau sort d'une pierre horizontale par "sept trous" disposés en triangle septénaire; un pèlerin musulman a été bouleversé d'y reconnaître le "triangle septénaire" des sept trous où l'eau destinée à Sétif sort d'une pierre verticale à Ra's el Mâ, près de Guidjel (où sont les VII piliers fatimides des VII Dormants*".
16. Cette rencontre se déroule chaque année au mois de juillet à Vieux-Marché près de Lannion, dans les Côtes-d'Armor, durant le week-end le plus proche de la Sainte Marie-Madeleine célébrée le 22 juillet.
17. Une mosquée leur est notamment dédiée à Kara-Khodja, à l'Est de la Chine, près de la ville de Tourfan.
18. Ceci était notamment dû à l'invention d'un verset "imaginaire" succédant aux versets 18 et 19 de la sourate de la Caverne évoquant le "bercement" des Dormants par le constant lever et coucher du soleil qui fut parfois assimilé à un "roulis": "*Tu aurais vu le soleil, quand il se lève, s'écarter de leur caverne vers la droite, et quand il se couche, passer à leur gauche, tandis qu'eux-mêmes sont là dans une partie spacieuse (de la caverne)... […]Et tu les aurais crus éveillés, alors qu'ils dorment. Et Nous les tournons sur le côté droit et sur le côté gauche […]*", Coran, 18:18-19.
19. Stétié, Salah, *Les Sept Dormants au péril de la poésie*, Leuvense Schrijversaktie, 1991.

Bibliographie

- Bonnet, Jacques, *Artémis d'Ephèse et la légende des sept dormants*, Paul Geuthner, Paris, 1977.
- Debarge, Louis, "La caverne des Sept Dormants - une légende chrétienne dans le Coran", *Esprit et Vie*, 12 novembre 1991.
- De Ravignan, François, " Les Sept Dormants: lieu de rencontre abrahamique ", *Horizons Maghrébins*, n°20-21, 1993.
- De Tours, Grégoire, *Le livre des martyrs*, Editions Paléo, Sources de l'Histoire de France, 2003.
- De Voragine, Jacques, *La Légende dorée*, I et II, Seuil, Points Sagesses, 2004.
- Hamidullah, Mohammad (trad.), Le Coran, Tawhid, 2001.
- Jourdan, Francis, *La tradition des sept dormants*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1983.
- Leroux, Alain. *Les Sept Dormants d'Ephèse et leur culte en Asie mineure, en Afrique du Nord et ... à Vieux Marché en Bretagne*. Société d'archéologie et d'histoire du pays de Lorient, 1999.
- Massignon, Louis et Moubarac, Yoakim, "Le culte liturgique des VII Dormants Martyrs d'Ephèse (Ahl al-Kahf): trait d'union Orient-Occident entre l'Islam et la Chrétienté " (1961), *in* Louis Massignon, *Opera Minora*, III, P.U.F, 1969.
- Massignon, Louis. *La crypte-dolmen des VII Saints Dormants d'Ephèse au Stiffel (Le Vieux Marché)*, Mémoire de la Société d'Emulation des Côtes du Nord, 1992.
- Massignon, Louis, "Les fouilles archéologiques d'Ephèse et leur importance religieuse (pour la chrétienté et l'Islam)", *Dar el-Salam*, Le Caire, 1952.
Rozelet, Anne-Marie, "Massignon et les pèlerins des Sept Dormants à Vieux-Marché", *in Louis Massignon et ses contemporains*, Karthala, 1997.
- Stétié, Salah, *Les Sept Dormants au péril de la poésie*, Leuvense Schrijversaktie, 1991.

Le passé de l'idéalisation

Une interprétation de *La poupée derrière le rideau*

Hédieh HOSSEINI

Cette histoire écrite par Sâdegh Hedâyat est l'une de plus courtes de la littérature persane contemporaine. Rédigée à la veille du retour du poète de Paris, elle est considérée comme l'une de ses œuvres de prédilection.

L'histoire

Le personnage principal - Mehrdâd - est un jeune garçon timide, soumis, chaste, humble et triste qui est né à Téhéran. Il appartient à une famille cultivée mais la vie familiale, basée sur des conventions oppressantes, ne lui convient pas. Il s'en écarte très jeune par de petites touches personnelles. Il préfère la lecture aux réunions amicales, et tend à s'isoler dans le monde fantastique et fermé de ses rêves. Son entourage le considère comme un raté. Il n'est pas plus attiré par les films, n'assiste jamais aux représentations des pièces d'avant-garde, et ne visite aucune galerie ou musée. Il se rend par la suite en France pour y poursuivre ses études à l'internat du lycée Louar. Cependant, lors de son arrivée en France, sa déception est grande: lui qui rêvait de Paris comme de la cité des lumières se retrouve soudain dans une petite école mortellement triste, en classe élémentaire de français. Il mène donc une vie de simple étudiant naïf et quelque peu dandy, sans connaître les folies de cette époque à Paris. La dépression le guette et pourtant, c'est aussi la première fois qu'il se sent vraiment libre, indépendant, loin des tourments familiaux, et capable de se pencher sur lui-même en profondeur. Il aime flâner seul au bord de la Seine dans les rues et observer un monde qui ne ressemble pas au sien. Un jour, il remarque une statuette en porcelaine dans la vitrine d'un magasin. Ses cheveux blonds, ses longs cils, ainsi que les courbes sinueuses de son corps lui plaisent. Ses grands yeux brillants semblant fixer Mehrdâd invitent ce dernier à l'acheter. C'est alors qu'au lieu de s'intéresser à Derakhshandeh - sa fiancée -, il s'éprend de ce mannequin en porcelaine qui lui semble incarner l'archétype de la femme désirable et désirée. Il rentre en Iran en mettant

soigneusement la poupée dans sa valise. Il possède maintenant un corps auquel il donne une beauté unique: il le pare de vêtements, passe à ses doigts des bagues de pierres précieuses, orne son cou de longs colliers... Il la place derrière un rideau. De là, sa beauté virginale ressemble à celle de Derakhshandeh. Il décide donc de la baptiser du nom de cette dernière. En rentant chez lui, il boit chaque nuit, et son cœur s'enflamme pour ce corps qu'il doit parfois toucher pour s'assurer s'il est vraiment de porcelaine ou de chair. Il achète également un revolver, résigné à tuer ce corps s'il en venait un jour à prendre vie. Il lui parle, le serre contre lui et croit sentir la douceur de sa peau. Derakhshandeh, avide d'attention et espérant prendre la place de la poupée, décide un jour de se maquiller comme elle. Mehrdâd, dans son ivresse, sent la tiédeur de ses lèvres. Frappé de stupeur, plein d'une panique mêlée d'horreur, il prend son arme et tire dans le corps de celle-ci.

Le concept d'idéalisation dans l'histoire de *La poupée derrière le rideau*

Cette histoire aborde le thème central du processus de l'idéalisation, ainsi que son rôle dans la vie psychique de l'individu en tant qu'intermédiaire entre le stade narcissique et œdipien.

Les métamorphoses de l'idéalisation. Le moment où il s'aperçoit que le mannequin a pris vie marque le début de la métamorphose. La métamorphose de la statue devient une sorte d'idéal à atteindre et prend le contre-pied du discours illusionniste sur la création artistique. L'instant du prodige où Mehrdâd s'aperçoit que sa statue a pris vie est marqué par une double métamorphose : celle de la statue bien


Sâdegh HEDÂYAT

évidemment, mais également celle de Mehrdâd, saisi par ce prodige. La notion de métamorphose fait référence à un changement de forme, à l'effacement d'un être remplacé par un être - ce qui rejoint également l'une des définitions de l'idéalisation. Cette dernière attribue à un objet des qualités qui n'existent que dans le regard du sujet et le transforment totalement. Au travers de ce processus, l'objet subit une métamorphose correspondant au désir du sujet. L'existence de Mehrdâd est, avant sa "rencontre" avec la poupée, essentiellement terne: il vit sans épouse, dans une solitude étouffante, et ne semble avoir aucune distraction. Cependant, l'achat de la poupée lui permet d'acquérir une beauté parfaite qu'aucune femme ne détient, et tombe amoureux d'"elle". Il l'a considère d'ailleurs comme un vrai personnage: il lui prend les mains, lui donne des baisers et s'imagine qu'ils sont rendus, lui parle…

Cette histoire pose alors les questions suivantes: qu'idéalise-t-on? A partir de quoi? Que porte-t-on vraiment au rang d'un modèle, d'une essence supérieure?

Un jour, il remarque une statuette en porcelaine dans la vitrine d'un magasin. Ses cheveux blonds, ses longs cils, ainsi que les courbes sinueuses de son corps lui plaisent. Ses grands yeux brillants semblant fixer Mehrdâd invitent ce dernier à l'acheter. C'est alors qu'au lieu de s'intéresser à Derakhshandeh - sa fiancée -, il s'éprend de ce mannequin en porcelaine qui lui semble incarner l'archétype de la femme désirable et désirée.

Mehrdâd poursuit la chimère de la possession de l'objet de ses rêves. Il veut transformer son rêve en réalité. Dans ce but, il refuse la quête du désir, avec les risques qu'elle comporte: connaître une déception, accepter sa propre jalousie et le fait que l'objet aimé a lui-même un autre objet de plaisir, la rage que l'objet soit différent de l'image projetée sur lui, la souffrance que ce conflit interne peut entraîner…

Comment arrive-t-on à idéaliser? Quelle est l'origine de l'idéalisation? Quel "gain" représente une telle élaboration psychique?

L'idéalisation en tant que purification du désir. Mehrdâd se voue à l'admiration de cette statue par dégoût et mépris de la gent féminine. Animé et enivré par un désir "pur", on remarque chez lui un austère détachement de l'objet, une distance orgueilleuse par rapport à tout ce qui est taxé d'impur. Il semble stimulé par un désir de purification des souillures, par une quête de dépassement des valeurs et des plaisirs communs. On peut interpréter cela comme une incapacité à affronter la femme réelle: "*Il vivait sans épouse, célibataire*". Mehrdâd poursuit la chimère de la possession de l'objet de ses rêves. Il veut transformer son rêve en réalité. Dans ce but, il refuse la quête du désir, avec les risques qu'elle comporte: connaître une déception, accepter sa propre jalousie et le fait que l'objet aimé a lui-même un autre objet de plaisir, la rage que l'objet soit différent de l'image projetée sur lui, la souffrance que ce conflit interne peut entraîner… Mehrdâd semble refuser les plaisirs les plus simples et communs pour s'enfermer dans une "bulle" idéalisée.

Idéaliser signifie projeter sur la réalité "laide" la beauté d'une représentation interne. Mehrdâd ne peut pas investir un objet réel; il ne peut croire qu'une femme réelle pourrait avoir des traits communs à l'image interne idéalisée. Il préfère se donner un objet fait à l'image de la représentation qu'il porte à l'intérieur de lui, auquel il interdit d'avoir des correspondances avec l'extérieur. A toutes les femmes réelles, il manque quelque chose qui pour Mehrdâd est essentiel, vital. Il refuse de renoncer à un objet, il refuse aussi de déplacer son investissement originel vers un autre objet extérieur (sa fiancée).

Idéaliser, c'est *imposer* à l'objet une synonymie avec un objet interne. La possibilité du déplacement reste minimale chez Mehrdâd. L'objet désiré doit être analogue, même synonyme de l'objet interne, originel. Si cet objet est finalement créé, il amène par sa présence le risque d'une euphorie permanente. En conséquence, l'objet sexuel n'a pas le statut d'un objet refoulé mais la persistance d'une image excitante. Quel pourrait être le bénéfice d'un tel état? On émet l'hypothèse que l'amoureux est dans la situation de parler seulement de son objet de préférence; tout ce qu'il ressent étant lié à l'objet. Il parle ainsi toujours de l'autre et jamais de ses propres pulsions. Le sujet évite d'être confronté directement à cet aspect animal de son être.

Idéal et image du partenaire sexuel chez l'animal. La passion de Mehrdâd ne peut être déclenchée que par une image avec certains traits bien définis. Si on prend avec Lacan l'exemple du comportement instinctuel de l'animal, on voit là aussi l'importance de l'image. En effet, il existe un *Gestalt* (forme) qui déclenche le comportement sexuel chez le mâle ou la femelle. Le sujet s'identifie littéralement au stimulus déclencheur. Le mâle est pris dans un processus basé sur la dynamique de la relation qui s'établit entre lui-même et l'image qui commande le déclenchement du cycle de son comportement sexuel. Cet attachement à une figure intérieure est issu de la fixation narcissique à cette image, car c'est elle seule qu'il attendait (même s'il existe des possibilités de déplacement). Dans un premier temps, Mehrdâd semble ne plus

attendre de trouver dans le monde extérieur l'objet qui déclenchera sa passion. Il a acheté la femme qu'il désire à l'image de sa représentation interne, et, n'attendant rien du monde réel, il engendre lui-même le seul objet qui puisse l'attirer.

L'idéalisation immobilise l'objet. Par l'achat d'un objet inanimé, un objet qui répond à tous ses désirs liés à la perfection et à la beauté, Mehrdâd essaie de figer, de rendre éternel ce qui est vivant en lui et en l'autre, de créer un monde monolithique qui a toutes les apparences de la mort. L'idéalisation fige la mouvance et le devenir au niveau de l'apparence et pense avoir trouvé le moyen d'échapper à la dégradation et à la mort.

Cependant, dès qu'il fait appel au sens tactile, Mehrdâd bute sur la dure froideur de cette "femme" idéale. Si l'on se réfère aux trois figures du féminin dégagées par Freud dans son texte "Le motif du choix des coffrets", Mehrdâd privilégie la dernière, c'est-à-dire la mort. La figure de la femme froide, inanimée peut se comprendre dans la perspective de la femme qui le rejette sur le mode passif plutôt qu'actif. D'un point de vue oedipien, on peut supposer qu'en vue de refroidir ses propres pulsions, Mehrdâd cherche à se protéger en construisant cette figure d'une mère froide et qui le rejette.

L'idéalisation comme refus de la réalité et du manque. L'idéalisation va également de pair avec une dévalorisation de la réalité. La terreur de Mehrdâd est qu'une femme puisse ne pas être conforme à ce qu'elle doit être pour lui; conforme au désir de son possesseur-maître. Accepter la réalité de l'autre signifierait accepter le manque et la séparation. Mais l'idéalisation vise à créer un état conflictuel d'où le manque serait absent.



Sâdegh HEDÂYAT

Elle enferme le sujet dans la fascination pour un leurre, qui instaure une dépendance proportionnelle à l'espoir qui a été placé en lui. Par ailleurs, ce procédé ne permet pas la mobilité des investissements et du questionnement. L'idéalisation est le garant que le moi peut posséder un objet qui ne l'écarte pas de son état antérieur, elle est le refus d'un manque au nom du maintien d'une stabilité première.

L'objet idéal n'oppose aucune différence. Comme tout passionné, Mehrdâd présente tous les signes d'un amour plus puissant que lui: impatience, compulsion à se rapprocher de cette mannequin, à la contrôler, à se

Mehrdâd essaie de figer, de rendre éternel ce qui est vivant en lui et en l'autre, de créer un monde monolithique qui a toutes les apparences de la mort. L'idéalisation fige la mouvance et le devenir au niveau de l'apparence et pense avoir trouvé le moyen d'échapper à la dégradation et à la mort.

l'approprier. Il a tendance à centrer sa vie autour d'elle, à lui sacrifier tous ses centres d'intérêt. En tant qu'objet inanimé, elle n'oppose aucune résistance, aucune différence. Elle n'a donc elle-même ni désirs, ni subjectivité. En tant qu'objet idéal, elle n'existe que par et dans les pensées de Mehrdâd. Il existe un écart entre l'opinion freudienne selon laquelle la surestimation de l'objet est associée avec le sentiment d'infériorité. L'amour de Mehrdâd semble inclure la surestimation de la femme mais non pas une infériorité par rapport à elle (son narcissisme n'est pas diminué par le sentiment amoureux). Aux nuances narcissiques de cette relation s'ajoute un élément opposé: le besoin de donner, sans calcul ni attente de retour.

L'idéalisation est un investissement narcissique de l'objet. Ce qui intéresse Mehrdâd est la possession narcissique de l'objet (au travers l'affirmation de sa toute-puissance, ou encore de par la beauté unique et la perfection de la poupée). L'idéalisation règle la relation du sujet avec la dimension narcissique de l'objet. La relation narcissique entre le sujet et l'objet permet au premier de pouvoir vivre le plaisir. Le lien s'établit avec la partie investie narcissiquement de l'autre, partie qui a une valeur substitutive, qui donne l'illusion d'une relation avec un objet originel (sa fiancée).

Dans ce sens, l'idéalisation permet d'établir un rempart contre la souffrance originelle de la perte. Elle procure un état qui réconcilie le sujet avec l'exil du paradis; elle permet de retrouver une relation avec la femme sans la présence d'un tiers. L'objet présent est supposé être une réplique parfaite de l'image intérieure. Il est donc un objet qui comble l'attente, ou mieux, crée l'illusion, dans le présent, d'une attente réalisée.

L'idéalisation est aussi un désir d'emprise. S'il existe une demande de la part de Mehrdâd, elle semble figée par le désir d'emprise sur la partenaire. Ce qui manque à cette relation est l'espace d'une réciprocité. La femme idéalisée est écrasée par les projections de l'homme. La propre participation de l'autre, sa libre disposition sont submergées par l'idéal projeté. Cela pourrait être le sens de la relation de Mehrdâd et de sa bien-aimée figée en porcelaine: la femme n'a qu'à se soumettre à un schéma préétabli. L'idéalisation de l'objet nie donc toute acceptation de l'autre de l'autre tel qu'il est. Dans ce sens, Mehrdâd ne peut pas accepter la métamorphose de la statue.

L'échec de la sublimation? Tout semble montrer qu'à partir du moment où il s'éprend de ce mannequin, Mehrdâd perd progressivement contact avec la réalité. Il a créé l'illusion parfaite d'un corps de femme, rejoignant ainsi son idéal féminin, opposé à ce que représentent les femmes d'aujourd'hui.

Son délire "érotique" se manifeste en plusieurs étapes:

- Dans un premier temps, l'hésitation entre illusion et réalité
- puis l'illusion complète
- une fois l'illusion installée, Mehrdâd se comporte avec ce mannequin comme avec une personne vivante, lui parlant comme à une femme aimée
- il lui offre d'abord des petits cadeaux puis des présents de plus en plus précieux

Du point de vue psychanalytique, disons que ce délire semble montrer l'échec du projet de Mehrdâd: sublimer le désir sexuel, ou la libido incontrôlée des jeunes garçons. ■

L'idéalisation permet d'établir un rempart contre la souffrance originelle de la perte. Elle procure un état qui réconcilie le sujet avec l'exil du paradis; elle permet de retrouver une relation avec la femme sans la présence d'un tiers. L'objet présent est supposé être une réplique parfaite de l'image intérieure. Il est donc un objet qui comble l'attente, ou mieux, crée l'illusion, dans le présent, d'une attente réalisée.

La renaissance de la littérature persane de Roudakî à Hâfez

Tahmineh CHEYBANI

La renaissance de la littérature persane a d'abord lieu dans la région du Khorasan. Lorsque les Sassanides y établissent des garnisons. Leurs contingents originaires du Fars, berceau des dynasties achéménides, introduisent leurs dialectes. Le persan moderne est issu du pahlavi nordique et de la langue de l'Avesta. L'alphabet persan a cinquante-deux lettres, les textes s'écrivent de droite à gauche et à la fin de l'époque sassanide, les prêtres adoptent des caractères qui serviront à l'écriture de l'Avesta (livre saint des zoroastriens. Le texte en a été fixé au IVe siècle ap. J.-C.).

Après la conquête islamique, les princes Tahérides et Saffârides[1] firent composer nombre de poésies lyriques, mais ce sont surtout leurs successeurs, les Sassanides, qui furent les animateurs de la renaissance littéraire de l'Iran. A Boukhara, le prince Mansour ordonna à l'un de ses ministres, Balamî, de traduire de l'arabe une chronique historique et le commentaire du Coran de Tabarî.[2]

La poésie s'épanouit ensuite, grâce à Roudakî et à ses élégies, ses chants d'amours et ses pièces. Le grand poète chargé de chanter les louanges de Boukhara, déclame :

"*Les sables de l'Oxus et leurs aspérités semblent être de la soie sous nos pieds quand je me les rappelle. Aussi, prenant mon luth, je célèbre sans cesse les ondes de ce fleuve et toute leur beauté. Boukhara, sois heureuse et subsiste longtemps.*"

Les Sassanides voulaient en outre faire célébrer en vers les victoires des anciennes dynasties et les richesses de la civilisation perse. L'un d'eux confie cette noble mission au poète Daghîghî, qui chante notamment la gloire et les vertus de Zoroastre en mille vers. Poignardé par un esclave tandis qu'il relate les expéditions des iraniens contre les Touraniens, il ne pourra achever son projet.

Né dans un village du Khorasan près de la ville sainte de Mashhad, Ferdowsî sera le grand versificateur des épisodes légendaires de l'histoire iranienne.

Il composera le *Shâhnâmeh*, "Livre des Rois", qui fonde l'épopée romanesque. Après l'effondrement de la dynastie des Sassanides, sous la poussée des Turcomans, Ferdowsî doit chercher refuge auprès des princes Bouïdes. Après avoir parcouru l'Afghanistan, le poète offre au Sultan Mahmoud, le nouveau souverain vainqueur des Samanides, son "Livre des Rois", mais n'obtient qu'une faible gratification pour ses cinq mille distiques. Il quitte alors Ghazna, cherche un asile auprès de la mer Caspienne et meurt oublié dans son pays natal, au début du XIe siècle. L'ouvrage de Ferdowsî, de par son style, ses descriptions de combats, et ses peintures des passions et de l'amour, reste l'œuvre clé de la littérature persane.

La poésie persane est au XIe et au XIIe siècles tantôt lyrique et romanesque, tantôt mystique. Un rival de Ferdowsî, Onsorî, voudra moraliser la poésie tout en créant le genre du panégyrique. Les poètes centraux de cette époque furent également Anvârî, Kharâghânî et Nezâmî. Sous les Seldjoukides, Anvâr porte à un haut sommet de perfection le panégyrique et l'ode. Par la richesse de son vocabulaire et l'imprévu des images utilisées, Nezâmî peut être rapproché de Chrétien de Troyes. Il nous laisse le *Trésor des secrets* ainsi que cinq épopées romanesques. Les poètes s'expriment souvent en *robâ'ï* ou "quatrain", mot qui vient de *arba'a* (quatre en arabe), qui se composent de quatre hémistiches[3]. Voici un exemple composé par Abousaïd, prédécesseur de 'Omar Khayyâm:

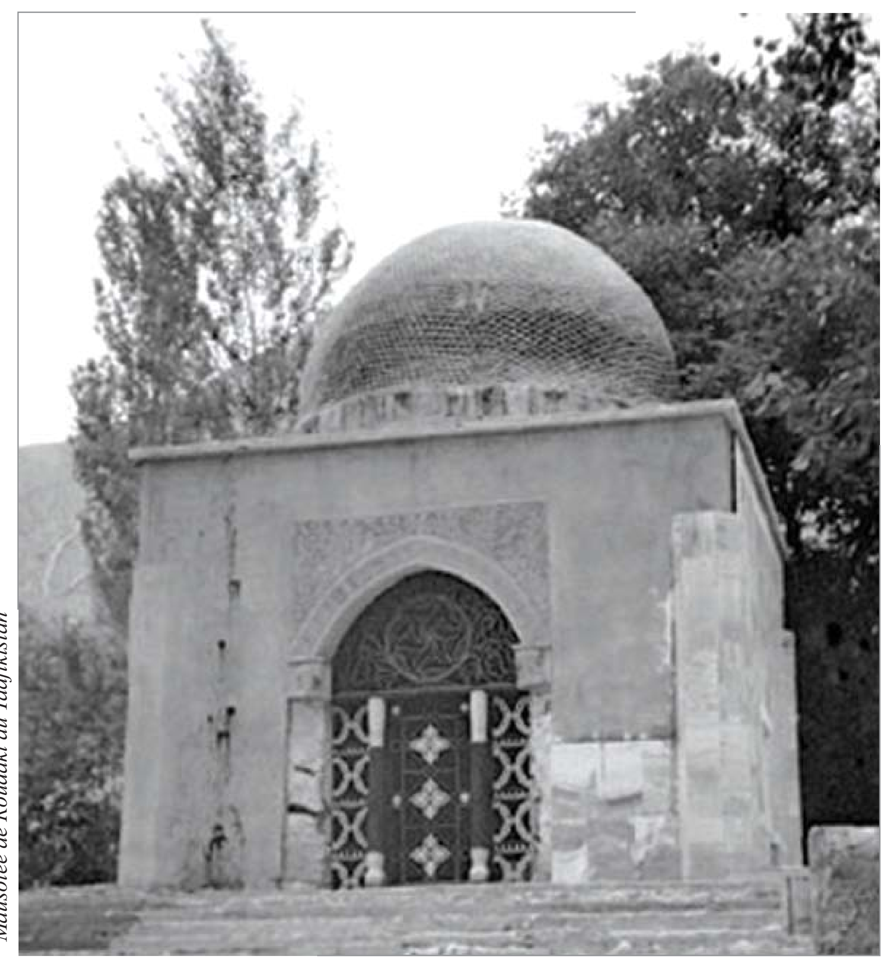
"Avant que fût posé l'arceau du ciel sublime
Avant que fût fixé ce bloc de cristal
Alors que je ne dormais dans l'éternel néant
le trait de ton amour était tracé sur moi"

Le XIIIe siècle est le siècle de la poésie mystique, comme en attestent les trois plus grands poètes de ce siècle qui étaient également de grands mystiques.

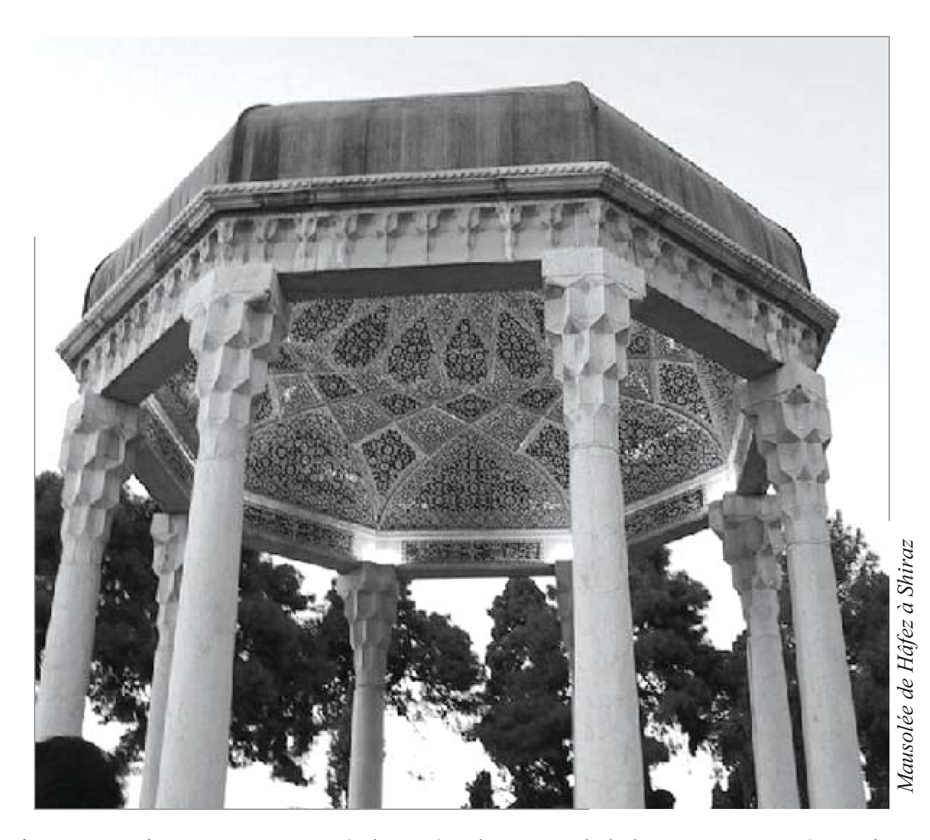
Tandis que Nezâmî compose le *Trésor des secrets*, 'Attâr songe au renoncement de soi même afin de s'absorber en Dieu. Son *Langage des oiseaux* nous donne un exemple de la profondeur et de la richesse symbolique du mysticisme soufi de son temps.

Le soufisme est un courant mystique de l'Islam qui met l'accent sur l'expérience intérieure, et qui repose notamment sur l'invocation constante et silencieuse de Dieu. Parmi les principaux maîtres soufis, on peut citer al-Hallâj et Djalâl-al-Dîn Rûmî.

Rûmî a écrit le *Masnavî*, c'est-à-dire un ensemble de distiques au haut contenu spirituel permettant de



Mausolée de Roudaki au Tadjikistan


Mausolée de Hâfez à Shiraz

1. Dynasties régnant sur différentes parties de l'Iran après la conquête islamique.
2. Grand commentateur arabe du Livre Saint.
3. Chacune des deux parties d'un vers coupé par la césure.
4. *Ghazal* ou sonnet: poème de quatorze vers composé de deux quatrains et de deux tercets, et soumit à des règles fixes concernant la disposition des rimes.

cheminer vers Dieu. En recourant à des métaphores basées sur les oiseaux, il nous donne sa propre définition de l'amour. Il est modeste et s'efface volontiers devant 'Attâr: "*Tandis qu''Attâr a parcouru de l'amour divin les sept villes, moi Rûmî je chemine encore dans les détours d'une ruelle*". De con côté, 'Attâr avait avoué que: "*L'amour sait s'envoler au ciel et se perdre en Dieu*".

Le génie de Sa'adî de Shiraz (lui aussi poète du XIIIe siècle) réside pour sa part dans le fond et dans la forme guidé par un admirable sens de la mesure et nous laissera deux chefs-d'œuvre, le *Bûstân* et le *Golestân*. Il eut une existence mouvementée, comme celle de tous ses contemporains, rythmée par de nombreux voyages: Mauritanie, Turkestan; de l'Egypte à Bagdad, sans compter plusieurs pèlerinages à la Mecque. Ses aventures lui permirent d'acquérir une finesse souvent désabusée et peut-être est-ce à Tripoli, alors qu'il était prisonnier des Croisés, qu'il vécu une expérience spirituelle et mystique décisive.

Enfin, Khâjeh Hâfez Shîrâzî est considéré comme le plus grand poète iranien. Son siècle, le XIVe, est aussi celui de la plus grande extension géographique de la langue persane. Contrairement au grand voyageur que fut Sa'adî, Hâfez mena une existence sédentaire dans sa ville qu'il aimait profondément, et qu'il ne quitta que deux fois pour se rendre à Ispahan et à Yazd.

Pratiqué avant Hâfez, le genre du *ghazal*[4], poème lyrique, connut avec lui son apogée. On ne peut en lisant, ou en écoutant ses *ghazals*, manquer de relever la présence constante, explicite ou non, de la Parole révélée du Coran. Son nom, "Hâfez" fait d'ailleurs explicitement référence à la profonde connaissance qu'il avait de ce livre.

Les genres littéraires les plus courants au cours de cette période faste furent donc chez le genre épique (Ferdowsî et son *Shâhnâmeh*), les contes et légendes ayant une dimension morale et pédagogique (Sa'adî), ainsi que le recueil mystique (Djalâl-al-Dîn Rûmî). Enfin, la dominance de la poésie ne doit cependant pas nous faire oublier la présence de grands textes en prose rédigés durant cette même période comme les œuvres mystiques de Ghazâlî, biographiques de Nezâmî Arouzî, historiques de Djoveynî, et tant d'autres. ■


Robert Irwin

Les Mille et Une Nuits en Europe, d'après Robert Irwin

Tahmouress SADJEDI
Université de Téhéran

Outre leur dimension littéraire, *Les Mille et Une Nuits* sont une source nous livrant des renseignements précieux sur l'histoire sociale de l'Asie du Sud Ouest du VIIIe et IXe siècles. Par conséquent, à partir du XVIIe siècle et jusqu'à aujourd'hui, un certain nombre d'orientalistes ou de spécialistes de la littérature européennes ont porté leur attention sur ce livre en essayant d'en trouver des manuscrits complets tout en rédigeant des études critiques estimables sur cet ouvrage à l'auteur inconnu, - comme, d'ailleurs, d'autres livres anonymes tels que l'encyclopédie *d'Akhavân-e-Safâ* et les *Chansons de Nibelungen* -; études qui ont donné naissance à des travaux comparés et ont conduit au développement d'une influence croissante des contes de ce livre sur la littérature mondiale, et notamment européenne.

L'analyse d'Irwin, spécialiste de la littérature moyen-orientale et de l'histoire des sultans Mamelouks en Egypte, porte justement sur la question de cette influence en apportant une réponse appréciable à un certain nombre de questions et de problèmes auxquels les amateurs et les spécialistes de ce livre n'avaient trouvé jusque là que des réponses incomplètes.

Le titre des *Mille et Une Nuits* évoque d'emblée le nom d'Antoine Galland (1648-1715), qui fut son premier traducteur français et européen. Galland effectua trois voyages à Constantinople, et finalement, au début du XVIIIème siècle, il se procura un manuscrit des *Mille et Une Nuits* à Paris et entreprit de le traduire, alors même qu'en Orient ce livre n'était que peu apprécié et même parfois considéré comme léger et érotique. Il publia le premier volume de sa traduction en 1704, et vers 1709, il fit la connaissance d'un syrien maronite nommé Hennâ Diab qui lui raconta quatorze contes. Il inséra par la suite sept d'entre eux dans sa traduction.

En parallèle, il traduisit également une bonne partie du récit de voyage en Inde de l'historien iranien du XVème siècle Abdel Razzâgh Samarghandî et l'inséra dans sa traduction. Ce genre d'intervention et de manipulation des *Mille et Une Nuits* fera alors école dans le monde littéraire mercantile et nombre d'orientalistes, d'écrivains et d'amateurs de la littérature orientale, s'y livreront parfois avec cupidité, discréditant de la sorte sa valeur littéraire.

La mise à profit d'une source historique a amené Irwin à déclarer que Galland a pu également mettre à contribution, dans sa traduction, d'autres sources, telles que *Farradje ba'd az sheddat* (Le soulagement après la violence), écrit par un certain Tannakhî et traduit et publié par François Petis de Lacroix dans ses *Mille et Un Jours*. Malgré tout, Galland réussit à donner, en douze volumes, une traduction quelque peu aseptisée et acceptable par la censure royale de l'époque, qui reçut un accueil chaleureux aussi bien en France qu'en Angleterre.

De la traduction de Galland jusqu'au début du XIXème siècle - c'est-à-dire pendant près d'un siècle, un nombre considérable de parodies et de pastiches

des *Mille et Une Nuits* furent publiés en France et en Angleterre, d'autant plus que vers la fin du XVIIIème siècle, ce livre avait déjà été traduit du syriaque en grec moderne. Enfin, si l'on croit E. M. Quatremère qui fut l'élève de Dansse de Villoison, celui-ci, dans son cours de grec moderne à l'Ecole des Langues orientales vivantes de Paris, enseigna également cette version grecque de 1800 à 1805.

L'autrichien Joseph von Hammer remit en 1825 une version française des *Mille et Une Nuits* qui sera publiée par G. S. Trébution à Paris, en 1828. Mais l'événement le plus important de cette époque est la première édition de ce livre à Calcutta en 1814 (on y publia également une seconde édition en 1839). Celle de M. Habicht, publiée à Breslau en 1824, sera ensuite complétée par H. Fleischer; celle de Boulaq, près du Caire, sera publiée en 1835, et c'est justement cette même version qui servira de base à de nombreuses autres traductions.

Ce fut apparemment après cette édition que le prince iranien Bahman Mîrzâ ordonna, en l'an 1255 de l'hégire/1838, au grand traducteur iranien A. Tassoudjî Tabrîzî de la traduire en persan. Il demanda également au grand poète Sorouch-e Esfahânî de remplacer certains vers arabes, souvent légers, par ceux de poètes iraniens voire par ceux de sa propre anthologie. Irwin ne parle pas de cette traduction complète qui mérite pourtant d'être examinée par les critiques modernes. J. T. Zenker la cite bien; seulement au lieu de dire qu'elle fut publiée à Tabrîz en l'an 1261 de l'hégire/1844, il donne la date erronée de 1264/1848 et rapporte qu'elle fut publiée à Téhéran, alors qu'elle avait d'abord été publiée à Tabriz, puis à Téhéran. C'est cette édition qui depuis lors a été à maintes reprises rééditée en Iran, et la dernière datant de 1384/2005 comporte toujours mille et un jours. Plus tard, le portraitiste iranien Sanî'-ol-Molk orna ces *Mille et Une Nuits* d'excellents portraits restés mémorables dans les souvenirs de tous ses lecteurs.

L'anglais E. W. Lane, qui avait vécu au Caire avant d'entamer la traduction des *Mille et Une Nuits*, avait publié un livre retentissant sur les mœurs des Egyptiens, livre qui demeure considéré comme l'une des meilleures études ethnologiques consacrées à l'Egypte de l'époque. De 1838 à 1841, il publia également en trois volumes la traduction des *Mille et Une Nuits* accompagnée d'un grand nombre de notes et de commentaires.

D'autres traductions apparurent également en Europe vers la fin du XIXème siècle, notamment celle de l'anglais R. F. Burton en six volumes (1886-1888) qui, sur les conseils de H. Zotenberg, admettait les origines indo-persanes des *Mille et Une Nuits*. C'est cette traduction qui a attiré l'attention de l'écrivain argentin Jorge Borges, l'ayant même amené à dire qu'elle était la meilleure dans son genre, alors même que Burton, par suite d'une tentative crapuleuse, y avait inséré un grand nombre d'histoires pornographiques. Citons encore d'autres traductions, comme celle de G. Weil, demeurée inachevée (1837-1841), celle d'E. Gauttier, presque achevée (1822-1827), et celle de Destains (1823-1825), précédée d'une biographie de Galland par Ch. Nodier.

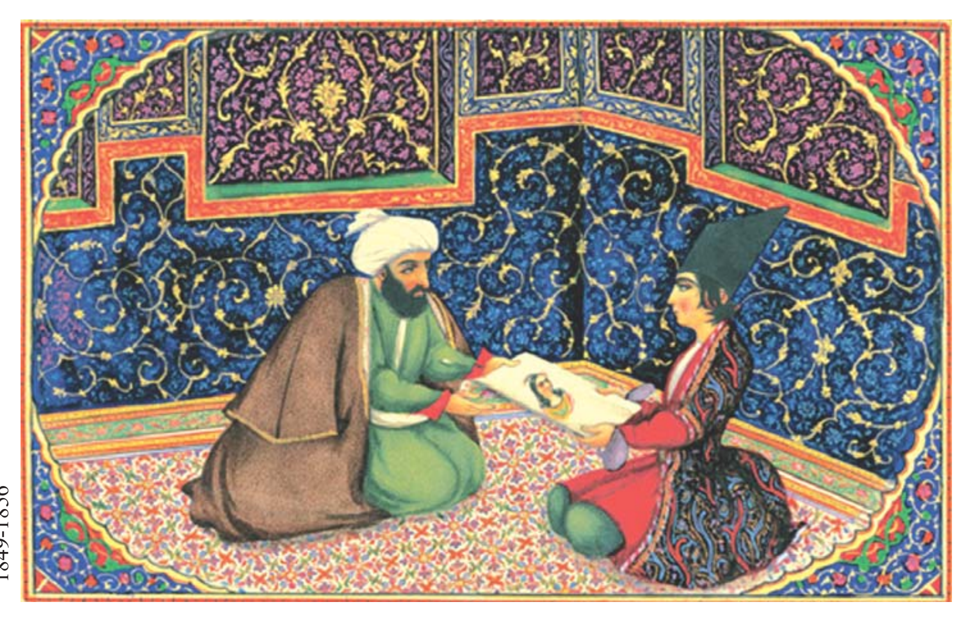
Au XXème siècle, de nouvelles traductions ont été réalisées, dont celle de Joseph-Charles Mardrus, d'origine mingrelo-cairote. Sa famille était originaire de Mingrélie en Géorgie et elle avait, à une date incertaine, pris le chemin du Caire où, selon Marc Fumaroli, Mardrus nacquit en 1848. Cette date et les données fournies par ce spécialiste

A partir du XVIIe siècle et jusqu'à aujourd'hui, un certain nombre d'orientalistes ou de spécialistes de la littérature européennes ont porté leur attention sur ce livre en essayant d'en trouver des manuscrits complets tout en rédigeant des études critiques estimables sur cet ouvrage à l'auteur inconnu.

du XVIIème siècle remettent d'ailleurs en cause celles d'Irwin. Mardrus suivit sa scolarité chez les Jésuites de Beyrouth pour ensuite poursuivre des études de médecine à Paris. Il y fréquenta notamment le cercle de Stéphane Mallarmé et fit la connaissance d'un certain nombre d'écrivains et de poètes, tels qu'André Gide, Anatole France et Paul Valéry. Parallèlement à ses études de médecine, il avait entamé en 1899 une traduction des *Mille et Une Nuits* dont il publia le premier volume sous le titre de Mille Nuits et Une Nuit. Finalement, il adopta l'exemple de Galland et publia les volumes suivants qu'il acheva en 1904 sous le titre de *Mille et Une Nuits*. Les arabisants critiquèrent cependant sa traduction et la déclarèrent tronquée. D'ailleurs, Mardrus, procédant comme Burton, y avait inséré un nombre considérable de récits à tendance fortement érotique. Face à cela, la traduction complète de l'allemand Littmann, publiée entre 1921 et 1928, est bien plus académicienne mais dépourvue de neutralité. En effet, Irwin, qui nous révèle tous ces détails, nous fait aussi connaître son sentiment qui, partagé tant par les spécialistes que par les lecteurs, est formulé en ces termes: "*On ne voit, dans sa traduction, que la justice et la vertu allemandes.*"

L'une des conséquences les plus heureuses des éditions des *Mille et Une Nuits* fut la tendance des orientalistes à entamer d'interminables discussions portant sur l'identité de l'auteur de ce livre. Dans une des premières éditions, l'éditeur avait avancé que l'auteur était un arabe de Syrie. Tout en se fondant sur l'autorité de l'historien arabe Massoudî, auteur des *Prairies d'or* dont il existe aussi une traduction persane, l'éditeur avait insisté sur ses origines indo persanes, tandis qu'Hammer avait étayé cette assertion par un article. Mais, sans aucune preuve, Sylvestre de Sacy avait dénié ces origines et avait fait de son article un Mémoire qu'il lut à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Par ailleurs, Lanaî estimait que l'édition de Boulaq démontrait que ce livre avait un seul auteur, lequel avait vécu au XVIIème siècle. Burton qui, dans ses travaux, fut guidé par Zotenberg, avait déclaré que le noyau principal des récits des *Mille et Une Nuits* était iranien, et que ces récits avaient, de l'Iran, pénétré dans les contrées arabes. Il avait également affirmé qu'ils n'avaient pas un seul mais plusieurs auteurs qui y



Les Mille et Une Nuits, le dix-septième soir, Sanî'-ol-Molk, 1849-1856

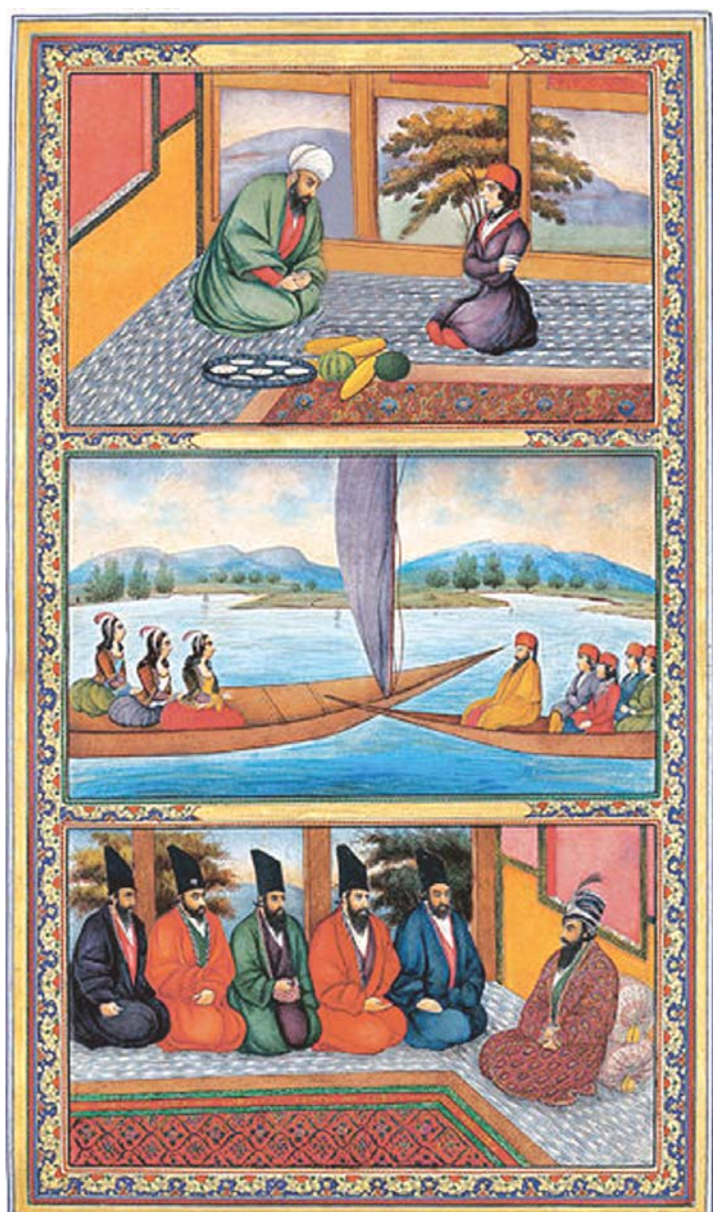
rajoutèrent au fil du temps et notamment au XVIème siècle un grand nombre de récits.

Actuellement, les connaissances concernant les origines, la composition et les différents manuscrits provenant d'Egypte, de Syrie et de Bagdad des *Mille et Une Nuits* sont dus à Zotenberg et à ses disciples. L'un d'eux, Mac Donald, découvrit la supercherie d'Abichât qui prétendait s'être basé, pour son édition, sur un manuscrit provenant de Tunisie, alors même que cette dernière était basée sur les différents manuscrits existant alors en Europe. Mais Mohsen Mahdî qui, selon Irwin, avait publié en 1984 une excellente édition critique basée sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, avait aussi prouvé que le seul et unique manuscrit provenant d'une traduction irakienne des *Mille et Une Nuits* était en fait un faux fabriqué de toutes pièces par Michel Sabbâgh, un réfugié égyptien d'origine syrienne qui travaillait à ladite bibliothèque au début du XIXème siècle. Il avait en outre transcrit un certain nombre de manuscrits pour les grandes figures de l'orientalisme européen.

Mahdî découvrit aussi qu'un manuscrit censé être l'ancien exemplaire complémentaire appartenant à Galland avait en fait été fabriqué par un prêtre syrien résidant alors à Paris, Dom Denis Chaxis. Tandis que ce chercheur - qui avait donné un nouveau souffle aux recherches portant sur *les Mille et Une Nuits* - déclarait que l'exemplaire original de ce livre provenait de Syrie, celui de Galland démontrait bien son origine égyptienne. Aussi la question de la provenance demeure indissoluble et restera un problème épineux pour les spécialistes des *Mille et Une Nuits*. De surcroît, il existait aussi, dans l'Europe du XVIIème siècle, quelques autres traductions de ce livre, notamment en grec moderne, qui avait été réalisée d'après une traduction syrienne elle-même basée sur la traduction arabe que Moussa ben 'Issâ Kasrawî avait réalisée, au IXème siècle, à partir du perse ancien. La traduction en grec moderne, sur laquelle Irwin fournit quelques détails de première main, existait au XVIIIème siècle, et comme nous l'avons dit, on l'enseignait à l'Ecole des Langues Orientales vivantes.

La discussion portant sur les sources des *Mille et Une Nuits* constitue un chapitre intéressant du travail d'Irwin qui affirme d'emblée que les Arabes sont les héritiers de l'art du récit des Iraniens. D'ailleurs, à part les origines indo persanes, sur lesquelles les grands indianistes comme Muller et Benfey ont pris une position favorable, de temps en temps on y trouve aussi des récits dont les origines gréco-romaines ne laissent aucun doute. Galland fut le premier qui ait eu l'idée de comparer l'histoire de Sindbad le Marin avec l'Iliade. Selon Ibn Nadîm, l'auteur *d'Al-Fihrist* (980), un écrivain du Xème siècle, nommé Djâhéshîrî, avait compilé un livre qui comportait mille récits arabes, persans et roumis. Une autre source attestée est le *Bakhtiâr Nâmeh*, une imitation de Sindbad le Marin, à propos duquel Modjtabâ Minouî nous a fourni des détails très curieux. Mais la source la plus intéressante est, avons-nous rappelé, un livre qui s'intitule *Farradje ba'd az sheddat,* et qui est écrit par un auteur du IVème siècle de l'hégire, nommé Tannukhî, qui fut élève d'Abul-Faradj Esfahânî.

Ce livre est, sous divers rapports, très curieux, parce que l'orientaliste français F. Petis de Lacroix, qui avait vécu à Esfahan de 1674 à 1676, de retour à Paris publia les *Mille et Un Jours* (1710-1711) tout en prétendant qu'il les traduisit en français d'après la version turque du livre de Tannukhî. Mais, comme, jusqu'à présent, on n'en a pas encore trouvé les versions arabe et persane, le sentiment général des spécialistes est enclin à dire qu'il les avait compilées lui-même, et qu'il avait ensuite demandé à A. R. Lesage, romancier et auteur du célèbre livre, Histoire de Gil Blas de Santillante, de les rédiger en bon français,





Les Mille et Une Nuits, le vignt-sixième soir, Sanî'-ol-Molk, 1849-1856

publiant chronologiquement le premier pastiche des *Mille et Une Nuits*. Javâd Hadîdî, spécialiste du XVIIIème siècle, tranchant carrément, déclare que Petis de Lacroix a compilé son livre et que ledit manuscrit n'a rien à voir dans cette compilation ingénieuse. Enfin, il faut encore rappeler qu'au dire d'Irwin, la plupart des contes des *Mille et Une Nuits* sont basés sur le livre de Tannukhî et que les thèmes orientaux sont attestés dans les chansons de Nibelungen et que même les frères Grimm ont constaté, dans leurs recherches sur les contes allemands, l'influence des *Mille et Une Nuits*, sur ces contes.

La plupart des histoires des *Mille et Une Nuits* se passent en ville et elles roulent toujours sur les rois et sur les fils de riches marchands. D'ailleurs, les noms des Sassanides, des Sarmates et des Barmakides sont évoqués et appliqués à différentes catégories de la société, surtout aux misérables des bas-fonds. Ces bas-fonds, qui constituent un chapitre très détaillé, renferment des notions qui rappellent les romans d'Eugène Sue (*Les Mystères de Paris*), de Charles Dickens (*Oliver Twist*) et de Maxime Gorki (*Les Bas-fonds*).

Ce qui est intéressant pour l'Egypte sous les Mamelouks, c'est qu'on n'y voit pas de syndicat, mais sous les Ottomans, du XVIème au XVIIIème siècle, on y voit l'apparition de nombreux syndicats, et le contrôle du gouvernement sur les délinquances.

C'est dans ce contexte qu'on rapporte que le vin était alors le pseudonyme de haschich, car celui-ci était à bon marché par rapport à celui-là. Irwin n'hésite pas à déclarer que la plupart des contes ne sont pas d'origines orientales, qu'on a utilisé des noms arabes, qu'on a transposé les événement des histoires à Bagdad et au Caire, et que, chose curieuse, les quartiers mal famés d'Alexandrie, en Egypte, étaient peuplés de prostituées européennes.

On n'a pas encore trouvé un manuscrit complet des *Mille et Une Nuits*, et par conséquent, on n'a pas encore sa traduction complète, mais force est de constater que l'Occident a assouvi, à travers ce livre, ses désirs fantastiques sur l'Orient, et y a créé l'Orient vu par

l'Occident, et c'est le débat qu'Edward Saïd a victorieusement entamé il y déjà quelques décennies. On peut aussi faire quelques réflexions sur le rôle des prêtres et des copistes chrétiens orientaux qui ont ajouté, à ce livre, leurs propres contes, ce dont l'origine étrangère est suffisamment établie. C'est en traitant ce sujet qu'on arriverait probablement à une idée relativement précise sur la part des étrangers sur sa composition actuelle.

La discussion portant sur les merveilles de l'Egypte et de l'Inde, démontrait que les points de vue sur les choses extraordinaires n'étaient pas, en Orient et en Occident, identiques, parce que la peur envers le sorcier, au Moyen Age, était la préoccupation principale du monde chrétien qui avait inventé l'Inquisition pour chasser les esprits ensorcelés, tandis qu'en Orient, le sorcier ne faisait pas peur; mais, malgré cela la présence de deux sortes de sorciers a été relevée par Irwin.

Mais, par contre, la recherche des trésors cachés était plus importante en Orient qu'en Europe, et il y a bien un certain nombre de contes qui sont basés sur cette notion, par exemple Aladin ou la Lampe merveilleuse. A part cela, la science de physionomie et les gens qui s'en occupaient ainsi que la fatalité avaient entraîné nombre de contes. Selon Irwin, Tannukhî avait écrit son livre pour montrer la volonté divine et pour dire aussi que les gens devaient se résigner à la Providence. Selon une idée reçue, le juif est d'habitude un sorcier et un magicien, mais dans les *Mille et Une Nuits*, les Maghrébins, c'est-à-dire les Arabes de l'Afrique du Nord et les Andalous et les Persans (Madjous et Adjams) étaient souvent considérés comme des sorciers ou des magiciens. En outre, le phénomène étrange et légendaire de la lycanthropie, qui est l'équivalent du persan Gorgâneguî, existe bien dans *les Mille et Une Nuits* sous le nom de Ghotrab.

L'étude des folklores peut apporter une contribution à la connaissance des *Mille et Une Nuits*, à ses contes d'origine étrangère. Les premières tentatives avaient été effectuées par Muller et Benfey, et les frères Grimm y avaient aussi apporté leurs contributions. Mais en Angleterre, l'étude des folklores, qui était plutôt d'ordre amateur, n'avait rien apporté car aux yeux des Anglais, le folklore était le descendant décadent du mythe. La Scandinavie qui, d'habitude, subit l'influence allemande, apporte à son tour nombre de notions utiles, et ce qu'A. Christensen fait pour le folklore iranien, avec un livre de base, devient plus tard un modèle de travail pour N. Elsseeff.

Le dixième chapitre, les enfants des *Mille et Une Nuits*, est un chapitre qui fait nettement partie de la littérature comparée, et on voit l'influence de ce livre anonyme, sur un nombre d'écrivains et d'amateurs européens qui, en en prenant des modèles, ont publié des pastiches et des parodies, à commencer par Petis de Lacroix, dont nous avons déjà parlé.

Un écrivain français, qui fut aussi un magistrat, Th. S. Gueullette, a écrit, en 1715, les *Mille et Un Quart d'Heures*, contes tartares, ainsi que quelques autres pastiches intéressants. Mais, vers cette même époque, un chevalier irlandais d'expression française, Anthony Hamilton, qui finit ses jours en 1720, prés de Paris, publie, en forgeant des modèles, ses contes des *Mille et Une Nuits*. Son travail, qui a favorablement été appréciée par Irwin, était plutôt léger, mais malgré cela, il a eu un bon écho en France, où il a influencé Claude Crébillon qui a écrit Le Sopha, conte oriental (1745), un sofa qui est témoin des histoires d'amour et qui les raconte sans

Irwin n'hésite pas à déclarer que la plupart des contes ne sont pas d'origines orientales, qu'on a utilisé des noms arabes, qu'on a transposé les événement des histoires à Bagdad et au Caire, et que, chose curieuse, les quartiers mal famés d'Alexandrie, en Egypte, étaient peuplés de prostituées européennes.

Le dixième chapitre, les enfants des Mille et Une Nuits, est un chapitre qui fait nettement partie de la littérature comparée, et on voit l'influence de ce livre anonyme, sur un nombre d'écrivains et d'amateurs européens qui, en en prenant des modèles, ont publié des pastiches et des parodies.

pudeur. Cette même tentative a influencé Diderot qui a anonymement écrit *Les Bijoux indiscrets* (1748), une affabulation licencieuse, pour prouver seulement qu'il n'est pas difficile d'écrire en quinze jours une histoire dans le genre de celui de Crébillon. Voltaire, qui avait avoué à un ami qu'il avait été influencé, dans plusieurs de ses écrits, par Hamilton, fut fasciné par les *Mille et Une Nuits*, et il écrivit notamment *Zadig* (1747), dont l'histoire se passe avant l'islamisme sur les bords de l'Euphrate.

Irwin estime, d'après les sources assez récentes, qu'en France du XVIIIème siècle, environ 700 romans furent écrits à l'orientale, et que même la plupart d'entre eux furent traduits en anglais, d'autant plus que les travaux des Anglais n'avaient pas la même valeur que ceux des Français. Mais, malgré cela, on peut citer les noms de Joseph Addison, Samuel Johnson, John Hawkesworth, Walter Savage Landor et plusieurs autres auteurs qui avaient publié dans le genre qui nous occupe. Mais la première histoire orientale, ayant effectivement une valeur littéraire, est due à William Beckford qui a écrit *Vathek* (1786), tout en prétendant qu'il l'a écrit en trois jours. Comme on pouvait l'imaginer, sa source était la Bibliothèque orientale de Barthelemy d'Herbelot, mais son collaborateur, un certain S. Henley, a eu un rôle important dans l'élaboration et la publication de son histoire.

En outre, Beckford, avec l'aide d'un collaborateur turc nommé Zamir, aborde une traduction libre de certains contes des *Mille et Une Nuits*; mais c'est encore son Vathek qui devient un modèle de travail pour certains écrivains, notamment pour Robert Southey, auteur de *Thalaba le Destructeur* (1801) et Thomas Moore, qui a écrit *Lallah Rokh* (1817). Le ton, le thème et les images, qui se trouvent exposes dans le Vathek, sont plus proches des premiers modèles des nouvelles gothiques, comme par exemple *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, et *Le Moine* de M. G. Lewis.

Dans ce contexte, on peut démontrer l'influence des *Mille et Une Nuits*, et d'autres histoires originales orientales chez tous les auteurs du style gothique. Walpole, admirateur des histoires aventureuses de Sindbad le Marin, écrit, à l'imitation d'Hamilton, quelques livres, et Lewis, admirateur de Vathek, transpose son histoire, Le Moine, dans l'Espagne du XVIIIème siècle. La technique dite " mise en abyme ", si souvent mise à profit par les romanciers du XXème siècle, notamment par André Gide, grand lecteur des histoires de Sindbad le Marin, a été souvent employée dans les *Mille et Une Nuits*, et même Montesquieu, dans sa "Lettre LXXVIII", l'a bien utilisée; Lewis l'a employée dans *Le Moine*, alors que Charles Robert Maturin l'a utilisée avec une maîtrise absolue dans son *Melmoth ou l'Homme errant*.

Ce même Maturin a subi l'influence de l'écrivain polonais d'expression française, Jan Potocki, auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (1804). Cette histoire, qui est inspirée de contes orientaux, est mêlée de fantastique, d'érotisme et de peur et elle a d'ailleurs quelques ressemblances avec le *Melmoth* de Maturin. En effet, les deux histoires commencent par la lecture d'un manuscrit retrouvé, et elle comporte aussi une histoire commune à propos d'un homme qui a de manière tyrannique subi l'Inquisition espagnole. Le récit de Potocki est présenté sur le modèle des *Mille et Une Nuits* et les jours y sont chronologiquement divisés, et justement il commence d'emblée par la lecture de ce même livre. Irwin fournit, dans ce contexte, tous les renseignements possibles, mais ceux-ci sont carrément confus, notamment lorsqu'il parle des mœurs et des coutumes iraniennes; il n'arrive pas, cependant, à établir que le sarmatisme, dans la Pologne du XVIème siècle, était une idée de l'aristocratie polonaise qui se croyait être

descendante du peuple historique Sarmate, lequel est d'origine iranienne.

Si l'on en croit Irwin, l'anglais Beckford, et le polonais Potocki, sont les deux pères fondateurs de la nouvelle littérature fantastique, mais le troisième est effectivement le français Jacques Cazotte dont le disciple allemand, Ernst Hoffmann, se plaisait à rappeler ses dettes envers lui. Irwin croit que c'est son goût pour les choses extraordinaires ainsi que pour les désirs sexuels qui l'avaient amené à étudier les *Mille et Une Nuits*, mais Gérard de Nerval, qui avait fait une étude sur lui, avait rapporté que ce fut lors de ses promenades et de ses rêves aux Antilles (Martinique), là où il occupait alors un poste administratif, que l'idée de faire, en 1742, une imitation des *Mille et Une Nuits* lui revint à l'esprit et qu'il rédigea ses Mille et une Fadaises. De retour au pays, il s'intéresse à l'ésotérisme et à la Rose-Croix, et avec l'aide du prêtre Chavis, il publie La suite des *Mille et Une Nuits* en quatre volumes dans les années allant de 1788 à 1790. Ce sont, en effet, ces contes qui ont été traduits en allemand, d'où l'influence évoquée sur Hoffmann, et en anglais, d'où l'appréciation de Southey sur son style sans apparat et sans pompe.

Au début du XIXème siècle, *les Mille et Une Nuits* cèdent un peu de terrain aux traductions des ouvrages orientaux, notamment à la littérature classique de l'Iran, d'autant plus que les voyageurs européens présentaient dans leurs récits de voyages, des images presque concrètes de l'Orient. C'est aussi, dans ce contexte, que George Meredith, Robert Louis Stevenson, Edgar Alan Poe, Washington Irving et surtout Herman Melville qui, en s'inspirant des voyages de Sindbad le Marin, et en effectuant même un voyage en Orient, a écrit son chef d'œuvre, *Moby Dick ou la Baleine Blanche* (1851). Mais au XXème siècle, l'approche ou la manière d'aborder *les Mille et Une Nuits* subit une modification notoire et les auteurs étudient ce livre pour ses aspects méditatifs et pensifs, d'où les excellents travaux de James Joyce, avec *La Veillée de Finnegan* (1922) et *Ulysse* (1922), et Marcel Proust, avec *A la Recherche du temps perdu* (1913-1922), sans parler de Jorge Luis Borges et même de Paul Morand.

Traiter vraiment les écrivains qui ont subi l'influence des *Mille et Une Nuits* est, comme Irwin l'a dit, le sujet d'un autre travail, un travail indépendant, et la liste qu'il a fournie à cette fin, est une liste qui peut facilement donner une idée de la grandeur et de la richesse de ce livre important qui n'a pas encore été complètement traduit. Mais, quand même, nous citons avec plaisir le nom de Joseph Arthur de Gobineau, auteur d'un chef-d'œuvre exotique, *Les Nouvelles Asiatiques* (1876), qui justifie à merveille, dans son introduction, la raison pour laquelle il a pris la plume pour écrire ces nouvelles mémorables: réponse à J. Morier et à ses *Aventures de Hâdjî Bâbâ d'Ispahan*.

M. Fereydoun Badreï, le traducteur de ce livre d'Irwin, a déjà un bilan brillant pour l'ensemble de ses traductions. Ici, il a réussi à donner une traduction intelligente et agréable à lire, traduction qui est aussi accompagnée de quelques néologismes persans et surtout l'équivalent de Rochanchodegân pour *Les Illuminés* de Nerval. Nous avons déjà présenté, dans un article rédigé en persan, quelques observations sur la translittération persane de certains mots étrangers, notamment les mots français. On peut faire d'autres observations, mais elles ne méritent pas d'être notées ici, surtout les coquilles. Aussi rappelons-nous seulement qu'Irwin, en parlant de bricolage d'après Claude Lévi-Strauss, auteur de *La Pensée sauvage* (1962), a textuellement tiré ses arguments de la préface que Max Milner avait donnée à son édition du livre de Gérard de Nerval, *Les Illuminés*, sans pour autant citer son nom. ■

Entretien avec l'écrivain et photographe Gérard Macé

Entretien réalisé par
Arefeh HEDJAZI
Afsaneh POURMAZAHERI


Gérard Macé

Gérard Macé est né en 1946 à Paris. Professeur de lettres, il a écrit une quinzaine de livres et publié plusieurs recueils de poésie. Il se distingue par un style particulier, inclassable, à mi-chemin entre la poésie et la prose. Qualifié de "poète essayiste" par la critique, il écrit, dans la lignée des grands écrivains français, des textes qui constituent autant d'interrogations sur les identités parallèles des êtres, la signifiance des symboles, la place des Autres dans l'imaginaire du Moi et le sens de l'écriture. Ainsi, à l'écart des grandes modes littéraires, cet auteur discret et exigeant a pu bâtir une œuvre littéraire qui reflète avec douceur des préoccupations partagées par tous. Depuis une quinzaine d'années, Gérard Macé poursuit également un travail parallèle de photographe.

Il est notamment l'auteur de:

- *Vies antérieures*, Gallimard, 1991
- *Choses du Japon*, Fata Morgana, 1993
- *Cinéma muet*, Fata Morgana, 1995
- *Ex-Libris*, Gallimard, 1995
- *L'Autre hémisphère du temps*, Gallimard, 1995
- *Le dernier des égyptiens*, Gallimard/folio, 1997
- *Le singe et le miroir*, Le Temps qu'il fait, 1998
- *Un détour par l'Orient*, Le Promeneur, 2001
- *Le goût de l'homme*, Le Promeneur, 2002
- *Leçons de choses*, Gallimard, 2004

Début novembre 2007, Gérard Macé était l'invité de la Faculté des Langues Etrangères de l'Université de Téhéran. A la suite de l'une de ses conférences, il a accepté de nous accorder un entretien.

A.H.: Monsieur Macé, il s'agit de votre premier voyage en Iran. Avant de venir, que saviez-vous de ce pays?

Je savais où était l'Iran. Je savais également qu'autrefois, il s'appelait la Perse et qu'il a assez récemment changé de nom. Pour ma part, je préfère la Perse. En français, le mot "Perse" est un très beau mot, qui a longtemps fait rêver. Pour les écrivains du XVIIème et XVIIIème siècle aussi, c'était la Perse. Je savais évidement beaucoup de choses sur les monuments et l'architecture, l'Iran est un grand pays, il s'agit d'une grande civilisation, en France assez connue si l'on s'intéresse à ce genre de choses. Seulement, ce que l'on découvre, d'une part, ce sont les gens. Juste avant de partir, je m'étais un peu renseigné auprès d'amis qui avaient voyagé en Iran et tout le monde m'avait fait l'éloge des Iraniens, pour leur accueil et leur civilité, etc., cela s'est parfaitement vérifié, et de ce point de vue, je n'ai pas eu de mauvaises surprises. Ce que j'ai découvert aussi, c'est à quel point, à l'intérieur de l'Islam, l'Iran est différent. Avant de venir, je connaissais la différence entre chiisme et sunnisme. Mais je ne mesurais pas à quel point à l'intérieur de l'Islam, le chiisme avait été un moyen d'avoir son islam propre pour l'Iran, et de se distinguer à l'intérieur du monde musulman, et en particulier vis-à-vis du monde arabe. Pour la plupart des Français, il n'y a aucune différence entre les Arabes et les Iraniens. De toute façon, pour les Français non informés, non cultivés, les musulmans sont arabes. Mais heureusement, il y a des Français cultivés… En dehors des questions religieuses, ce qui me frappe par rapport au monde arabe que je connais un peu - je suis allé deux fois en Egypte, deux fois également au Yémen, une fois en Syrie, où j'ai fait le tour du pays en voiture, en Tunisie, pour le Maghreb, enfin vous voyez, je connais un peu le monde arabe-, c'est par exemple le comportement des gens, qui est très différent. D'abord, le physique n'est pas le même, mais le comportement surtout est plus réservé et beaucoup plus poli, dans le meilleur sens du terme. Et puis, il y a une différence dans les rapports humains et le rapport entre l'homme et la femme n'est pas le même. C'est-à-dire qu'il y a un rapport de couple entre l'homme et la femme ici qui n'a rien à voir avec celui qui existe dans le monde arabe. C'est très curieux, on a l'impression, en France, à cause de la tenue, du tchador, etc. que la femme iranienne est complètement soumise ou même mal traitée, or c'est tout le contraire. On voit bien que le rapport entre les hommes et les femmes est un rapport qui me semble assez évident, qui n'a pas l'air de poser d'énormes problèmes. Et puis, troisième chose, j'ai été très frappé, par rapport au monde arabe encore une fois, par l'espace public, qui est proche de l'Europe. D'ailleurs, il y a des choses qui font penser à l'Europe, et des choses qui font penser au monde arabe. On voit bien que vous êtes à la croisée des deux mondes. L'espace public est très organisé, contrairement au monde arabe où il est souvent délaissé. Ce que j'appelle l'espace public, ce n'est pas seulement la rue, les jardins, etc., c'est aussi l'organisation de cet espace, c'est l'irrigation. J'ai été extrêmement frappé par l'importance et la maîtrise de l'eau dans ce pays. Parce que de l'eau, il y en a plus ou moins partout, et dans un pays qui est au trois quarts ou aux deux tiers occupé par le désert, il a fallu maîtriser l'eau. Dans d'autres pays ayant une situation similaire et où il fallait la maîtriser, je pense beaucoup à l'Afrique noire par exemple, cela n'a pas eu lieu. Ici, depuis l'Antiquité

En Iran, l'espace public est très organisé, contrairement au monde arabe où il est souvent délaissé. Ce que j'appelle l'espace public, ce n'est pas seulement la rue, les jardins, etc., c'est aussi l'organisation de cet espace, c'est l'irrigation. J'ai été extrêmement frappé par l'importance et la maîtrise de l'eau dans ce pays.

même, il y a eu l'irrigation, la construction de qanâts, de canaux souterrains, de rigoles pour les caniveaux pour que l'eau de pluie soit récupérée, des citernes, etc.

A.H.: Il existe aussi un symbolisme des éléments dans le zoroastrisme.

Oui, je connaissais le zoroastrisme avant de partir, ne serait-ce que par Nietzche, mais enfin, pas seulement. La grande question que je me posais en réalité au sujet du zoroastrisme, c'était comment l'islam avait submergé le zoroastrisme.

A.H.: En premier lieu, il s'agissait de deux monothéismes.

Voilà, et je pense, enfin il me semble, avoir compris maintenant que l'islam s'est présenté avec une proclamation plus égalitaire, au moins dans le discours. Il s'est présenté comme une libération. Même si après, cela peut donner d'autres formes de contrainte, voire de tyrannie. C'est l'histoire humaine, de même que la démocratie peut se présenter comme un espoir et quatre ans après, donner quelques désillusions.

A.H.: Et est-ce que l'Iran a pu vous surprendre dans votre propre domaine, la littérature?

Effectivement, autre chose que je ne pouvais pas deviner avant de partir: la ferveur littéraire. Je suis tout à fait étonné de voir cela. On m'a dit qu'il y avait chaque année vingt millions de visiteurs aux mausolées de Hâfez à Shirâz.

A.H.: C'est un pèlerinage. En tant que poète, comment voyez-vous la poésie persane?

J'admire d'un côté, je m'étonne et je me méfie aussi, puisque du même coup, quand quelque chose devient trop sacralisé et officiel, l'œuvre a tendance à disparaître sous les manifestations et la ferveur, ce qui n'est pas forcément bon pour elle. C'est comme le pèlerinage sur le tombeau d'un saint, on ne le fait pas forcément au nom de la foi, c'est aussi une coutume, on fait comme tout le monde. Alors qu'est-ce que cela représente au juste, je ne le sais pas.

A.H.: En Iran, la poésie tient la place de la prose en France. C'est pour cela qu'elle fait vraiment partie de la vie de tout un chacun. Même ceux qui ne lisent pas ont leur recueil de poésie. Des gens qui savent à peine lire. Une coutume aujourd'hui dangereusement en voie de disparition est celle de la récitation du *Livre des Rois*. Il y a encore de vieux analphabètes qui connaissent ce livre de cent vingt mille vers par cœur, intégralement. Cette récitation était en particulier une coutume répandue parmi les nomades. Il y a un théâtre de poésie, des jeux de société basés sur la connaissance poétique des participants, des émissions de télévisions, etc. La poésie a une place très importante. Peut-être que visiter la tombe de Hâfez est une mode ou une tradition, mais le lire ne l'est pas. Les livres de poésie sont parmi les plus vendus en Iran. Je ne crois pas que ce soit le cas en France où l'on préfère la prose.

Je serais très heureux chez vous. On m'a également dit que les gens avaient au moins deux livres chez eux, le Coran et Hâfez.

A.H.: Exactement, c'est le minimum.

A.P.: Nous avons également la tradition de lire Hâfez le jour du Nouvel An.

Nous avons une tradition, plus récente, semblable, dans notre tradition, qui est républicaine, avec Victor Hugo. Mais c'est un peu en voie de disparition.

A.P.: Dans la conférence, vous avez dit que la fiction tient une grande place dans vos écrits. Est-ce que la Perse garde pour vous assez de mystères pour qu'un jour vous écriviez sur l'Iran?

C'est tout à fait possible mais je ne le sais pas encore. Je l'ai dit tout à l'heure, je ne suis pas un journaliste. Un journaliste a l'obligation d'écrire tout de suite.

A.H.: Cela vous intéresserait-il d'écrire sur Hâfez?

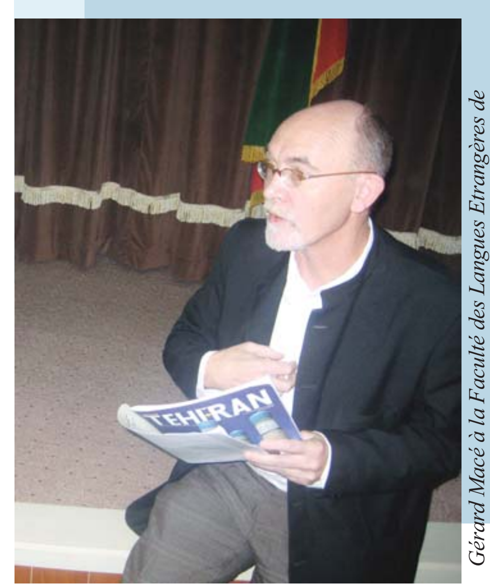
Oui, mais est-ce qu'on peut écrire sur un poète dont on ne connaît pas la langue?

A.H.: Non, en même temps, Hâfez est le plus mystérieux des poètes.

En effet, je pense que la poésie persane peut se lire en traduction, heureusement, mais si on veut écrire à son tour sur ce sujet, il faut avoir accès au texte dans la langue originale sinon la lecture serait très superficielle, on peut écrire à l'occasion d'un vers qui nous frappe, d'un détail qu'on retient, mais pas plus. D'autre part, j'écris désormais moi-même des poèmes: j'ai publié un recueil au printemps et j'en écris un autre en ce moment, et j'ai également commencé un manuscrit de notes sur tous les sujets, mais il s'agit d'enchaînements que j'espère un peu subtils. Donc, je ne crois pas que je ferais un livre comme cela, vous voyez, sur un seul sujet. Mon esprit est un peu orienté autrement. Mais il se peut fort bien que du séjour en Iran naisse un ou deux poèmes, que d'un seul livre de notes, il y ait quelque chose qui concerne l'Iran. J'étais en Chine au printemps, j'ai écrit deux ou trois poèmes. Mais je ne peux pas le savoir à l'avance. Pour écrire, du moins pour moi, il faut que les choses soient un peu décantées, presque oubliées, et reviennent. C'est un peu comme le rêve. Tout à coup, il y a quelque chose, qui est encore là, mais qui va s'effacer, et qui revient sous une forme inattendue et alors là, j'ai de nouveau une surprise, quelque chose de neuf qui se présente, et qui a une signification que je ne soupçonnais pas. C'est cela qui me fait écrire.

A.H.: En tant que photographe et quelqu'un qui aime l'architecture…

Oui, j'aime aussi beaucoup, et j'ai écrit



Gérard Macé à la Faculté des Langues Etrangères de l'Université de Téhéran

un livre sur la Rome baroque.

A.H.: Avez-vous pris des photos en Iran et de ses monuments? L'architecture de l'Iran vous a-t-elle plu?

Oui, j'ai pris des photos, mais pas de l'architecture. Non, parce que des photos de ce genre, il y en a dans tous les livres, de très bien faits, de merveilleusement illustrés, et puis, ce n'est pas le genre de photos que j'aime prendre. La photographie, pour moi, c'est des gens, des portraits, ou des détails, mais des détails qui ont à la fois une signification et une valeur plastique. C'est parce que la lumière est bonne à ce moment, parce qu'il y a des contrastes qui sont favorables, parce qu'il y a tout à coup quelque chose qui s'encadre et qui fait une image, et l'image est différente de la vue. L'image est quelque chose, pour la photo, qui, dans le réel même, s'inscrit d'une manière particulière, que j'ai envie de cueillir et de donner aux autres à voir. ■

À suivre...

Quand quelque chose devient trop sacralisé et officiel, l'œuvre a tendance à disparaître sous les manifestations et la ferveur, ce qui n'est pas forcément bon pour elle. C'est comme le pèlerinage sur le tombeau d'un saint, on ne le fait pas forcément au nom de la foi, c'est aussi une coutume, on fait comme tout le monde.

Connaissance de la culture populaire par le biais des contes

Entretien avec Rezâ Khandân, écrivain et chercheur

Entretien réalisé par
Tahmineh CHEYBANI

Passionné de "culture populaire" et de folklore iranien, Rezâ Khandân est l'auteur du magistral *Dictionnaire des contes persans* comprenant vingt volumes, et dont seize ont déjà été publiés. Quand on l'interroge sur les raisons du choix d'un tel sujet, il affirme que les contes sont le reflet de ce qu'il qualifie de "culture populaire", et que la connaissance de cette dernière "aide en quelque sorte à la compréhension de l'âme de la société, ce qui peut être un moyen de créer un lien entre la littérature et le peuple". Nous avons réalisé un entretien avec lui durant lequel il a évoqué cette "culture des contes", les conditions de la rédaction de son œuvre principale ainsi que le lien existant entre culture populaire et littérature romanesque.

Que signifie pour vous l'expression de "culture populaire"?

La culture populaire fait référence à l'ensemble des habitudes acquises et des croyances d'un peuple qui construit sa vie en accord avec ces principes.

Cependant, dès que l'on évoque les notions de culture populaire et de folklore, beaucoup ne pensent qu'au passé, alors qu'elles font aussi référence au présent, bien que la culture populaire d'aujourd'hui diffère bien évidemment de celle d'il y a cent ans. Les contes font partie intégrante de cette culture populaire, et contribue au façonnement d'un univers particulier.

La culture populaire d'aujourd'hui diffère donc de celle d'il y a cent ans. A présent, on ne rédige ni ne créé plus de contes. Même la narration orale de ces contes a beaucoup diminué, on ne les évoque désormais que rarement.

Il y a encore quelques décennies, au contraire, le fait de raconter des contes était une affaire très sérieuse et parfois - dans certains lieux - cette narration s'accompagnait de cérémonies et de rituels très particuliers.

Aujourd'hui, du fait des changements des manières de vivre, du regard des Iraniens sur ce monde et même de leur esthétique, ces contes ont presque disparu et ne sont pas connus par les nouvelles

générations. On peut notamment évoquer le rôle de la radio, de la télévision, du cinéma, ou de la diffusion de la presse qui ont pris la place de l'imaginaire des contes dans le quotidien.

Vous avez, avec 'Alî Ashraf Darvishiân, réalisé des recherches très importantes et approfondies sur le folklore et les contes populaires. Quelles furent vos motivations?

Les contes étaient dans le passé un mode d'expression des anciens ou encore "la parole", dans son sens le plus large. Ils permettent donc d'avoir accès à de multiples facettes de cette culture traditionnelle passée et souvent oubliée.

Certains y consacrent également des recherches par une sorte de romantisme et de nostalgie du passé, d'autres pour des raisons ethnologiques ou même politico-nationalistes. Mais ni Darvishiân ni moi n'admettons ces points de vue. La rédaction du *Dictionnaire des contes* est en fait un prélude à un travail de recherche plus vaste dans le domaine de la culture populaire des anciens par le biais des contes. La connaissance des rêves, des espoirs, des valeurs, les particularités du langage, etc. de cette époque sont les aspects qui nous intéressent le plus.

Nous ne voulons ni prétendre, comme les nationalistes, que l'art du récit ne se trouve que chez les Iraniens, ni soulager les maux de l'homme d'aujourd'hui à l'aide des contes d'autrefois.

Nous essayons lucidement de faire face à cette situation, et nous ne voulons ni cacher les traits négatifs ni donner trop de valeur aux caractéristiques positives mais effectuer un travail de recherche où chaque chose est à sa place.

Comment sont apparus ces divers contes persans?

Il faut d'abord évoquer le rôle central des "rassembleurs de contes" comme Sâdegh Hedâyat et Kouhî Kermânî, qui nous permirent d'avoir accès à une vaste palette de ces anciens récits. 'Alî Akbar Dehkhodâ, qui a travaillé sur d'autres aspects de la culture populaire, a lui aussi effectué les premiers travaux de qualité dans ce domaine. L'intérêt pour la "culture populaire" remonte à la révolution constitutionnelle (*Mashroutiat*) de 1906. Avant cette révolution, les gens étaient quasiment considérés comme des serfs et n'étaient présents ni dans la littérature, ni dans l'art, ni dans la politique.

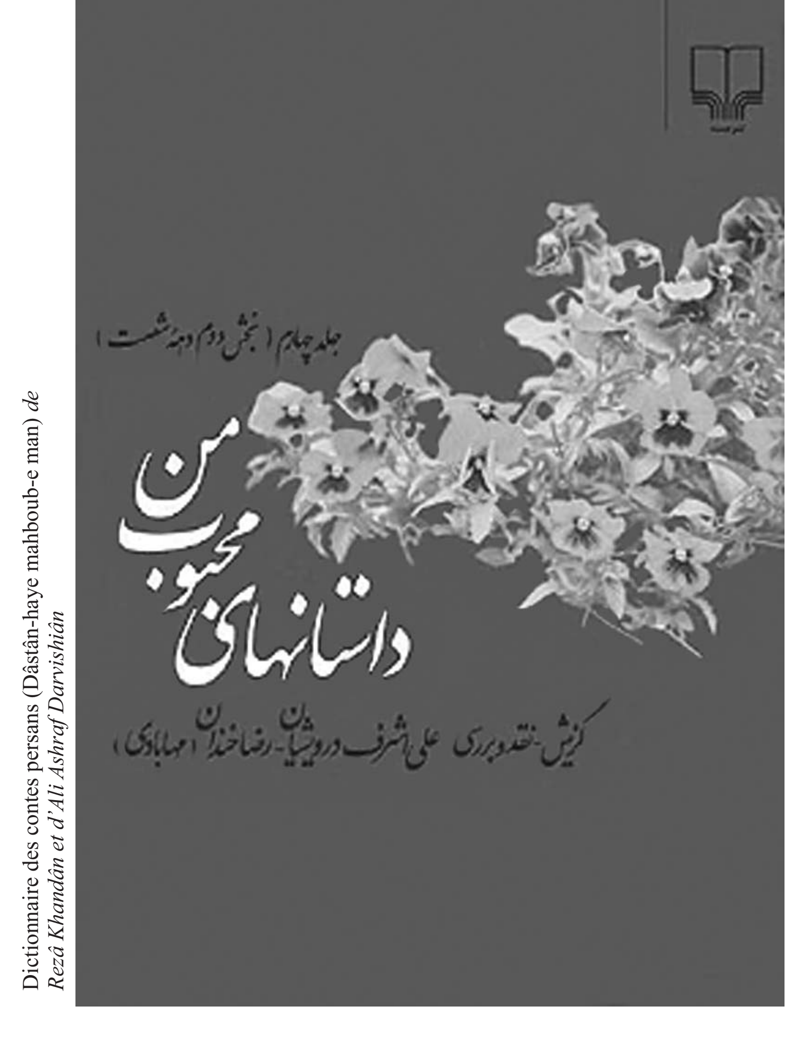
A la suite de cet événement, ils devinrent "le peuple" avec qui on devait désormais compter. En utilisant de façon croissante un langage populaire dans leurs œuvres, certains écrivains mirent de côté le traditionnel "langage littéraire" et contribuèrent à l'entrée de la langue populaire dans la sphère littéraire et politique. Ceci contribua ainsi à l'émergence progressive du concept de "culture populaire", tel que l'évoqua notamment Sâdegh Hedâyat dans la préface du livre *Neyrângestân*.

Dans les années trente, des personnalités telles que Sobhî et 'Alî Naghî Vazîrî jouèrent donc un rôle essentiel dans les premiers regroupements et compilations de ces histoires populaires auxquelles était auparavant déniée toute valeur littéraire ou historique. Dans les années quarante, d'autres personnalités telles que Samad Behrângî, Behrouz Dehghânî, et Anjavî Shîrâzî s'intéressèrent à ce domaine spécifique. Bien sûr, comme je viens de l'évoquer, les motivations de chacun différaient considérablement.

Certains ont notamment fait une utilisation idéologique de ces contes, en transformant le contenu ou la langue au gré de leurs ambitions ou pour

Les contes étaient dans le passé un mode d'expression des anciens ou encore "la parole", dans son sens le plus large. Ils permettent donc d'avoir accès à de multiples facettes de cette culture traditionnelle passée et souvent oubliée.

Dans les années trente, des personnalités telles que Sobhî et 'Alî Naghî Vazîrî jouèrent donc un rôle essentiel dans les premiers regroupements et compilations de ces histoires populaires auxquelles était auparavant déniée toute valeur littéraire ou historique.



Dictionnaire des contes persans (Dâstân-haye mahboub-e man) *de Rezâ Khandân et d'Ali Ashraf Darvishiân*

véhiculer un message particulier. Que pensez-vous de ce genre de travail?

Ce que vous évoquez a en effet existé, mais est heureusement demeuré un phénomène marginal.

De façon générale, la majorité des chercheurs, qui soutiennent que l'on ne doit rien changer aux contes se divisent en deux groupes: le premier considère les contes comme des objets de recherche dans le domaine de l'anthropologie, de la psychologie sociale, de la sociologie ou encore de la linguistique, et refuse catégoriquement toute altération en soutenant que plus les objets de recherche sont purs et authentiques, plus on est susceptible d'en tirer des enseignements justes et proches de la réalité. Le deuxième groupe est motivé par un attachement des choses authentiques en soi, qui n'est parfois pas exempt d'un certain nostalgique. Je crois de toute façon que chacun est libre de chercher dans les contes ses propres considérations et points de vue.

Je crois que chacun est libre de chercher dans les contes ses propres considérations et points de vue.

Est-ce que ce "nostalgisme" n'est pas susceptible de nuire à un travail de recherche?

Cela est vrai si le chercheur donne sciemment de faux renseignements et cherche avant tout à embellir le passé, notamment en réécrivant, changeant ou imitant les contes sans le déclarer. Il en résulte un égarement.

Bien que l'identification de ces cas soit très difficile. Hormis cela, c'est-à-dire si le rassembleur et le chercheur explique sa méthode de travail, on ne peut fixer aucune limite à priori, et par exemple, on ne peut les empêcher de réécrire, imiter ou changer de langage s'ils l'indiquent et en expliquent les raisons. Par exemple, Sâdegh Hedâyat a rédigé un récit composé de plusieurs contes. Il a clairement utilisé cette méthode pour exprimer ses points de vue sociaux et politiques, de plus, c'est une belle histoire d'un point de vue littéraire.

Comment s'est organisée la rédaction de votre *Dictionnaire des contes persans*?

Dans ce dictionnaire, notre travail consistait à réunir les sources dispersées, publiées et non publiées, dans un index alphabétique. De plus, nous avons essayé

de mentionner, au travers de notes, les particularités de chaque conte. Ces notes se réduisent parfois à quelques lignes ou vont jusqu'à atteindre plusieurs pages. Nous n'avons rien changé aux contes de ce dictionnaire, nous n'avons fait que les expliquer et les résumer.

Nous avons utilisé cette méthode car nous considérons cette œuvre comme un prélude à la rédaction d'un dictionnaire complet des contes iraniens exempt de la moindre répétition, lacune ou omission. C'est pour cela que nous avons essayé autant que possible d'éviter tout jugement ou sélection.

La méthode de classement par ordre alphabétique que vous avez choisie pour le *Dictionnaire des contes persans* vous a-t-elle totalement satisfait?

Cette méthode -comme toute autre- a ses qualités et ses défauts. Vous pourrez, en connaissant le nom d'un conte, même approximativement, le retrouver très facilement dans le dictionnaire.

Mais, du point de vue thématique, c'est-à-dire que si vous connaissez le thème du conte et non son nom, ce sera un peu plus difficile. De même, la disposition des contes d'après le rôle joué par les personnalités ou selon les différentes régions.

De plus, si nous avions possédé plus de moyens et de main-d'œuvre pour accomplir ce travail, le résultat aurait été meilleur. Dans les autres pays, ce genre de travail se fait par groupe de plusieurs personnes et beaucoup de moyens. Mais dans notre pays, la passion personnelle est le seul appui pour faire ce travail.

Que pensez-vous de l'affirmation, défendue par beaucoup, selon que la méthode de classification alphabétique n'est pas une méthode scientifique?

Le mot scientifique s'est mué en une sorte de barricade, pour défendre l'appellation de "scientifique" comme devant être réservé à un domaine spécifique. C'est évident que ce n'est qu'à l'aide de méthodes rationnelles que l'on obtient les meilleurs résultats dans les recherches. Mais cela ne doit pas devenir un obstacle.

Nous avons commencé ce travail selon le plan de M. Darvishiân et tout au long de nos recherches, nous avons beaucoup appris. Si on avait voulu dès le début devenir scientiste et faire des projets scientifiques pour trouver la plus pure des méthodes et ensuite commencer à travailler, nous n'aurions encore rien accompli!

Alors qu'aujourd'hui, le *Dictionnaire des contes persans* a, du moins dans le domaine des contes, contribué à réunir de nombreux contes dispersés et provenant de différentes régions de l'Iran. ■

Dans les autres pays, ce genre de travail se fait par groupe de plusieurs personnes et beaucoup de moyens. Mais dans notre pays, la passion personnelle est le seul appui pour faire ce travail.

Fakhr-o-ddin As'ad Gorgâni

Poète romancier et auteur de Veïss et Râmîn

Monireh BORHANI

Fakhr-o-ddin As'ad Gorgâni est né à la fin du Vème siècle de l'hégire (Xème siècle) à Gorgân[1]. Son pseudonyme est "Fakhri" et il est célèbre pour son éloquence et la grâce vivace de ses poèmes. Ce poète est en particulier célèbre pour les histoires qu'il met en scène dans ses recueils et plus particulièrement celle de *Veïss et Râmîn*. A l'origine, cette histoire est une très veille histoire pahlavi dont l'origine pourrait même se trouver dans les chronique achéménides. *Veïss et Râmîn* est donc rapportée en langue pahlavi et c'est Fakhr-o-ddin qui l'a traduite, pour la première fois, en langue persane, et a transformé le poème pahlavi de 8905 vers en un poème persan de 1050 à 1055 distiques selon les divers manuscrits retrouvés. Ce poème, l'une des plus vieilles histoires d'amour mondiales connues, est une épopée sous forme de récit versifié à la fois épique, affectif et instructif. Pour Gorgâni lui-même, l'origine sassanide du récit ne faisait aucun doute. Cependant, *Veïss et Râmîn* est au moins une chronique parthe, datant du Ier siècle.

Le style de Fakhri demeure, malgré ses innovations, assez classique et comme les autres narrateurs des anciens récits de son temps, il reste fidèle aux techniques de ses contemporains, les mêmes que celles des poètes du Xe siècle. Son œuvre est également l'une des œuvres littéraires anciennes les plus valables dans le domaine de la musique poétique. Les rythmes musicaux des vers jouent un rôle évident dans les scènes, les voyages et les guerres du récit. Les comparaisons, les figures du style simple et la personnification, qui n'existent pas dans la version pahlavi, sont utilisées avec goût, selon les occasions scéniques et ajoutent à la richesse du travail.

Ce poète a tenté d'énoncer sa pensée à travers des expressions et des mots efficaces et simples sans se servir d'expressions ampoulées et des circonlocutions qui rabaissent la splendeur des sens amoureux. Tel un peintre habile, il a eu le talent de discerner les différents états des amants et des bien-aimés dans leurs espoirs et désespoirs, leurs unions, leurs attentes, leurs désillusions, etc. Il était également très capable dans la description minutieuse des scènes



amoureuses et psychologiques. Grand érudit, il connaissait parfaitement les sciences de son temps, ainsi que la philosophie, la mystique zoroastrienne et pré zoroastrienne et maîtrisait par ailleurs trois langues: l'arabe, le persan et le pahlavi.

Garde ton cœur en joie tant que tu peux,
Car de la joie naît la joie.
Puisque notre existence dure peu,
Fi des futiles peines.

Il devint célèbre sous le règne du roi Abu Tâleb Toghrol Beik, qui l'aimait beaucoup et qu'il accompagna lors de la conquête d'Ispahan en 1022.

L'intrigue de *Veiss et Râmîn* ressemble à celle de *Khosrô et Shirine* de Nezâmi Gandjavi[2], mais est d'une facture plus archaïque et comprend une intrigue plus complexe.

On a également suggéré que l'histoire de Gorgâni reflète les traditions et les coutumes de la période précédente.

Fakhri a eu une influence considérable sur la poésie persane. Il est mort peu de temps avant la fin du règne du Seljoukide Toghrol Beïk, en 1045.

Résumé de l'histoire de *Veiss et Râmîn*:
Le roi Mobad demande la main de la reine Shahrou, qui refuse, mais promet néanmoins de lui accorder la main de sa fille. Mais avant que Veïss, l'enfant de Shahrou, atteigne l'âge du mariage, sa mère la reine oublie sa promesse. Entretemps, Veïss s'éprend de Râmîn, le frère du roi Mobad. Mais ce dernier rappelle la promesse de la mère, finalement, après bien des péripéties, le roi Mobad décède et Veïss et Râmîn se marient et règnent ensemble pendant 81 ans.

1. Gorgan est une ville du nord-est de l'Iran, c'est la capitale de la province de Golestân, située à 400 km de Téhéran.
2. Nezâmi Gandjavi était un poète et un écrivain persan du XIIe siècle.

Le luth fou

Le bleu de Natanz

Vincent BENSALI

Le paysage défile. A gauche, le désert, immense, quelquefois teinté de sel, capte le regard, le perd, pour le rendre à lui-même, à sa propre origine… A droite, une chaîne de montagne, imposante, comme un mur. Là, le regard est stoppé, il se brise sur elle, comme sur un miroir. A gauche, le silence, l'infini. A droite, l'écho, la limite. Au centre, un bus avalant la route asphaltée, en direction du sud-est. Il a laissé Kâchân, et file vers Yazd. Le soleil commence à donner sa franche lumière, créant des reflets à la surface du désert, tels des mirages nés des plaques de neige scintillant sur les montagnes qui le bordent. A moins qu'il ne s'agisse là que d'une pure association poétique qui aura germé à l'esprit d'une rêveuse en voyage…

Un carrefour se profile, désert lui aussi. Pas même une baraque de raccommodeur de chambre à air, de vendeur de pains de glace, de jus de fruits… Le bus suspend son vol, ralentit, s'arrête, on se demande pourquoi. La porte s'ouvre, le conducteur se retourne : " Natanz ! ". Ah, oui… Il faut descendre…

Le bus repart. Bientôt, plus rien ne trouble l'immensité du désert, à gauche, hormis le mur montagneux, à droite… quoique maintenant, c'est la montagne devant et le désert derrière… Il va falloir s'élever pour gagner Natanz, encore distant d'une trentaine de kilomètres. Impression de vide. Les trois routes sont absolument désertes. Silence bourdonnant, statique. On y retrouve le bruit de sa respiration, sentiment d'être au centre de tout, et que le tout semble immense vu d'ici ! Dans les villes, le tout, c'est un assemblage indéfini, qui submerge par sa quantité… Ici, c'est l'ouverture béante qui engloutit, et l'absence d'alter ego. S'il n'y avait que le désert, on aurait peut-être l'impression d'être comme un navire perdu sur un océan, n'étant dominé que par un infini horizontal… Mais là, ce mur de pierre, cette hauteur écrasante, c'est comme un rappel adressé à sa propre petitesse, presque une menace… Impression de n'être qu'une fourmi…

Pourtant, c'est bien vers ce mur qu'il faut

avancer. Et d'ailleurs, que faire d'autre, face à ce paysage obstinément vide ? En avançant, on le fait bouger, on cesse d'être aux aguets, de ramener sans cesse son regard vers les extrémités, en quête d'une apparition, d'une forme en mouvement, d'une compagnie…

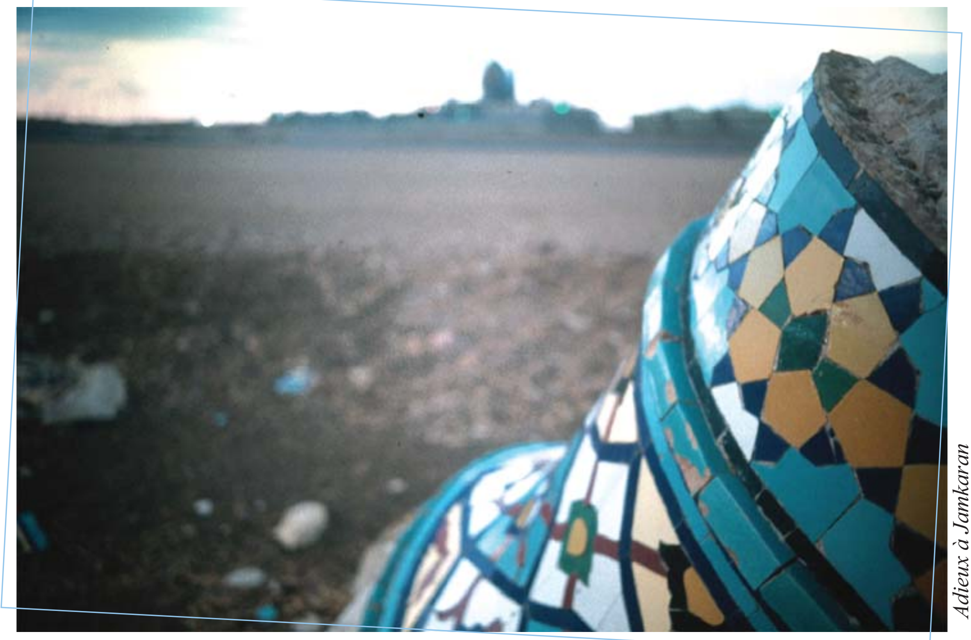
Boire un peu d'eau pour se dire que l'on ne va pas se dessécher sur cette route… même s'il ne fait pas chaud… Et marcher.

La marche procure une autre sensation. L'activité, le mouvement renversent les rôles ; cette fois, c'est le paysage qui subit! Il peut maintenant être traversé, laissé en arrière, effacé, par de la patience et de la ténacité… C'est là la force de l'animal… Un bon rythme, et les idées s'adaptent, la sensation de la volonté reprend ses droits, on retrouve son illusion de puissance, la montagne semble courber l'échine, craindre le fait que le subterfuge ait cessé de fonctionner… Le cœur s'allège, la quiétude revient, et avec elle la confiance: "bismillâh!", puis, tout naturellement, le bruit d'un moteur se fait, le véhicule ralentit, échange de sourires, la portière s'ouvre, se referme sur soi, le paysage se remet à défiler, le silence et l'immobilité sont vaincus, croit-on…

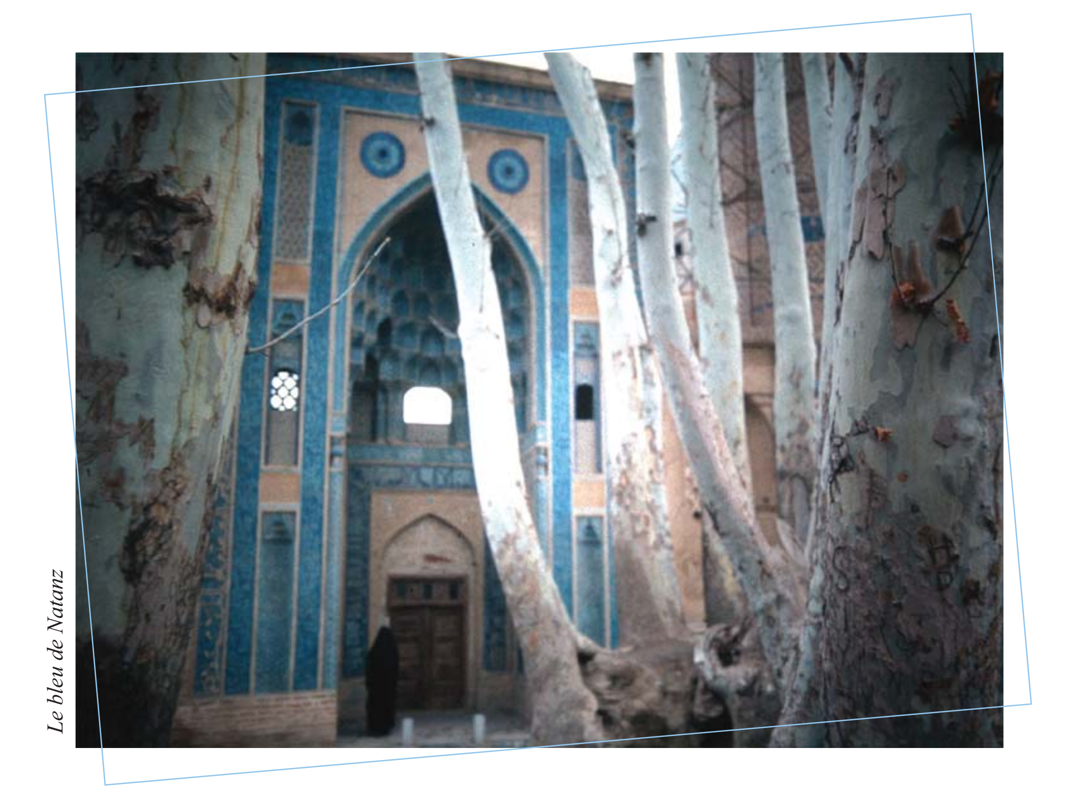
A Natanz, il n'y a qu'un hôtel. Heureusement, son patron ne tire pas parti de cette situation favorable, et même une voyageuse modeste peu s'y arrêter pour une nuit ou deux. D'autant plus qu'il semble ne pas y avoir le moindre voyageur. D'ailleurs, on ne sert rien d'autre que du thé et des œufs au plat, soit le service minimum des petits hôtels de ce pays…

La petite ville est loin d'être animée. Il faut marcher un peu, et s'excentrer, longeant un grand verger, afin d'atteindre la mosquée historique, magnifique ensemble réunissant plusieurs époques, et flanqué d'un magnifique Imâmzâdeh surmonté d'un cône octogonal bleu. L'ancien portail extérieur est orné de faïences d'un bleu profond. Avec l'arbre vénérable qui l'ombrage, ils semblent évoquer un passé lointain dont ils sont les seuls témoins vivants…

A l'intérieur, pas âme qui vive. La cour est encadrée par des porches de divers styles. Immobilisme total. Impression que personne n'est venu depuis longtemps. A



Adieux à Jamkaran



Le bleu de Natanz

moins que les gens qui passent ici ne soient pas vraiment préoccupés d'eux-mêmes, ne laissant rien derrière eux… Dans les murs, des pierres tombales sont encastrées. Certaines comportent des calligraphies anciennes, au trait imposant, marquant par sa force et sa simplicité. Au centre de la cour, un escalier descend, et débouche sur un petit cours d'eau souterrain ; deux pierres usées, au centre, permettent de se pencher pour faire les ablutions. De petits poissons insouciants remontent le courant. L'eau est la plus claire qui soit, son goût est merveilleux. Envie de s'y plonger, pour s'y laver l'âme… Et quelle paix, au bas de cet escalier, sous le ciel, au centre de ce lieu inspiré… Envie de suivre les poissons, de partir avec eux sous la terre. Sûr qu'ils savent où aller… Sauraient-ils où se trouve cette eau que Zûlqarnayn cherchait à l'extrémité du monde ?

Un autre escalier mène à une pièce voûtée, cachée sous la cour, aussi large qu'elle, et éclairée par des plaques d'albâtre filtrant la lumière du jour. Silence réel, dense, comme celui du tombeau. Le peu de lumière, quasi ocre, laisse à peine concevoir sa propre présence, concentré que l'on est sur l'effort consistant à deviner ce qui nous environne. Là, c'est presque comme si l'on ne vivait plus, comme si l'on s'était évanoui au monde, pourtant juste au dessus… Lalla Gaïa pense aux églises antiques, souterraines ; s'il y avait la nécessité de se cacher, le temps que la nouvelle religion gagne le cœur des dirigeants, n'y avait-il pas aussi, dans un tel environnement liturgique, une saine prédisposition au retirement ?

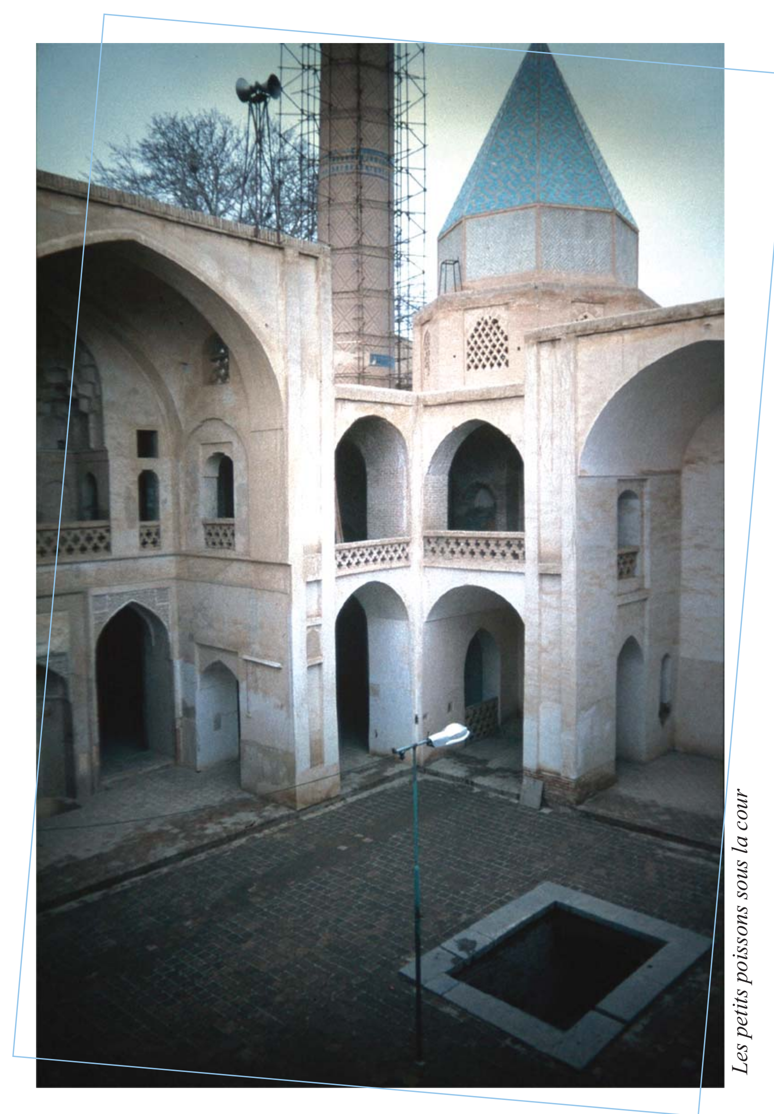
Le peu d'éclairage faiblit encore. Le soleil doit être bas, là-bas, dehors, dans ce monde lointain qui s'ouvre en haut de l'escalier… Il faut y retourner, à ce monde, la tentation de l'isolement n'est-elle pas une solution de facilité finalement ?

Un passage mène au petit sanctuaire. Un vieil homme, immobile, y marmonne

quelque invocation, sans prêter la moindre attention à la visiteuse du soir. Sur les rebords des murs de brique, ce ne sont pas des pierres d'argile qui attendent d'être utilisées pour la prosternation, mais des petits carrés de marbre. Le brûleur du chauffage au gaz crache ses flammes dans un cylindre vertical hérissé de plaques d'aluminium, ce qui est bien réconfortant, le froid se faisant déjà sentir au dehors. Au centre, le saint homme dort sous sa pierre gravée, dans sa cage d'argent, finement ouvragée. Lalla Gaïa le salue, puis le contourne sans lui tourner le dos, jusqu'à se trouver derrière sa tête. Là, elle lui confie les secrets de son cœur. Comme il est commode de trouver ainsi, un peu partout, une oreille des plus attentives, une attention des plus proches, une telle intimité avec soi… dans de tels lieux, superbes, recouverts de tapis, et chauffés…

Retour à l'hôtel après avoir rejoint le centre-ville une fois la nuit tombée. Pas plus d'animation, ni de voyageurs… Quelle tranquillité ! Quelques petites courses afin de se constituer une pitance : pain, fromage feta, tomates, oignons rouges, et pommes, le repas lorsque l'on se trouve loin des grands centres… Et du thé bien sûr.

Demain, Lalla Gaïa compte se rendre à Abyaneh. Le réceptionniste lui conseille de s'arranger dès ce soir avec un chauffeur de taxi. Mais la chanson est connue : " il n'y a pas de minibus, je connais un bon chauffeur, etc. " " Merci beaucoup, je verrais demain, Dieu est grand… " Comment concilier ce point de vue oriental qui semble consister à ne dire au voyageur que ce qui semble lui être utile, faisant que l'on décide à sa place de ce qui est bon pour lui, avec celui du voyageur occidental qui a besoin de connaître tous les éléments afin de pouvoir faire son choix ? Pour l'oriental, les occidentaux sont tous parfaitement identiques, veulent tous la même chose, on les même besoins, etc. Aussi, le voyageur étranger ayant le malheur de ne pas marcher sur la voie déjà aplanie va subir toutes les manœuvres destinées à l'y ramener. Là, le conseil peut sembler être un mensonge, l'hésitation de l'irrespect, le refus de la folie… Au conformisme de l'un s'oppose l'individualisme de l'autre, mais peut-être est-ce la raison qui s'oppose à l'illusion ? C'est un terrain difficile, et nul ne sait si l'expérience peut en venir à bout. Quoi qu'il en soit, Lalla Gaïa ne va pas régler cette question ce soir, alors elle préfère la confier à son oreiller… ■



Les petits poissons sous la cour



Paysage d'Izeh

Izeh:
capitale de l'Elam, berceau du peuple Bakhtiyâri

Kiyanoush LIMOUCHI

Traduit par
Babak ERSHADI

La ville d'Izeh se situe au Khûzistân, au Nord-est du chef-lieu de la province, Ahvaz. A proximité des départements de Masdjed-Soleimân et de Bâq-Malek (Khûzistân), Izeh avoisine les deux provinces de Kohgîluyeh-Boyer'Ahmadi (Est) et Tchâhâr Mahâl-Bakhtiyâri (Nord). Selon les dernières divisions administratives, le département d'Izeh compte huit communes: Centre, Pione, Morqâ, Susan est, Susan ouest, Donbâléroud nord, Donbâléroud sud, et Dehdez. Le département d'Izeh a une superficie de 4035 km² et abrite près de 209 000 habitants, selon le dernier recensement national. Situé dans une plaine, au pied des montagnes du Zagros, le département d'Izeh est essentiellement habité par une population nomade, les Bakhtiyâris, qui sont de grands éleveurs de bétail.

Ville élamite d'Anshân

La ville d'Izeh (appelée "Anshân" ou "Anzâne" à l'époque de la civilisation de élamite) se situe dans une région peuplée par l'homme depuis au moins 40 000 ans, d'après les recherches archéologiques. La ville antique était l'ancienne capitale du royaume élamite durant les périodes haute et moyenne de la civilisation de l'Elam. La ville moderne garde encore les souvenirs de cette période ancienne: les bas-reliefs élamites à Eshkaft-Salman (Tarishâ), à Koul-Farah (Nârsinâ), à Khang Ajdar, et la célèbre statue de "l'Homme de Shami" découverte dans un village du même nom, conservée actuellement au Musée National d'Iran.

Anshân fut une agglomération très ancienne, peuplée depuis au moins 6 000 ans av. J.-C. Elle devint l'une des principales cités du pays élamite, vers la fin du IVe millénaire av. J.-C., en raison de sa situation géographique qui l'avait placée sur les routes commerciales importantes du monde antique. Selon les archéologues, la culture élamite serait originaire du pays montagneux d'Anshan, le cœur de l'Elam historique. En effet, il semble que c'est à cette période que le peuple élamite commence son expansion.

Au IIIe millénaire avant notre ère, les Elamites avaient déjà fondé un royaume puissant à Anshân. Les souverains des régions du nord de l'Elam dominaient le royaume et firent d'Anshân l'une des villes principales de l'Elam. Pendant cette période, le royaume de l'Elam prit un caractère dual entre deux parties du territoire des Elamites: un haut pays montagneux autour de la ville d'Anshân, et un bas pays appelé la Susiane autour de la ville de Suse. Au IIe millénaire av. J.-C., Suse devint la capitale principale de l'Elam, mais Anshân garda toujours sa primauté, comme nous le prouve le titre des souverains élamites de la période qui se nommaient "roi d'Anshân et de Suse".

Les Elamites parlaient une langue n'appartenant ni à la famille des langues

Anshân fut une agglomération très ancienne, peuplée depuis au moins 6 000 ans av. J.-C. Elle devint l'une des principales cités du pays élamite, vers la fin du IVe millénaire av. J.-C., en raison de sa situation géographique qui l'avait placée sur les routes commerciales importantes du monde antique.



Les bas-reliefs élamites à Eshkaft-Salman



Lions en pierre, Izeh

A l'époque où Alexandre commença sa marche vers l'Orient pour conquérir l'empire des Achéménides, la ville ancienne d'Anshân avait déjà disparu pour céder sa place à une nouvelle ville nommée dès lors "Izeh".

indo-européennes, ni à la famille des langues mésopotamiennes (sumériennes ou sémitiques).

Depuis le IIIe millénaire avant J.-C., les Élamites, influencés par le système d'écriture développé par les Sumériens voisins, commencèrent à transcrire leur langue dans un système original semi-pictographique appelé écriture élamite cunéiforme. Ils détruisirent la cité d'Ur vers 2000 av. J.-C. et eurent par la suite une grande influence sur les souverains de Babylonie. Un nouveau royaume élamite apparut vers le milieu du VIIIe siècle, mais il fit l'objet de fréquentes attaques par l'Assyrie.

Depuis le IIIe millénaire avant J.-C., les Élamites, influencés par le système d'écriture développé par les Sumériens voisins, commencèrent à transcrire leur langue dans un système original semi-pictographique appelé écriture élamite cunéiforme.

En 645, les Assyriens commandés par Assourbanipal pillèrent Suse et annexèrent le pays. Par la suite, l'Ilam fut conquis par la Médie. Cyrus le Grand l'incorpora finalement dans son empire perse des Achéménides. Au Ier millénaire av. J.-C., la région d'Anshân passa aux mains des Perses. Les souverains locaux d'origine élamite reprirent le titre de "rois d'Anshân". Mais Anshân et Suse furent vite reléguées au second plan avec la construction de nouvelles capitales achéménides à Pasargades et à Persépolis. La ville d'Anshân fut abandonnée durant cette même période, tandis que Suse avait toujours gardé son importance sous l'empire achéménide.

Izeh sous les Séleucides et les Arsacides

A l'époque où Alexandre commença sa marche vers l'Orient pour conquérir l'empire des Achéménides, la ville ancienne d'Anshân avait déjà disparu pour céder sa place à une nouvelle ville nommée dès lors "Izeh". Comme à la période de la civilisation élamite, les régions du Nord-est du Khûzistân actuel furent habitées essentiellement par des tribus nomades vivant de l'élevage de

bétail. Pour avancer vers Persépolis, les armées d'Alexandre devaient prendre d'abord Suse, et traverser ensuite le territoire montagneux du Zagros habité par les descendants des anciens Elamites.

Les nomades et les habitants des villes de cette région ne surent résister longtemps aux attaques éclair de l'armée des Macédoniens. Alexandre fit bâtir de nombreuses forteresses dans les montagnes du Zagros et ses hommes s'installèrent dans cette région. Sous les Séleucides, les habitants de ces régions montagneuses formèrent vite un royaume local plus ou moins indépendant hostile aux souverains séleucides qui avaient partagé entre eux, les pays conquis par Alexandre.

Le royaume des Almaïs (les descendants des Elamites montagnards) entra en guerre contre le souverain séleucide Antiochos III. Ce dernier fut assassiné enfin lors d'un combat contre les Almaïs. Ces derniers réussirent ainsi à conquérir de vastes régions entre le Zagros et la côte du golfe Persique.

L'expansion du royaume des Almaïs affaiblit l'Etat des Séleucides, et rendit le terrain propice à la formation d'une nouvelle puissance iranienne, celle des Arsacides. Avec la victoire définitive de Mithridate Ier sur le dernier souverain séleucide, les Iraniens arrivèrent à mettre fin au contrôle des Séleucides sur les régions situées à l'est de l'Euphrate. Les peuples montagnards du Zagros central y jouèrent un rôle déterminant. Les conquérants Parthes fondèrent leur dynastie arsacide, et en signe de reconnaissance envers les nomades du Zagros, ils fondèrent près du village actuel de Shâmi (à 45 km de Malamir de l'époque élamite), une ville et un grand temple qui devinrent la capitale estivale des rois arsacides. Une grande statue de bronze a été découverte sur ce site antique. Conservée actuellement au Musée national d'Iran, elle date de 100 à 50 av. J.-C.

Cette statue haute de deux mètres environ montre un homme Parthe, qui

L'expansion du royaume des Almaïs affaiblit l'Etat des Séleucides, et rendit le terrain propice à la formation d'une nouvelle puissance iranienne, celle des Arsacides.



Une grande statue de bronze a été découverte sur ce site antique. Conservée actuellement au Musée national d'Iran, elle date de 100 à 50 av. J.-C.

pourrait être un gouverneur local de la région. Ce temple avait été construit dans un emplacement entouré de colonnes de marbre. Pendant les cinq siècles du règne des Parthes sur le plateau iranien, la région d'Izeh devint un centre important de l'empire.

Le nom moderne d'Izeh apparaît pour la première fois dans les documents datant de l'empire des Sassanides. La ville fut construite près des ruines de l'ancienne Anshân et fut prospère pendant toute la période sassanide. Pendant la période islamique, la ville fut nommée "Izadj".

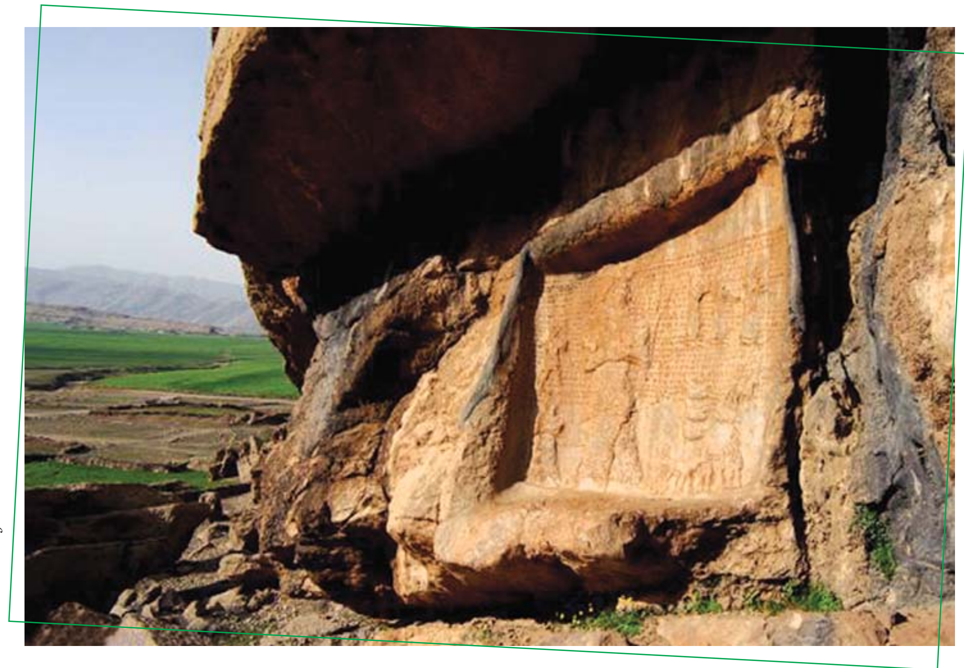
Izeh et les origines des Bakhtiyâris

Le nom moderne d'Izeh apparaît pour la première fois dans les documents datant de l'empire des Sassanides. La ville fut construite près des ruines de l'ancienne Anshân et fut prospère pendant toute la période sassanide. Pendant la période islamique, la ville fut nommée "Izadj".

Selon les documents archéologiques et les données anthropologiques, il faut chercher les origines des Bakhtiyâris dans le territoire ancien d'Anshân, c'est-à-dire dans la région d'Izeh d'aujourd'hui. Il paraît que les ancêtres du peuple nomade (Bakhtiyâri) qui habite aujourd'hui le Zagros central, y vivaient à la même période que les Elamites, avant l'arrivée des tribus aryennes. Dans les écritures cunéiformes datant de l'empire achéménide, les habitants de ces régions étaient nommés "élamites montagnards".

Le chercheur iranien Seyyed Mohammad Ali Emam évoque les écrits de Strabon et d'Hérodote selon lesquels les habitants des régions centrales du Zagros étaient un peuple qui y vivait avant l'arrivée des Aryens. Les inscriptions découvertes à Ashkoft-Soleimân près d'Izeh sont en écriture élamite.

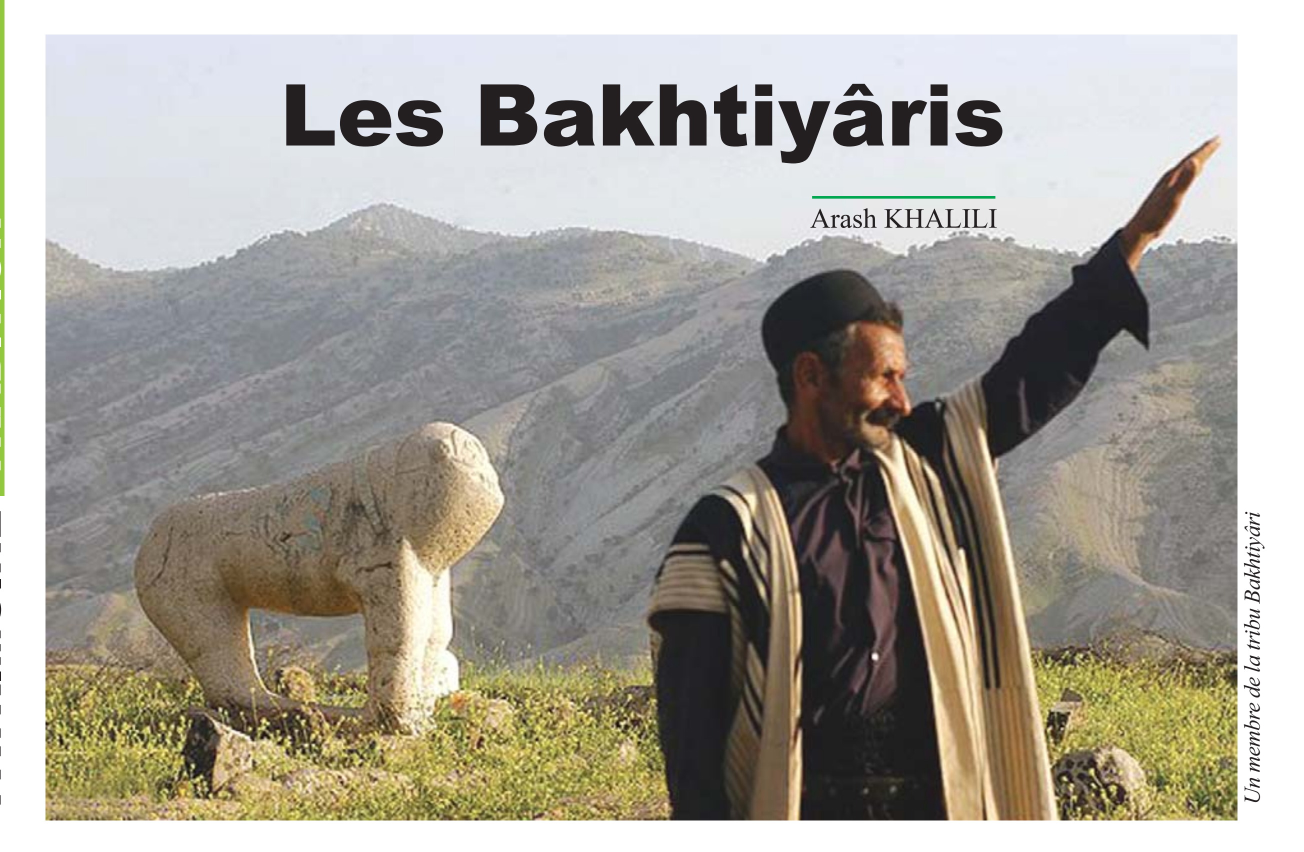
Sur ces inscriptions rupestres, il est écrit: "*Je suis Shilhak-Inshushinak, fils de Shutruk-Nahhunte, roi puissant d'Anshân. J'ai détruit totalement le temple de Kiririsha, déesse de la ville de Liyan [actuellement à Boushehr]. Je l'ai reconstruit de nouveau en y faisant installer des pierres précieuses et du métal noble [de l'or]. J'ai offert des cadeaux à la déesse Kiririsha qui gouverne la ville de Liyan. Que ce temple soit éternel.*" ■



Les bas-reliefs élamites à Koul-Farah

Les Bakhtiyâris

Arash KHALILI



Un membre de la tribu Bakhtiyâri

La tribu Bakhtiyâri est l'une des plus grandes tribus Lor de la région montagneuse du Zagros central. Les membres de la tribu Bakhtiyâri se considèrent comme les *Grands Lors* en opposition aux *Petits Lors* qui habitent dans la province du Lorestan (au nord) et de la province de l'Ilâm (ouest). L'historien Hamdollâh Mostofî a été le premier à mentionner le nom des Bakhtiyâris, dans son recensement des grandes tribus d'origine Lor.

L'apparition du mot "*Bakhtiyâri*", dérivé du nom d'une tribu nomade de la région centrale du Zagros (*Bakhtiyârvand*), remonte à l'époque de la dynastie safavide. Les documents historiques les plus anciens qui mentionnent le nom des Bakhtiyâris datent du VIIIe siècle de l'Hégire.

Au début du règne du roi Fath'Alî Shâh, la vaste région des Bakhtiyâri faisait partie de la province du Fars, le fleuve Karoun démarquant la frontière du Fars avec la province de Arâgh-e Adjam au nord. A partir de 1252, dans les divisions administratives du pays, le domaine des Bakhtiyâris comptait aussi bien une région de la province du Fars qu'une partie de la province du Khûzistân. Durant ces derniers siècles, les Bakhtiyâris étaient activement présents sur la scène des évolutions politiques, militaires et économiques du pays. En effet, leur participation aux événements de la révolution constitutionnelle, au début du XXe siècle, fut des plus remarquables. Sardâr As'ad Bakhtiyâri, l'un des célèbres commandants des troupes révolutionnaires de la période constitutionnelle, fut le premier à essayer de réunir les documents historiques dans une *Histoire des Bakhtiyâris* consacrés aux origines des Bakhtiyâris et des autres tribus Lor.

Le domaine des Bakhtiyâris

Les domaines des différents clans de la grande tribu Bakhtiyâri s'étendent sur plusieurs provinces du pays situées dans la région du Zagros central. Plusieurs clans Bakhtiyâris (*Behdârvand, Mondjézi-Bâb, Râki, Izadji*) vivent dans les différentes zones de la province de Tchâhâr-Mahâl-e-Bakhtiyâri, de



La région montagneuse du Zagros central

Durant ces derniers siècles, les Bakhtiyâris étaient activement présents sur la scène des évolutions politiques, militaires et économiques du pays. En effet, leur participation aux événements de la révolution constitutionnelle, au début du XXe siècle, fut des plus remarquables.

L'apparition du mot "Bakhtiyâri", dérivé du nom d'une tribu nomade de la région centrale du Zagros (Bakhtiyârvand), remonte à l'époque de la dynastie safavide. Les documents historiques les plus anciens qui mentionnent le nom des Bakhtiyâris datent du VIIIe siècle de l'Hégire.

Kouhrang au nord à Dlonghân au sud. Tous les habitants de ces régions sont donc membres de la tribu Bakhtiyâri, à l'exception des clans Forouzandeh et Amânî, d'origine turque. Les Bakhtiyâris vivent aussi dans les régions du nord-est de la province du Khûzistân, surtout à Masjed-Moleymân et à Izeh, mais aussi dans le chef-lieu de la province Ahvâz. D'autres clans de la tribu vivent dans les provinces d'Ispahan et du Lorestan.

Le chef-lieu de la province de Tchâhâr-Mahâl-o-Bakhtiyâri, Shahr-e-Kord (ancienne Deh-Kord) se situe, en fait, au centre de la zone de résidence estivale (Yeylâgh) de la tribu. Le centre de la résidence hivernale (Garmsir) se trouve à Izeh dans la province du Khûzistân.

Les origines des Bakhtiyâris

La race et la langue des Bakhtiyâris les rapprochent des autres ethnies descendant des Perses. L'archéologue français Grishmann estime que les origines des Bakhtiyâris sont plus anciennes et remontent à la civilisation élamite. Selon lui, après l'invasion des Assyriens en Elam, un grand nombre d'Elamites s'est réfugié dans les régions montagneuses du Zagros. Cyrus le Grand repoussa les Assyriens d'Elam et libéra les Elamites qui s'étaient dispersés dans les montagnes. Dans les épigraphes cunéiformes de Persépolis, les Elamites sont représentés comme "habitants des montagnes", et les bas-reliefs du palais royal les montrent en habits de montagnards. En effet, ces Elamites de l'antiquité vivaient dans les mêmes régions que les Bakhtiyâris d'aujourd'hui. Même si les Elamites ne sont pas de même race que les Perses, les mariages et les liens familiaux ont renforcé les affinités sociales et culturelles parmi les deux peuples. Avant d'avoir inventé leur propre écriture cunéiforme, les empereurs achéménides utilisaient l'écriture élamite dans leur cour.

Ce qui rend très difficile l'identification historique des Bakhtiyâris et les autres habitants des régions du Zagros central, c'est qu'il ne reste pas assez de documents

écrits sur le passé de ces régions et de leurs habitants. Les documents historiques de l'antiquité iranienne et européenne restent plus ou moins muets sur les peuples qui vivaient dans les montagnes du Zagros. De même, les documentations de la période historique ne mentionnent pas pour autant la tribu nomade des Bakhtiyâris. C'est à partir du XVIIIe siècle que leur nom apparaît assez fréquemment dans les ouvrages ethnologiques et géographiques, les documents historiques et les récits des voyageurs européens qui ont visité l'Iran tout au long des XVIIIe et XIXe siècles. Bien que ces documents soient imprégnés en général du romantisme et de l'exotisme de l'époque, ils nous donnent de précieuses informations sur la vie des habitants du Zagros central, notamment les membres de la tribu Bakhtiyâri. A l'époque de la dynastie safavide, le terme "Bakhtiyâri" était couramment utilisé pour désigner les habitants des régions montagneuses du Zagros central qui avaient adopté le nomadisme pour mode de vie. Certains auteurs de l'époque safavide estimaient que les Bakhtiyâris étaient des nomades d'origine turque qui s'étaient installés vers les XIe et XIIe siècles dans cette région. Cependant, d'autres auteurs estiment que les Bakhtiyâris, comme les autres tribus et clans Lor, étaient d'origine iranienne.

Les clans de la tribu Bakhtiyâri

La tribu Bakhtiyâri se divise, en général, en deux branches généalogiques: *Haft-Lang* et *Tchâr-Lang*. La première se divise encore en quatre clans, tandis que la seconde comprend cinq clans. Les clans se divisent ensuite en de nombreuses "familles". Cependant, il faut noter que l'idée de "famille atomique" n'existait pas traditionnellement chez les Bakhtiyâris et que la famille Bakhtiyâri comprenait toujours les membres de plusieurs générations réunis les uns aux autres par les liens du sang. L'organisation traditionnelle du partage du pouvoir chez les Bakhtiyâris était très hiérarchisée pour des raisons sociales et économiques. Les *Khâns* (chefs de tribu) s'étaient dotés d'un pouvoir quasi-illimité par rapport aux autres membres de la tribu. L'économie nomade dépendant essentiellement de l'élevage, les Khâns avaient établi un système d'impôt selon lequel chaque famille et chaque clan devaient payer son impôt aux chefs de la tribu, en proportion de la capacité de production de ses troupeaux ainsi que l'étendue et la situation climatique de ses pâturages. D'autres facteurs jouaient un rôle important dans la fixation du taux des impôts que les membres de la tribu devaient payer aux Khâns: en fonction de la proximité ou l'éloignement des liens du sang entre les différents clans et les Khâns, ces derniers accordaient souvent des privilèges aux clans généalogiquement plus proches. En outre, dans le rapport des forces et pour des raisons politiques et militaires, les chefs de la tribu donnaient des avantages importants aux clans devenus "trop forts" pour obtenir leur soumission à la domination des Khâns. Les chefs des clans étaient appelés *Kalântar*. Ils collectaient les impôts et étaient eux-mêmes dispensés de le payer.

Les Arabes Kamarî

Une tribu d'origine arabe cohabite avec les Bakhtiyâris dans certaines parties de leur domaine. Il s'agit des Arabes Kamarî qui ont aujourd'hui de nombreuses affinités culturelles et linguistiques avec les Bakhtiyâris, partageant leurs traditions et leurs us et coutumes. Les Arabes Kamarî ont des liens du sang avec les

C'est à partir du XVIIIe siècle que leur nom apparaît assez fréquemment dans les ouvrages ethnologiques et géographiques, les documents historiques et les récits des voyageurs européens qui ont visité l'Iran tout au long des XVIIIe et XIXe siècles.

Certains auteurs de l'époque safavide estimaient que les Bakhtiyâris étaient des nomades d'origine turque qui s'étaient installés vers les XIe et XIIe siècles dans cette région. Cependant, d'autres auteurs estiment que les Bakhtiyâris, comme les autres tribus et clans Lor, étaient d'origine iranienne.

Une tribu d'origine arabe cohabite avec les Bakhtiyâris dans certaines parties de leur domaine. Il s'agit des Arabes Kamarî qui ont aujourd'hui de nombreuses affinités culturelles et linguistiques avec les Bakhtiyâris, partageant leurs traditions et leurs us et coutumes.

Bakhtiyâris, sans être de la même origine ethnique qu'eux. Les Arabes Kamarî sont des habitants des régions montagneuses du nord-est de la province du Khuzestân. Ils parlent un dialecte arabe plus proche de la langue des Irakiens que celle des Arabes du Khuzestân.

Cependant, avec le temps, leur dialecte s'est profondément mêlé à la langue des Bakhtiyâris dérivée elle-même de la langue des ethnies d'origine Lor. En tout état de cause, le dialecte actuel des Arabes Kamarî est une langue particulière plus ou moins incompréhensible soit pour les Arabes d'autres régions, soit pour les Bakhtiyâris qui vivent à proximité d'eux.

Cependant, les Arabes Kamarî ont appris à parler Lorî pour communiquer avec les Bakhtiyâris et ils savent aussi souvent parler l'arabe des autres tribus arabes du Khuzestân qu'ils appellent "Arabes Barrî" (Arabes habitant des plaines).

Au cours des siècles, les différentes familles et clans des Arabes Kamarî ont établi de très proches liens de sang avec les Bakhtiyâris, de sorte qu'ils sont considérés, de nos jours, comme une partie du clan Dourakî.

La migration saisonnière (*Koutch*)

La vie nomade, ses traditions et ses coutumes font partie intégrante de la culture des Bakhtiyâris. L'organisation tribale de la vie individuelle et collective des Bakhtiyâris a été depuis plusieurs décennies l'objet d'études et de recherches d'anthropologues et de sociologues iraniens et étrangers. Les migrations saisonnières (*Koutch*) fonctionnaient autrefois comme l'élément organisateur de tous les aspects de la vie et surtout de toutes les activités économiques des éleveurs nomades Bakhtiyâris qui se déplaçaient deux fois par an à la recherche



Réunion annuelle des Bakhtiyâris



La migration saisonnière (Koutch)

des pâturages pour leurs troupeaux. Depuis plusieurs décennies, la plupart des membres de la tribu se sont sédentarisés, à l'instar de la plupart d'autres tribus nomades en Iran. Avant et après la révolution, le gouvernement iranien a toujours encouragé, par la prise de différentes mesures, la sédentarisation des nomades Bakhtiyâris. Cependant, une partie de la tribu qui dépend, pour sa subsistance, de l'élevage traditionnel continue le mode de vie ancien du nomadisme. La migration printanière vers les campements estivaux (dans la province de Tchâhâr-Mahâl-o-Bakhtiyâri) commence au mois d'Ordibehecht (mai). Au mois de Shahrivar (septembre), les nomades et leurs troupeaux quittent les campements estivaux (*Yeylâgh*) pour les campements hivernaux (*Sardsir*) situés dans les pleines chaudes de l'est du Khuzestân.

La langue

Les Bakhtiyâris parlent un dialecte iranien appartenant à la famille des langues persanes du sud-ouest du plateau iranien. Le *farsî*, le *lorî*, le *larestânî* et le *kouhmazârî* sont les principaux dialectes de ce groupe linguistique. Pour certains linguistes, le dialecte des Bakhtiyâris est un dérivé du *lorî*, tandis que d'autres en font un dialecte à part, étant donné de nombreuses différences qui existent entre le dialecte des nomades du Zagros central et celui des habitants de la province du Lorestan. Jusqu'au milieu du XXe siècle, avant le développement des réseaux routiers et des moyens de communication, le dialecte Bakhtiyâri est resté intact et a évolué plus ou moins de façon autonome par rapport à la langue persane. Mais la facilité de communication avec les villes, le développement des médias et les politiques de l'éducation nationale ont évolué très rapidement, comme dans les autres régions iraniennes, a rapproché la langue des Bakhtiyâris du persan standard. Mais aujourd'hui, les jeunes Bakhtiyâris, notamment ceux qui se sont sédentarisés et qui vivent dans les villes, ne connaissent guère les mots et les expressions de leurs grands-pères, il y a cinquante ans. Selon les résultats des études linguistiques, au moins deux mille

La facilité de communication avec les villes, le développement des médias et les politiques de l'éducation nationale ont évolué très rapidement, comme dans les autres régions iraniennes, a rapproché la langue des Bakhtiyâris du persan standard.

mots anciens ont disparu depuis le milieu du XXe siècle, suite à l'accélération du processus de la sédentarisation des Bakhtiyâris. Les linguistes divisent le dialecte *Lorî-Bakhtiyâri* en quatre grands groupes: le dialecte de l'Est influencé par le lorî de Kohguiluyeh, le dialecte du Sud appartenant au clan Bahmanî, le dialecte de Tchâr-Lang et enfin le dialecte des régions centrales. Contre toute apparence, le dialecte Bakhtiyâri diffère essentiellement avec le dialecte Lorî surtout en ce qui concerne l'articulation et la prononciation des mots. Mais les deux dialectes partagent souvent les mêmes proverbes et expressions.

Les linguistes divisent le dialecte Lorî-Bakhtiyâri en quatre grands groupes: le dialecte de l'Est influencé par le lorî de Kohguiluyeh, le dialecte du Sud appartenant au clan Bahmanî, le dialecte de Tchâr-Lang et enfin le dialecte des régions centrales.

L'Histoire des Bakhtiyâris

A partir du XIVe siècle, la tribu Bakhtiyâri a joué un rôle indéniable dans la vie politique, sociale et économique de l'Iran. Les Bakhtiyâris représentèrent également une force politique, militaire et sociale très influente pendant l'histoire contemporaine du pays. A l'époque de la révolution constitutionnelle, après le bombardement du Parlement par les forces russes de la Brigade des Cosaques aux ordres du colonel Liakhov, le roi Mohammad 'Alî Shâh restaura l'ancien régime de despotisme monarchique pendant une période de deux ans (1908-1909), jusqu'à ce que les forces révolutionnaires se réorganisent dans les provinces pour conquérir Téhéran. Le 16 juin 1909, une grande troupe de 8000 hommes armés de la tribu Bakhtiyâri a avancé vers la capitale. Leurs chefs avaient déjà préparé le plan de la conquête de Téhéran, en coordination avec les révolutionnaires de Rasht et de Tabrîz qui s'étaient ralliés à Ghazvîn. Les ambassades de Russie et d'Angleterre qui soutenaient le pouvoir despotique de Mohammad 'Alî Shâh essayèrent, par leurs leviers politiques, d'empêcher les troupes révolutionnaires d'entrer dans la capitale. Fin juin 1909, les troupes des Bakhtiyâris arrivèrent à Qom, à 120 km au sud de Téhéran. Leur chef Sardâr As'ad Bakhtiyâri ne s'étant pas soumis aux menaces des ambassadeurs russe et anglais et annonça que c'était au roi de se soumettre à la volonté du peuple. Pour intimider les révolutionnaires, les Russes préparèrent leurs troupes à Bakou, au Caucase, pour intervenir militairement en Iran pour défendre le roi Qâdjâr face aux troupes révolutionnaires qui s'approchaient de Téhéran. Le roi n'avait que 6350 soldats à Téhéran pour défendre la capitale. Les forces gouvernementales basées à Karaj durent se retirer devant les révolutionnaires jusqu'à Shâhâbâd (à 16 km de Téhéran) où un violent affrontement eut lieu entre les deux troupes. Les cosaques iraniens sous les ordres d'un officier russe attaquèrent les révolutionnaires et une vingtaine de personnes des deux camps perdirent la vie. Dans le même temps, 3000 soldats russes quittèrent Bakou pour poursuivre les troupes des révolutionnaires de l'Azerbaïdjan en route pour Téhéran. Aussitôt les troupes russes arrivèrent à Ghazvîn. Leurs commandants ont menacé les révolutionnaires d'attaque d'envergure au cas où ces derniers tenteraient d'entrer à Téhéran. Quelques jours plus tard, les troupes Bakhtiyâris qui avaient campé au sud de la capitale réussirent à surprendre les forces de l'armée royale et à entrer dans la ville. Le même jour, le colonel Liakhov, commandant des cosaques russes à Téhéran, se livra aux révolutionnaires qui avaient conquit la capitale sans incident important. Les constitutionalistes prirent en main le contrôle de la ville, tandis que le roi Mohammad 'Alî Shâh se réfugia au grand jardin de l'ambassade de Russie à

Zargandeh. Le même soir, les leaders des forces constitutionalistes se réunirent d'urgence au palais Bahârestân et destituèrent officiellement le roi, désignant comme souverain son fils de 12 ans Ahmad Mîrzâ. Le grand chef de la famille royale, Azedolmolk fut nommé régent. Le roi détrôné fut expatrié, et le régime constitutionnel restauré grâce au courage des forces révolutionnaires.

La vie nomade

Selon les derniers recensements, la population de la tribu Bakhtiyâri s'élève à près de 800 000 personnes. Le domaine de la tribu a une superficie de 67 000 km², et il est situé dans les régions montagneuses du Zagros central. Un tiers de la population Bakhtiyâri est composé de nomades éleveurs, tandis que la plupart des membres de la tribu sont devenus des paysans qui s'occupent des activités agricoles dans les villages de la région.

Les nomades Bakhtiyâris vivent essentiellement de l'élevage du gros bétail (bovins, chevaux) et du petit bétail (ovins, caprins). Les grands cheptels de la région avaient fait des Bakhtiyâris les grands producteurs traditionnels de viande et de produits laitiers. Chaque année, à la fin de l'été, les éleveurs nomades guident leurs troupeaux vers les plaines chaudes de l'est de la province du Khuzestân pour y passer la saison froide. Un mois après la fin de l'hiver, au mois de mai, ils regagnent leurs campements dans les montagnes de la province de Tchâhâr-Mahâl-o-Bakhtiyâri, non loin d'Ispahan. Dans leurs migrations saisonnières, les Bakhtiyâris doivent choisir toujours le moment pour déplacer les troupeaux. Les itinéraires de ces voyages annuels passent par la haute montagne et les nomades doivent parfois guider leurs cheptels dans des régions situées à plus de 3000 m d'altitude. S'ils partent avant le moment convenable, ils risquent de se faire surprendre par le mauvais temps et les inondations printanières des rivières sur leur chemin, d'autant plus qu'à l'arrivée, les prairies pourraient être dépourvues encore d'assez de végétation pour nourrir leur bétail. Le voyage peut durer de 4 à 6 semaines, et pendant cette période, tous les membres de la famille nomade accompagnent les troupeaux. Autrefois, les nomades Bakhtiyâris s'exposaient à d'innombrables dangers pendant ces migrations saisonnières, mais aujourd'hui, leurs itinéraires sont sécurisés et ils empruntent souvent des routes asphaltées pour déplacer les troupeaux à bord de camions vers leur destination.

Actuellement, une grande partie de la tribu a abandonné le mode de vie nomade pour des raisons sociales et économiques. Beaucoup d'entre eux se sont sédentarisés et les jeunes Bakhtiyâris préfèrent souvent aller vivre dans les villes. ■



Un kilim Bakhtiyâri

Les nomades Bakhtiyâris vivent essentiellement de l'élevage du gros bétail (bovins, chevaux) et du petit bétail (ovins, caprins). Les grands cheptels de la région avaient fait des Bakhtiyâris les grands producteurs traditionnels de viande et de produits laitiers.

Deux petites ailes orange

Erfân NAZAR-AHARI

Traduit par
Dr. Afzal VOSSOUGHI

Personne ne le tenta, personne ne le trompa. Seul, il décida lui-même de cueillir la pomme, d'y mordre, puis de la jeter par terre. C'est lui seul qui décida de sortir du Paradis. Lorsqu'il se trouva derrière la porte, il s'arrêta un instant, comme s'il voulait dire quelque chose. Mais il ne dit mot. Dieu le prit par la main, lui donna une poignée de "libre arbitre" et lui dit: "Maintenant, va, prends ton chemin. Mais sache que tu t'es trompé. Pourtant, ce Paradis est ta propre demeure, et tu pourras y revenir quand tu le voudras. Mais n'oublie pas qu'entre l'erreur et le repentir, il n'y a qu'un pas."

Tandis qu'il s'éloignait, Satan le regarda partir. Ce dernier était trop faible pour le pousser à faire quoi que ce soit; Satan n'était qu'une créature misérable qui ne possédait que quelques péchés dans sa sacoche.

Il s'en alla, non comme s'il allait commettre des péchés, mais plutôt quelques petites espiègleries enfantines.

Il descendit sur la terre, et y commit quelques petites fautes qu'il répéta et répéta plusieurs fois. On dirait un petit ange folâtre, étourdi. Tel un enfant espiègle qui ouvre une porte sans frapper ou qui touche un objet et le renverse. Tel un ange étourdi qui, parfois glisse, tombe et se casse une aile. Ses petites fautes étaient pareilles à des vêtements inappropriés que quelqu'un aurait soudain envie de mettre. Mais nous n'en vîmes que les vêtements, et pas le cœur qui était dessous. Nous fîmes un caillou de chacune de ses fautes et le lui jetâmes en pleine figure. Nos cailloux égratignèrent son âme sans que nous nous en rendions compte. Finalement, un jour, il décida d'ôter ses vêtements inappropriés, rejeta ses petites fautes et avant qu'il ne regagne son nid, nous vîmes qu'il avait aussi deux petites ailes. Ainsi, il retourna au Paradis et depuis, chaque matin, quand le soleil se lève, j'entends sa voix car il est maintenant un joli petit canari perché sur le doigt de Dieu et il chante.

Le nuage, la soie et l'amour

Tu t'appelles de mille noms. Parmi tous ces noms je préfère "Le Tendre" parce qu'il me rappelle le nuage, la soie, l'amour.

Je me rappelle nettement que le jour où j'ai quitté le Paradis, mon corps était fait de "lumière", mes ailes de zéphyr. J'étais si tendre que je ne pouvais me tenir dans les poings du monde. Mais la terre était noire, ténébreuse et dure. Mes mains ont été souillées par sa noirceur et le pan de ma robe égratigné par sa dureté et de jour en jour, je fus de plus en plus ténébreux, goutte à goutte, de plus en plus dur, atome par atome je fus changé en pierre, en barrage, en muraille.

La lumière ne peut plus passer à travers moi. L'eau ne peut plus couler à travers moi. L'âme ne circule plus en moi.

Et maintenant, pour tout souvenir du Paradis et de la douceur, je n'ai que quelques gouttes de larme que j'ai cachées dans un coin de mon cœur. Je n'ose pleurer de peur que mes larmes ne tarissent. Si je fais couler toutes mes larmes, alors, mes yeux n'auront plus que des cailloux à pleurer.

O Tendre! Dans le monde, les larmes deviennent cailloux et l'âme devient roc. C'est la coutume du monde. Là, les verres se brisent et les cœurs sont mis en morceaux.

Quand nous sommes ténébreux et sombres, on nous voit mais les choses tendres ne se voient pas, elles disparaissent.

O Tendre, je meurs d'envie de retrouver une poignée, une seule poignée de ta tendresse pour que je puisse couler, dégouliner, et disparaître comme l'air invisible, comme toi qui es invisible. O Tendre, octroie-moi une poignée de ta tendresse, juste une seule poignée. ■



Journal de Téhéran
6 Bahman 1316
26 Janvier 1938

Sir Ahmad Ibn Issa

"*Quand donc la Loi de la Justice s'appliquera-elle à l'Univers?*", telle a été la pensée qui a traversé comme un éclair mon esprit en lisant un article de la revue *World Petroleum* du mois d'octobre, et où cette revue publiée à New-York parlait du pétrole de Bahreïn.

Le *World Petroleum* donnait des détails sur le pétrole de Bahreïn, son importance, ses capacités, et sur la raffinerie de pétrole qui a été dernièrement installée.

Dans cet article par lequel l'auteur voulait faire connaître Bahreïn à ses lecteurs, on y relève la phrase suivante:

"*Bahreïn est la plus grande des quatorze îles qui se trouvent à l'ouest du Golfe Persique. C'est un pays indépendant qui est gouverné par SIR Sheikh Ahmad Ibn Issa El Khalifeh. Le Sheikh n'a baissé la tête devant personne à la suite de traités conclus; c'est avec la Grande-Bretagne seulement qu'il a des relations assez rapprochées.*"

Le Bahreïn a une lourde dette envers l'Angleterre car depuis trois cents ans, soit à partir de l'époque où ce pays a pu se libérer de l'influence du Portugal, Bahreïn a toujours été soutenu par l'Angleterre.

Après avoir lu ces lignes, je me suis mis à rire malgré moi en voyant la situation de l'Univers - un ensemble plein de paroles mais manquant de toute vérité. J'ai ri de cette situation qui fait que le Sheikh Ahmad Ben Issa El Khalifeh a le titre de "*Sir*" qui lui fut octroyé par le gouvernement anglais et ensuite que la revue américaine lui confrère le titre de "Majesté". Mais le mieux est quand cette revue précise que "*Bahreïn s'est libéré de la domination portugaise il y a trois cents ans.*"

Bahreïn s'est libéré de la domination portugaise?

Je voudrais bien savoir comment Sheikh du Bahreïn a pu sauver cette île du joug portugais.

Est-ce le sheikh qui a repris Bahreïn

au Portugal ou l'Iran qui a obtenu ce résultat?

A cette époque reculée Bahreïn avait-il un sheikh?

Certainement, ainsi qu'on le voit d'ailleurs à son titre, le *World Petroleum* est une publication sur le pétrole et elle puise à d'autres sources les informations pour traiter des problèmes historiques.

Pas plus qu'il y a trois siècles et même qu'il y a cent ans, Bahreïn n'a jamais été indépendant pour pouvoir se libérer avec ses propres moyens de la domination portugaise.

Comme toutes les autres îles du Golfe Persique, Bahreïn faisait partie intégrante de l'Empire de l'Iran. Au cours des trois quarts du siècle dernier, vu leur position géographique et économique, ces terres avaient attiré l'attention et suscité les appétits de ceux qui se présentent sous le couvert de la démocratie à l'Univers entier.

Les ingérences illégales et irrégulières de Bahreïn commencèrent, alors que chaque page de l'Histoire donne un témoignage irréfutable et prouve que Bahreïn a toujours fait partie de l'Iran, garde et doit garder cette classification historique basée sur le passé et les affinités raciales et ethnologiques.

On doit reconnaître avec grand regret que l'actualité internationale n'est pas encore suffisamment préparée pour la sauvegarde des droits et pour limiter ce genre d'agression. Malheureusement, encore aujourd'hui, les masses civilisées sont trompées par de belles apparences, sous le couvert de la démocratie. On porte ainsi atteinte à l'indépendance de certains pays, on enlève des régions dépendantes, on y crée un gouvernement de couverture et on y place un sheikh en carton, puis ce gouvernement est déclaré indépendant et le titre de shâh est conféré à ce sheikh de parade.

Mais tout ceci n'empêche et ne peut empêcher que nous soyons fermement attachés à nos droits et que nous avisions au moment voulu le monde entier de cette pression et de ce dommage qui nous atteint.

Le jour viendra où la justice et la sauvegarde des droits auront une meilleure application dans les sphères sociales et les collectivités humaines, le jour viendra où le monde civilisé lèvera le rideau où l'on cache la vérité, le jour où la sauvegarde des droits sera assurée par l'influence du droit et de la civilisation.

Aujourd'hui, un vol a été commis dans notre pays et personne n'est dupe de ce pillage réalisé sous le couvert de la démocratie. Mais rien de tout cela n'est définitif, et la réalité et la justice se feront jour à l'heure voulue. ■

La dernière demeure

Kourosh ASSADI

Traduit par
Shahrzad MAKOUI

La porte se referme. Assis sur une chaise en bois dans l'obscurité, il regarde l'arbre, la couverture sur les épaules. L'arbre s'est courbé par la force du vent et de la pluie, et ses branches humides et longues balaient le sol et la fenêtre. Il est inquiet, inquiet parce qu'il s'est éloigné et qu'il est en retard. Lorsque le tonnerre gronde et que la chambre est baignée de lumière, il se couvre le visage avec les deux mains.

Quand la chambre redevient noire, il retire ses mains de son visage et regarde la porte. Deux lignes foncées font constamment de l'ombre sur le rai de lumière qui passe sous la porte. Tout est silencieux et dans le silence, on entend gratter au loin.

Il fixe tellement la lumière qui est sous la porte que les deux lignes noires disparaissent et que ses yeux se mettent à pleurer. Se frottant les yeux, il se retourne et regarde la fenêtre qui est maintenant couverte de vapeur. Sous la couche de vapeur, il voit sa silhouette floue qui lui fait des signes de la main. Il se lève et essuie la vapeur avec sa paume. Le loqueteux sous la pluie, les cheveux en broussaille et les ongles longs, lui fait des signes de la main.

"J'arrive. Attends, encore un petit peu, et je viens tout de suite."

Il se retourne vers la chaise. Il se baisse, prend une cuillère cassée, et va vers l'assiette qui contient son repas. Il en prend une cuillère et en met trois cuillères pour la taupe. Il continue ainsi jusqu'à ce que la cuillère touche le fond. Il frappe trois coups sur la porte et revient s'asseoir sur sa chaise en bois. Le rai de lumière sous la porte s'allume. La porte s'ouvre. La taupe s'enfuit. L'assiette s'en va. La porte se referme et tout redevient noir.

Il va lentement s'asseoir sous le mur et y pose la main. Lorsqu'il trouve le trou, il commence à le gratter avec la cuillère et se retourne pour regarder par la fenêtre et il le voit qui est là, anxieux, en train de lui faire des signes avec la main comme s'il lui disait viens, viens. Il gratte de plus en plus vite. Le trou, grand et profond, devient encore plus grand et plus profond. Il gratte, gratte, gratte jusqu'au matin et c'est de nouveau le grincement du gond rouillé de la porte et la même assiette… Et de nouveau, derrière la fenêtre, l'arbre debout, avec ses branches calmes, desquelles, par-ci par-là, tombent les gouttes de pluie une par une sur le sol

La Mosquée de Kaboud à Tabriz

couvert entièrement de marbre blanc. Seul et nu, il est celui qui était, plus loin, avec sa pioche à la main. Les cheveux blancs, ses habits blancs, ses *papichs*[1] blancs, la lame de sa pioche rouge.

De peur de la poussière noire qui s'approche en tournoyant, il s'enfuit vers la blancheur, mais même en courant il n'y arrive pas alors que lui, en plein travail, relève sa pioche, indifférent, et frappe un grand coup sur le marbre sans qu'y apparaisse la moindre fissure ou égratignure. La main arrête de gratter. Couvert de poussière, il tremble de froid. Il se roule dans la terre humide. La vapeur chaude de son repas réchauffe son visage. Au coin du mur, deux points minuscules brillent de temps en temps. Il se relève. Il tombe. Il se traîne tant bien que mal et se met debout, et pose sa main sur la vitre. Il n'y a personne, rien, ni même un arbre; seul à sa place, dans la terre, un grand trou béant. Il se tourne. Il est bouleversé. Il se traîne comme il peut et va s'asseoir à côté du mur.

Il y pose la main. Il prend la cuillère. Il gratte le mur. Il descend. Il creuse le mur d'une chambre et de nouveau le mur d'une autre chambre. Il passe devant le sol en marbre blanc. Il arrive à un trou. Il monte. Un grattage s'entend par la fenêtre.

"Encore un petit peu. N'y va pas!"

Il y va. Il reste. Sa pioche déchire l'air. Le mur s'écroule. La taupe s'échappe, avec le goût de la terre humide sur sa langue. Il s'assoit, avec sa chemise blanche, ses *papichs* blancs. La porte se referme. La pioche, avec sa lame cassée et rouge, tombe par terre, sous les nuages de poussière.

Le loqueteux aux cheveux en broussaille et aux ongles longs, couverture sur les épaules, est assis sur sa chaise en bois, face à une fenêtre à la vitre cassée et à un arbre à la branche cassée mais pas encore complètement rompue que la pluie et le vent font bouger - sous la pluie, le retardataire aux yeux fermés est assis en face d'une fenêtre isolée à la vitre cassée et dans sa bouche se déverse la pluie. ■

1. Papich: sorte de bande que l'on enroule autour des pieds pour se protéger du froid et de la pluie.

Mortéza JOHARI

Oignon sauvage



Nom Scientifique: *Allium bodeanum*
Nom persan: Pyaz-e-Vahshy

Plante vivace, à bulbe ovale, pourvue de tunique blanche, membraneuse. Sa tige ou hampe est courte, son fructifère long de 20 à 25 cm. Cette plante possède 1 à 3 feuilles verdâtres, pointues et planes. Sa fleur est rose-blanchâtre, en ombelle multiflore, hémisphérique - fastigiée, hermaphrodite, elle est pollinisée par les insectes. Sa floraison a lieu en mai. En Iran, elle se localise dans le nord est. Cette plante préfère la lumière et les sols moyens et pousse dans des sols riches en éléments nutritifs. ■



Photo: Ahmad GHAHRAMAN





Carthame sauvage



Nom scientifique: *Carthamus oxyacantha*
Nom persan: Golrang-e-Vahshi

Plante annuelle, finement pubescente, verte pâle ou blanche - jaunâtre, épineuse. Tige haute de 30 à 50 cm, blanchâtre, raide, rameuse en corymbe. Cette plante peut atteindre jusqu'à 1,5 m de haut. Ses feuilles sont oblongues et oblongues - lancéolées, dentées à dents sinueuses, à épines jaunes et minces. La fleur est jaune, en capitale, médiocre. La floraison a lieu entre mai et juillet. L'habitat de cette plante est varié et va des terrains vagues aux plaines et montagnes au climat sec. En Iran, cette plante se répartit sur tout le territoire. ■



Photo: Ahmad GHAHRAMAN

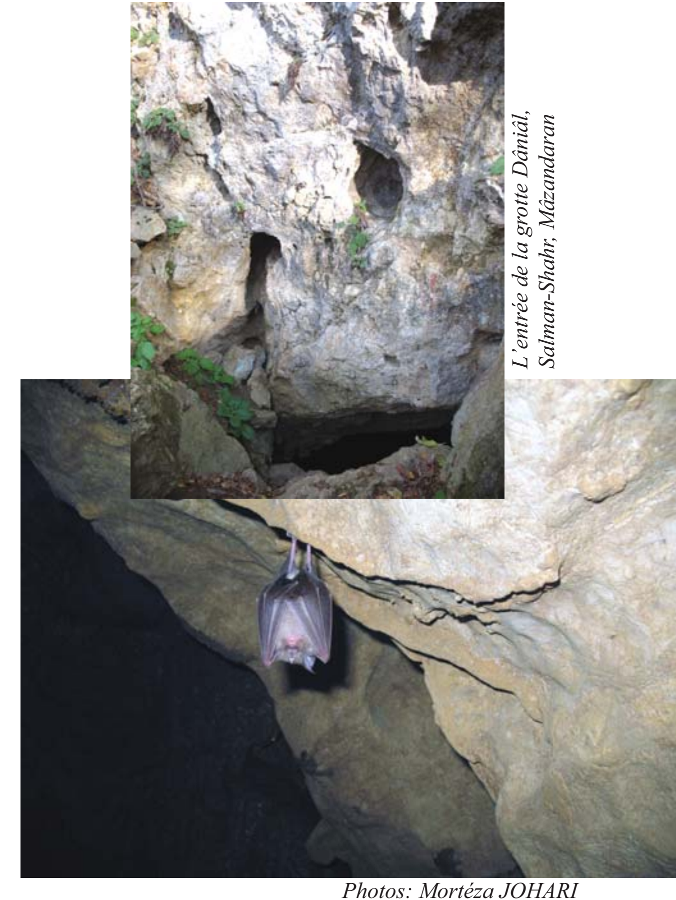


Le Grand Rhinolophe

Nom Scientifique: *Rhinolophus ferrumequinum*

Nom Persan: Khoffâsh-e Na'l Asbi

Le Grand Rhinolophe constitue la plus grande espèce de chauves-souris que l'on trouve en Iran. Elle a été baptisée "chauve-souris fer à cheval" en persan à cause du lambeau de peau entourant ses narines en forme de fer à cheval et qui fait partie de son système d'écholocation. Ses oreilles sont en forme de feuilles pointues. Sa fourrure est épaisse, de couleur gris-cendre. Au fil des années, elle peut devenir plus sombre et rougeâtre, celle des femelles prenant parfois une teinte marron. Leur fourrure ventrale est plus pâle, de couleur gris clair ou blanc jaunâtre. Contrairement à une idée largement répandue, le Grand Rhinolophe n'est pas aveugle. Ils émettent une succession des sons aigus et l'écho qui en résulte leur permet de déterminer leur position et l'emplacement de leurs proies traduit. Ils mesurent en moyenne de 5 à 7 cm et leur largueur atteint de 35 à 39 cm les ailes déployées. Leur poids varie de 13 à 34 g. L'accouplement a lieu en automne et jusqu'au printemps, mais surtout à la fin du mois de septembre ou en octobre. Les jeunes chauves-souris naissent en général de la mi-juin à fin juillet, et parfois jusqu'au début du mois d'août. Certaines d'entre elles vivent jusqu'à près de 30 ans. ■



L'entrée de la grotte Dânîâl, Salman-Shahr, Mâzandaran

Photos: Mortéza JOHARI

L'Agama caucasien



Nom scientifique: *Laudakia caucasia*

Nom persan: Agâmâ-ye Ghafghâzi

L'Agama caucasien est une sorte de lézard qui fait partie de la famille des Agamidae. Le dessus de leur corps est olivacé et parsemé de taches rondes et noires aux bords jaunâtres. Sa région vertébrale est jaunâtre, et ses membres striés de lignes jaunâtres plus ou moins distinctes. Le ventre de la femelle est de couleur jaune alors que celui du mâle est noir. Ce contraste se renforce durant la saison de reproduction. On le trouve dans les régions montagneuses dont l'altitude varie de 375 à 2500 m, et plus particulièrement dans les terres rocheuses sèches où l'on trouve une végétation de type méditerranéen ainsi que dans les semi déserts pierreux. Ils se nourrissent essentiellement d'arthropodes (insectes, araignées, etc.) et parfois de certains végétaux. En Iran, on le trouve dans les chaines de montagnes de l'Alborz et de Zagros et de façon générale, au nord et au nord-ouest du pays. ■



Photo: Omid MOZAFARIAN

La grotte de Espahbod-e Khorshid

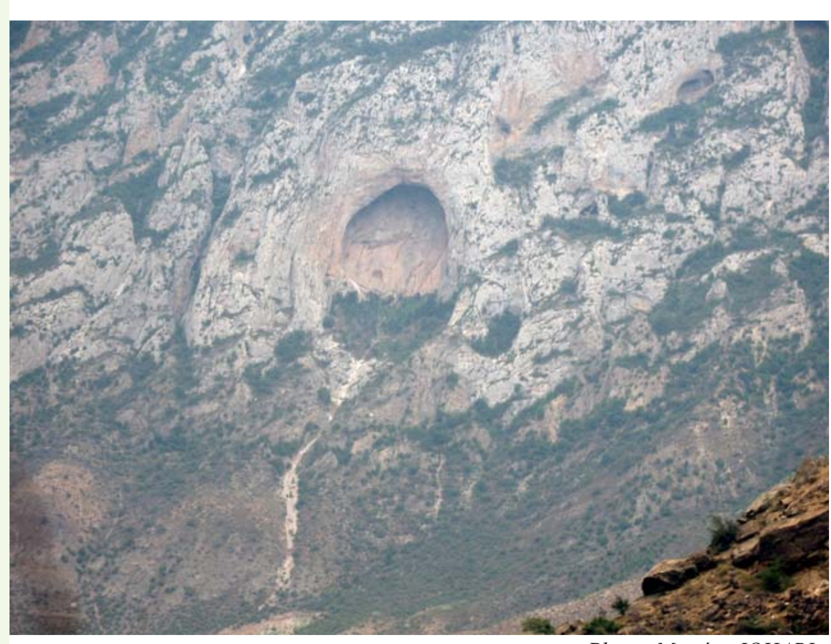
Mortéza JOHARI

Entre les stations ferroviaires de Pol-Sefid et Sorkh Abâd, au kilomètre 182 de la route de Téhéran- Qâémshahr et en s'avançant dans les rochers situés à l'Est de la route, on aperçoit une sorte de grand plafond de pierre sans pareil en Iran tant du point de vue de la longueur que de la forme, qui abrite la grotte antique de "Espahbod-e Khorshid" ou "Doâb".

La richesse de cette grotte ne réside pas dans ses stalagmites ou stalactites, mais dans les œuvres antiques datant de la période de Sassanides qu'elle abrite. On peut l'apercevoir de Doâb, petit village situé à 6 km de la grotte. Une de ses parties extérieures longe la route reliant Doâb à Semnân. En parcourant quelques dizaines de mètres sur cette route, on découvre alors un sentier qui mène sous le plafond de la grotte. En avançant encore de quelques mètres, on aperçoit alors des anciennes constructions en pierre situés en hauteur aux extrémités gauche et droite du plafond. On distingue un chemin de pierre creusé à l'intérieur de la paroi que l'on ne peut cependant plus emprunter à cause des éboulements qui en ont détruit une partie. L'entrée de la grotte est située au-dessus de ces anciens monuments sur le coté droit; cependant, des équipements techniques spéciaux sont nécessaires pour y pénétrer.

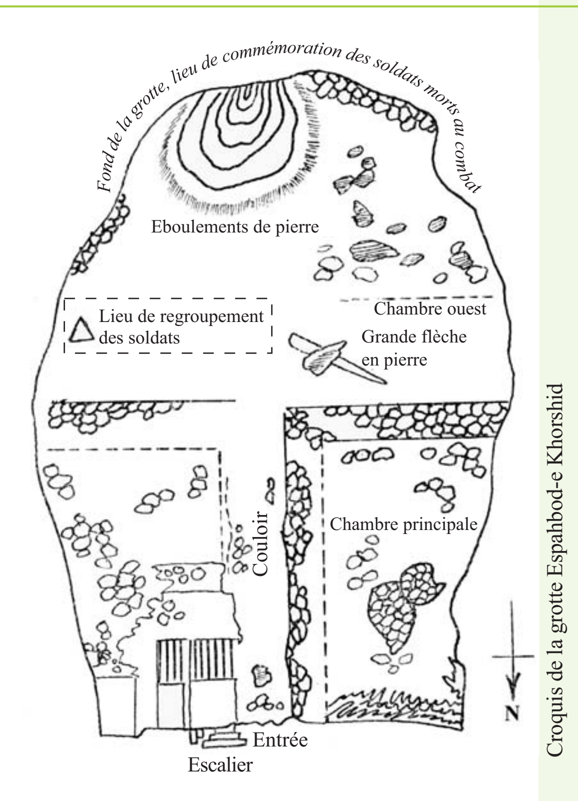
La grotte ressemble à un grand demi-cercle de 14,5 m de longueur, 2m de largeur et 15m de hauteur. L'entrée de la grotte est étroite et assez longue, et mène à deux grandes chambres, des escaliers, un couloir et quelques chambres plus petites situées de chaque coté de la grotte.

Selon certains archéologues, Espahbod-e Khorshid était le nom d'un guerrier iranien ayant combattu les attaquants arabes en ce lieu stratégique, qui fut cependant vaincu à cause de la trahison de l'un de ses soldats. Cette région de l'Iran est d'ailleurs demeurée célèbre pour avoir résistée près de deux siècles à l'invasion arabe. ■



La grotte de Espahbod-e Khorshid

Photo: Mortéza JOHARI



Croquis de la grotte Espahbod-e Khorshid

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

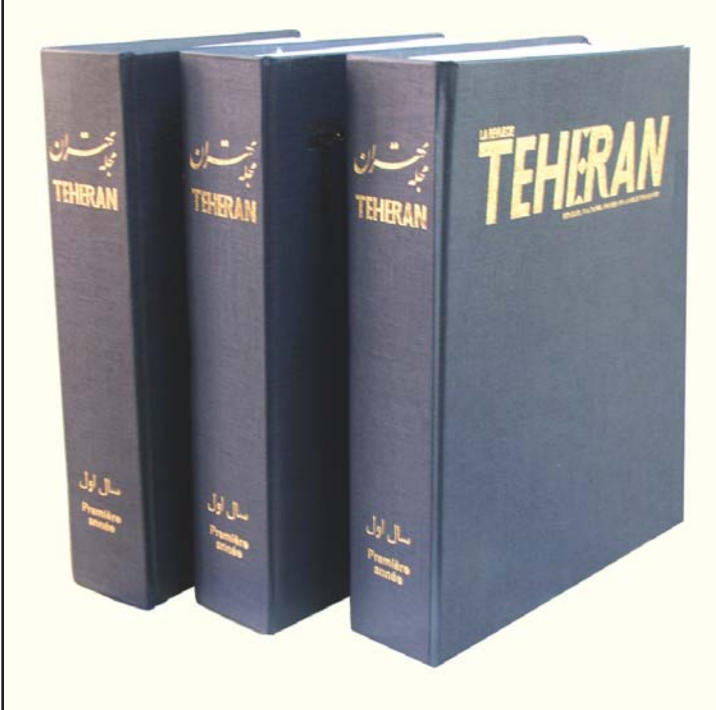
N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 953 111

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde



دورهٔ یکسالهٔ مجلهٔ تهران، سال اول شامل دوازده شماره، در یک مجلّد عرضه می گردد. علاقه مندان می توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des douze premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible pour la somme de 60 000 rials au siège de la revue ou au point de vente des éditions Etelaat,situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'université de Téhéran

---

S'abonner en Iran

LA REVUE DE
TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه ______

نام ______ نام خانوادگی ______

آدرس ______

کدپستی ______ صندوق پستی ______

تلفن ______ پست الکترونیکی ______

برای داخل کشور

☐ یک ساله
۸۴/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه
۴۲/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ یک ساله
۲۰۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه
۱۲۰/۰۰۰ ریال

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
املی نُوواِگلیز
اسفندیار اسفندی
عارفه حجازی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

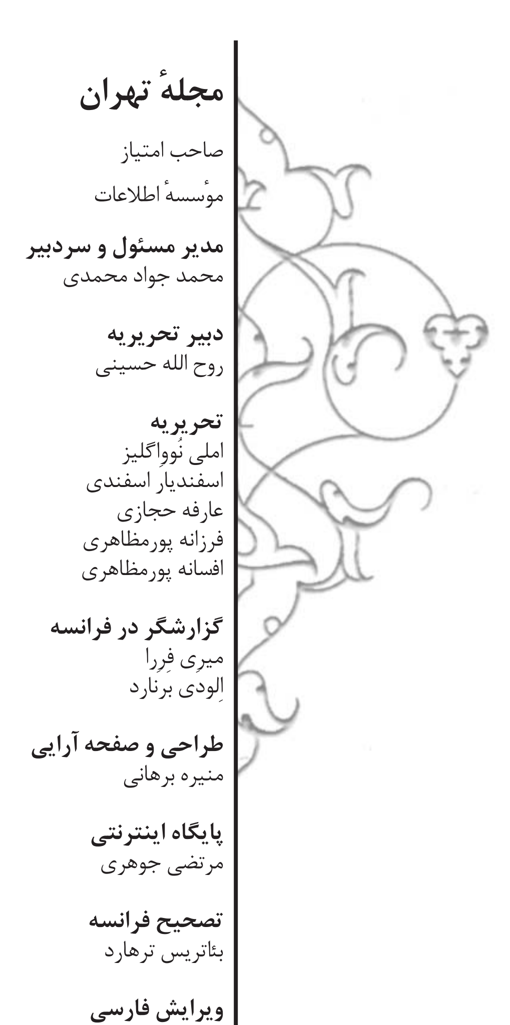
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
مرتضی جوهری

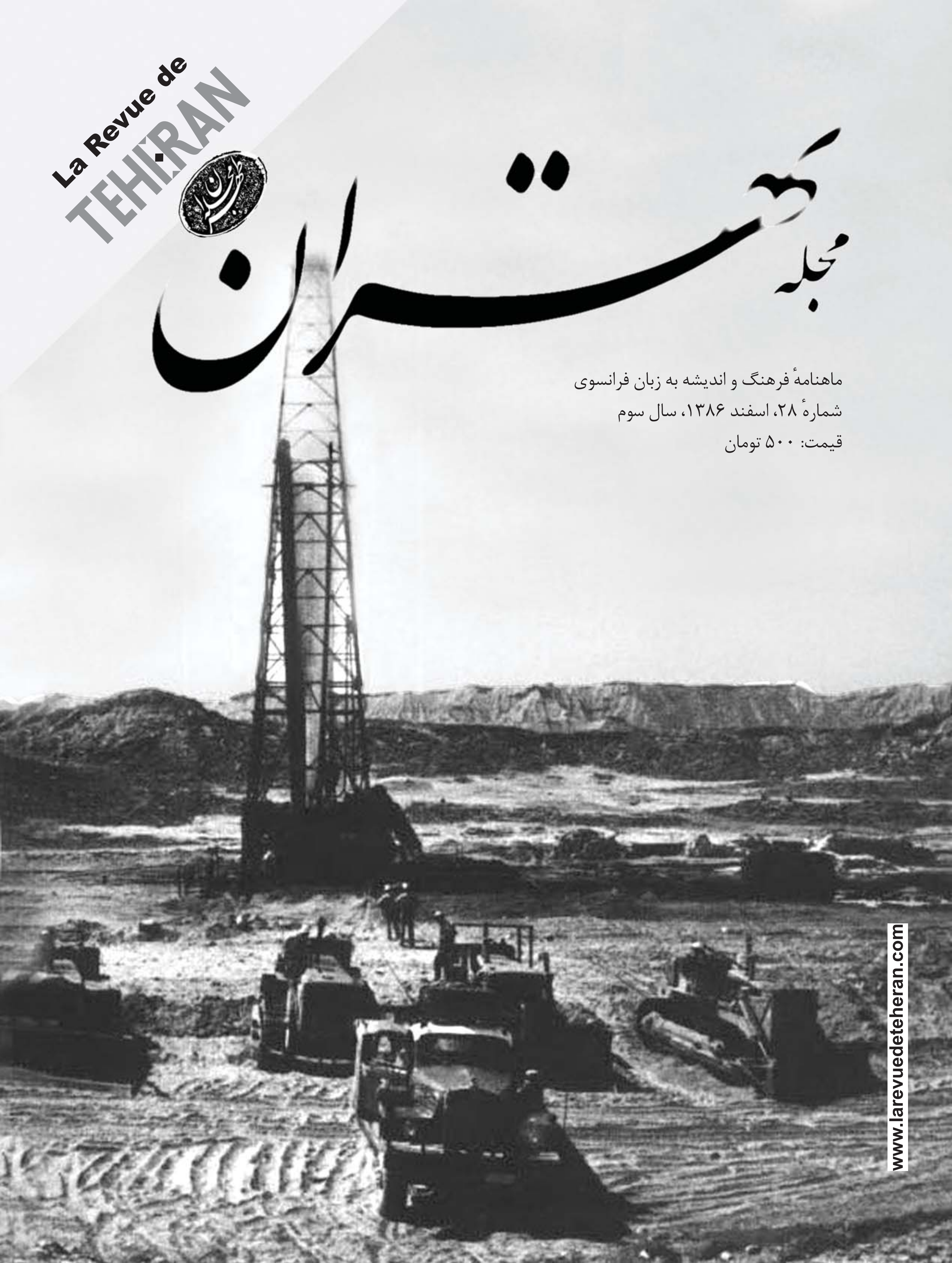
تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: rdt@larevuedeteheran.com
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Le premier puit de pétrole construit à Masjed-Soleyman


La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۲۸، اسفند ۱۳۸۶، سال سوم
قیمت: ۵۰۰ تومان
www.larevuedeteheran.com